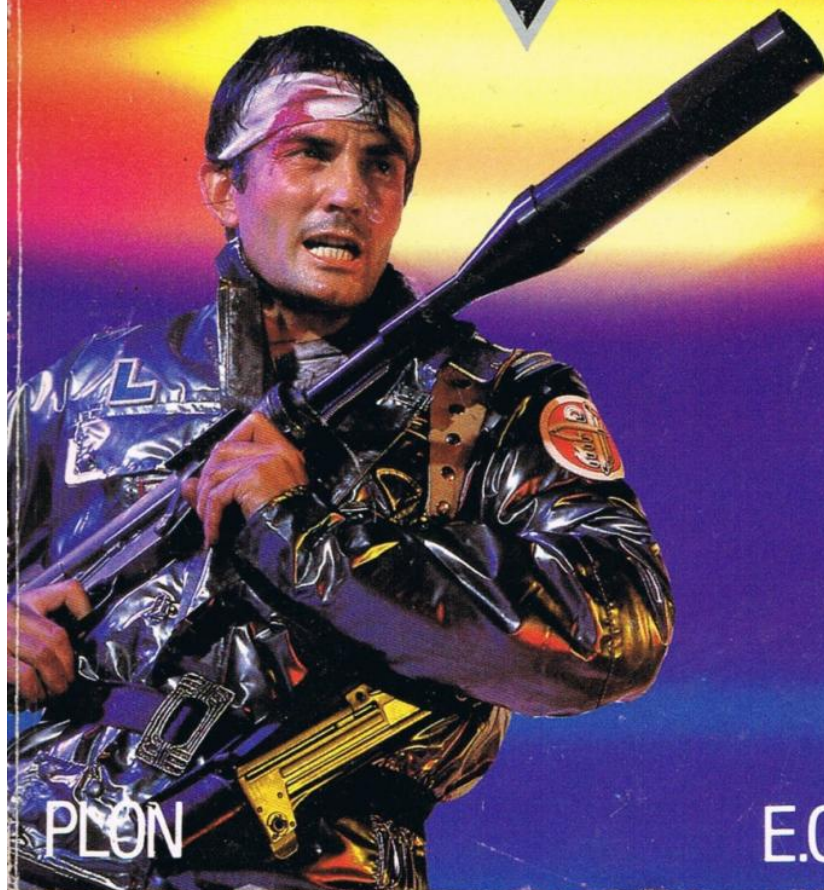


GERARD DE VILLIERS

Présente

**L'AVENTURIER
DES
ETOILES**

LE VAISSEAU
DU PASSÉ



PLON

E.C. TUBB

LES INTROUVABLES

UNE ÉDITION ABPROD'

LIVRE NUMÉRISÉ ET CORRIGÉ PAR



E.C. Tubb

LE VAISSEAU DU PASSÉ

L'Aventurier des Étoiles – 8

Titre original : VERUCHIA
1973

ABP numérise des livres. des Anticipations, des bouquins de gare, des polars noirs et d'autres de ces pochEs que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique. Ceci est un travail bénévole et non autorisé par l'auteur ni sa maison d'édition. Vous êtes sensé en posséder une version papier (droit à la copie privée).

Bonne lecture

SÉRIE L'AVENTURIER DES ÉTOILES

- N° 1 – LES VENTS DE GATH.
- N° 2 – LA PLANÈTE DE LA MORT.
- N° 3 – L'HOMME-JOUET.
- N° 4 – LA SORCIÈRE DE L'ESPACE.
- N°5 – LE BOUFFON DE BALAFRE
- N°6 – MAUSOLEE GALACTIQUE
- N°7 – COMLOT SUR TECHNOS

E.C. TUBB



LE VAISSEAU DU PASSÉ

Traduit de l'anglais
par Françoise Maillet

PLON

Titre original : VERUCHIA

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1973, by E. C. Tubb

©

1980 Librairie des Champs-Élysées

© 1987 Librairie PLON/GECEP

ISBN 2-259-01667-7

CHAPITRE PREMIER

Le musée avait quelque chose d'une cathédrale, si bien que les visiteurs marchaient à pas feutrés et parlaient en chuchotant, intimidés par la majesté de l'édifice. Il était fait de pierre brute, ses hauts toits en voûte murmurants d'échos lointains, ses vastes salles flanquées de galeries et de fenêtres oblongues en verre de couleur vive. Même les gardiens, discrètement postés près des piliers sculptés, ressemblaient davantage à des pièces de musée qu'à des hommes : créatures soumises à l'art du taxidermiste, simulacres en uniforme chargés de protéger des trésors fabuleux. Il eût été facile d'oublier leur présence.

Dumarest ne l'oubliait pas. Dès son entrée dans le musée, il avait eu conscience de leurs regards attentifs. Ils le suivaient en ce moment même, tandis qu'il déambulait avec une douzaine d'autres personnes, sa tenue gris neutre contrastant violemment avec leurs atours citadins, le désignant comme étranger et, par là, objet d'intérêt. Même les gardiens finissaient par s'ennuyer.

— Un phendrat.

La voix du guide s'éleva par-dessus le bruit étouffé des pas qui bientôt se tut. Il leva le doigt en direction d'une créature ailée hérissée de piquants, suspendue par des fils invisibles. Jusque dans la mort, il en émanait une férocité hargneuse. La naturalisation n'avait rien ôté au chatoiement de ses écailles.

— Le dernier spécimen de son espèce a été détruit il y a plus de trois siècles dans les monts Tamar. C'était un Carnivore, le plus gros insecte qu'on ait connu sur ce monde : le résultat, apparemment, d'une mutation désordonnée. Son cycle vital observait un schéma courant : la femelle cherchait un hôte approprié et enfouissait ses œufs dans la chair vive. Vous voyez ce dard ? Le venin paralysait la créature ainsi choisie qui, impuissante, était dévorée vivante par les petits sortis des œufs. Notez la

longue proboscide, les mandibules et les pattes crochues. Voici le bruit d'un phendrat en vol.

Le guide toucha un bouton encastré dans un pilier, et un bourdonnement ténu et vindicatif emplît l'air. Une mère de famille s'éclaircit la gorge quand le son s'éteignit.

— Êtes-vous sûr qu'il n'en reste plus aucun ?

— Absolument, madame.

— Je possède une ferme dans les monts Tamar. Si je savais qu'il existe encore de ces bêtes dans les parages, je la vendrais dès demain.

— Vous n'avez rien à craindre, madame, je vous assure. (Le guide se remit en marche.) Un krish, dit-il, en faisant halte devant une vitrine d'environ trois mètres, remplie d'une masse de piquants en circonvolutions. Celui-ci a été découvert au fond de la mer Ashurienne, Vous constaterez que la carapace est presque recouverte de pierres brillantes. Parfois, certains en sont tellement chargés qu'ils en perdent toute mobilité. Les pierres ne leur sont pas inhérentes et, jusqu'ici, on n'a pu déterminer si cette parure était volontaire ou accidentelle. J'entends par là qu'il est possible que cette créature ait bel et bien choisi de décorer sa carapace de la manière que vous voyez. Dans ce cas, le but de l'opération pourrait être, soit de se camoufler, ce qui semble peu probable, soit d'attirer un partenaire.

— Comme une fille qui se fait belle ?

L'homme était jeune et enclin à la frivolité.

— Quelque chose comme ça, monsieur. Mais ceci est un mâle.

— Mais cela ne signifierait-il pas que le krish est intelligent ?

La fille avait un visage maigre et résolu, d'épais sourcils surmontant des yeux un peu trop rapprochés pour qu'elle fût belle. Elle jeta un regard à Dumarest, et il s'aperçut, entre autres choses, qu'elle était demeurée à son côté durant toute la visite.

— N'est-ce pas votre avis ? Si une créature exerce son libre arbitre, cela n'implique-t-il pas qu'elle possède un cerveau doué de pensée ? Donc, qu'elle est intelligente.

Le guide reprit son chemin, le dispensant de répondre. Cette fois, l'homme s'arrêta devant un piédestal supportant une singulière construction métallique.

— Un mystère, dit-il. L'alliage est d'une nature inusitée et contient des traces d'éléments étrangers à ce monde. Il s'agit de toute évidence d'une partie d'une construction, une machine, peut-être, mais ce qu'était cette

machine, ou le rôle de cette pièce dans le mécanisme, nous l'ignorons. On l'a découverte enterrée sous les alluvions, au cours des opérations de sape, à Green. À part le fait qu'elle est très ancienne et d'une nature artificielle, on ne sait rien d'elle. (Il marqua une pause.) Bien sûr, il court des tas de bruits à ce sujet : une civilisation indigène primitive qui aurait acquis une technologie supérieure, puis aurait totalement disparu sans laisser d'autre trace ; une pièce de rebut d'un vaisseau spatial d'origine inconnue ; une forme d'art laissée par une culture ignorée... le choix n'est limité que par l'imagination. Personnellement, je crois que l'explication est moins saugrenue.

— Et quelle est-elle ? interrogea la fille.

— Ma conviction ? (Le guide haussa les épaules.) Une partie de machine reconnue défectueuse et récupérée par des ferrailleurs. Les éléments étrangers ont pu être importés et l'alliage était issu d'une série expérimentale, visant à une plus grande efficacité. La pression économique ou la découverte d'un substitut moins coûteux expliquerait qu'il ne soit plus utilisé aujourd'hui. La chose est vraisemblablement tombée d'un radeau durant le transport à la fonderie.

Explication prudente et terre à terre, songea Dumarest, et bien calculée pour amoindrir l'intérêt qu'on pouvait porter à l'étrange assemblage. Qui serait intrigué par ce rebut ? Pourtant, au lieu de se détourner, il se rapprocha du piédestal et étudia la masse presque informe, en plissant les yeux. C'était sans espoir. La chose défiait toute tentative de déterminer sa fonction originelle, l'usure du temps ayant porté atteinte à sa délicate construction. Et délicate, elle l'était certes – cela au moins était évident, malgré les dommages subis : une sorte de dentelle métallique, entremêlée d'éléments solides et de conduits entrelacés. Si c'étaient bien des conduits. Si le métal avait bien à l'origine cet aspect de dentelle.

— C'est vieux, dit une voix, calmement. (La fille était encore à côté de lui.) Tellement vieux. Avez-vous remarqué que le guide n'a pas mentionné ce fait dans son explication ?

— Sans doute pensait-il que ça n'avait pas d'importance.

— Et vous ? (Sa voix se fit interrogatrice.) Vous intéressez-vous aux antiquités ? Est-ce pour cela que vous visitez le musée ?

Dumarest s'étonna de sa curiosité. S'agissait-il d'une banale tentative de conversation, ou de quelque chose de plus grave ? Elle semblait plutôt

inoffensive – une fille jeune, peut-être une étudiante, soucieuse d’élargir ses connaissances, mais les apparences peuvent être trompeuses.

— Il pleuvait, dit-il. Le musée offrait un abri. Et vous ?

— Je n’avais rien de mieux à faire. (Sa voix s’assourdit, devint un peu rauque.) Et l’on peut rencontrer des gens si intéressants dans un musée.

Sa main se glissa sous son bras et le serra fermement. À travers ses vêtements, il pouvait sentir sa poitrine, la chaleur fiévreuse de son corps.

— Est-ce que nous rattrapons les autres, ou est-ce que vous en avez assez ?

— Et si j’en ai assez ?

— Il y a autre chose à faire par un soir de pluie que de contempler le passé. Elle s’interrompit et ajouta d’une voix lourde de sens : Des choses plus agréables et tout aussi instructives. Alors ?

— Le guide nous attend, fit-il, et, dégageant son bras, il s’éloigna à grands pas.

Le guide s’était arrêté devant un espace vide entouré d’une barrière de cordes mollement enroulées à des colonnettes. Une main posée sur un piédestal muni d’un bouton, l’autre levée dans un geste théâtral.

— Votre attention, dit-il quand Dumarest, suivi par la fille, rejoignit le groupe. Ce que vous allez voir est un authentique mystère que même moi ne peux expliquer. Je vais d’abord vous laisser vous réjouir les yeux, ensuite je vous dirai ce dont il s’agit.

Il se tut, en metteur en scène sachant captiver son public, puis appuya fortement sur le bouton.

— Contemplez !

Par la suite, le temps et les intempéries adouciraient de leur baume cette désolation, arrondissant les angles et brouillant les rudes contours, jetant sur ce lieu un filet végétal, de sorte que les lignes déchiquetées se fondraient au paysage et que les ruines se transformeraient en une aspérité surprenante. Mais pour le moment, son âpreté faisait l’effet d’un coup ; enchevêtrement de ruines, dévastation nue sous le ciel lavande, les stries sinueuses aux couleurs brutales tranchant contre un fond sombre ; les entrailles exposées d’une bête frappée par la fureur aveugle de la destruction implacable.

Une cité, pensa Dumarest, comme une machine, comme un homme, laisse voir les souffrances endurées dans sa mort.

Il fit un pas en avant et sentit contre ses cuisses l’impact léger de la barrière ; il cligna des yeux et se souvint que ce n’était qu’une illusion, mais

l'hologramme était si réel qu'on s'y trompait, même pour ce qui était de l'échelle. Il était difficile de se rappeler que ce n'étaient pas de vraies ruines à une faible distance de là, et qu'elles n'étaient même pas nécessairement telles qu'elles paraissaient.

Avec difficulté, il questionna :

— Korotya ?

— C'est cela. (Le guide avait l'air surpris.) Un spectacle insolite, comme vous en conviendrez tous, je pense, et l'un des mystères de Selend. Nul ne sait comment la destruction s'abattit sur ce lieu. On ne soupçonnait même pas l'existence de la cité, malgré certaines rumeurs. Le site est impropre à l'agriculture et n'attirait donc pas les colons. Des chasseurs ont dû tomber, dessus par hasard, de temps en temps mais, en ce cas, ils n'ont jamais rapporté leur découverte. On présume que les habitants avaient pris des mesures en ce sens.

Une femme interrogea avec brusquerie :

— Ils les tuaient, voulez-vous dire ?

— C'est possible, mais il n'y a pas de preuve.

À l'écart, une fille dit à mi-voix :

— C'est horrible. Pareil ravage ! Et pourtant, d'une certaine façon, c'est également magnifique. Ces couleurs, ces formes ; mais comment... ?

— Bombe atomique. (Son compagnon prit un ton emphatique.) Quoi d'autre aurait pu engendrer une telle chaleur ? Tu vois comme la pierre s'est érodée en formant un entrelacs de nervures ? Des pressions internes ont dû en être la cause, l'air surchauffé à l'intérieur s'échappant brusquement en faisant sauter les murs fondus. La variété des couleurs est due sans doute aux structures internes, tuyaux, câbles, renforts de diverses natures. Toute la chose a dû se produire presque instantanément. Une formidable bouffée de chaleur qui a réduit toute la région à ce que nous voyons.

— Mais une cité entière ! (La fille fit entendre une exclamation d'incrédulité.) Et personne ne savait qu'elle était là ?

— Personne, dit le guide, puis, corrigeant cette affirmation catégorique : À part les habitants, bien sûr, à supposer qu'il y en ait eu. Tout ce que nous savons c'est qu'il y a cinquante-huit ans, les instruments sismologiques enregistrèrent un choc de vastes proportions. Presque en même temps, on reçut des rapports signalant une colonne de flamme, singulièrement brève, en provenance de la zone de perturbation. Les deux faits étaient manifestement liés. Une enquête ultérieure permit de découvrir ce que vous

avez devant vous. La zone était fortement radioactive et rend encore impossible la présence de chercheurs. Il faudra encore un siècle avant que nous n'osions y pénétrer pour commencer les fouilles, mais il y a peu de doute sur ce que nous trouverons.

Rien. Dumarest, qui faisait le tour de la barrière, n'espérait pas autre chose. Toute la place devait être soudée en un bloc – les bâtiments et le sol, à des kilomètres à la ronde. Aucun espoir qu'il reste des documents, pas même une sculpture sur pierre, un bloc de métal gravé des renseignements qu'il souhaitait, et certainement pas un homme pour lui dire ce qu'il voulait savoir.

La voix d'un homme s'éleva, intriguée.

— Je ne comprends toujours pas comment ce lieu a pu rester ignoré. Il devait bien y avoir des vols au-dessus de cette région ?

— Des cartes de toute la région ont été dressées par photographie aérienne à trois reprises au cours des deux siècles derniers.

— Et l'on n'a rien vu ?

— Rien, répondit le guide, catégorique. Le terrain ne révélait qu'une étendue continue de forêts. Comme je l'ai dit, Korotya est un mystère. S'il y avait des réponses aux questions qui se bousculent dans vos esprits, ça n'en serait plus un. Ces ruines datent de cinquante-huit ans, et c'est la seule chose dont nous pouvons être sûrs, le seul fait réel dont nous disposons. Tout le reste est conjecture. Depuis combien de temps la cité existait-elle, qui l'avait construite, qui l'habitait, comment elle fût détruite, ce sont autant de choses que nous ignorons.

Dumarest avait fait un tour complet. Comme il se rapprochait du groupe, l'image tremblota puis, brusquement, disparut. Il étendit le bras et appuya sur le bouton niché dans le piédestal, faisant renaître l'illusion.

S'adressant au guide, il dit :

— On peut sûrement déterminer certaines choses. La destruction était de nature atomique – vous avez parlé d'une radioactivité résiduelle.

— C'est exact.

— Je suppose que ce monde est sous contrôle radar. N'avait-on pas, à l'époque, signalé des objets volants dans l'atmosphère, ou des approches spatiales ?

Le guide fronça les sourcils :

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Se peut-il que cette région ait été bombardée ?

— Selend n'était pas en guerre. Cette destruction fut un acte isolé et, de toute manière, comment quiconque pourrait-il attaquer une cité sans connaître sa position exacte ? Et quelle raison pourrait-il y avoir à cet anéantissement délibéré ?

Dumarest insista :

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Admettez-vous que la cité a pu être détruite par des forces extérieures ?

— C'est possible, reconnut le guide avec réticence. Mais, aussi bien, elle a pu l'être de plusieurs autres manières. Une explosion interne, par exemple. Une expérience qui a mal tourné... il existe une multitude d'explications possibles, mais toutes demeurent forcément à l'état de conjectures. Comme je l'ai dit, Korotya est un mystère. (Il regarda Dumarest.) Vous avez d'autres questions ?

Dumarest se décida. Il était allé trop loin pour ne pas poser la question, bien qu'il pût deviner la réponse. Mais il n'avait rien à perdre.

— Une seule, dit-il. Vous avez fait état de nombreuses rumeurs... L'une d'elles avait-elle quelque chose à voir avec le Peuple Originel ?

— Pardon ?

— Une secte religieuse observant un strict isolement. Se peut-il que Korotya ait été leur refuge ?

Narquois, le guide répliqua :

— Tout est possible, monsieur, mais je n'ai jamais entendu parler de cette secte. (Il haussa la voix.) Et maintenant, mesdames et messieurs, si vous voulez bien me suivre dans l'autre salle, je vais vous montrer les authentiques habits de couronnement au premier souverain de Selend. Nous ne sommes plus en monarchie, bien sûr, mais Ellman Conde était un homme peu commun et avait tenu à porter une robe de cérémonie tout à fait hors du commun.

Sa voix s'éteignait peu à peu, à mesure qu'il s'éloignait, en tête du groupe. La fille au visage maigre hésita puis, avec un haussement d'épaules, suivit les autres. Resté seul, Dumarest fixait les ruines énigmatiques.

Il était arrivé soixante ans trop tard.

Un bruit recueilli sur un monde lointain l'avait amené à Selend, et ç'avait été un voyage pour rien. Une nouvelle fois, alors que l'image s'éteignait, il ressuscita l'illusion, contemplant intensément le sévère ravage. C'était trop grand pour avoir été un monastère, et il y avait trop de pierre pour que cela ait pu être un simple village caché sous les arbres. Lesquels arbres, ainsi

que la couche supérieure du sol, avaient dû être carbonisés, volatilisés, exposant ce qu'ils abritaient. Ce qu'il voyait avait pu être, en grande partie, souterrain, mais c'était quand même trop vaste pour une communauté primitive. L'art, la compétence, la technologie avaient contribué à sa construction – et à présent, c'était une chose morte, et ceux qui y avaient vécu et travaillé devaient être morts eux aussi. Et avec eux la connaissance qu'il avait espéré obtenir.

Il s'écarta de l'endroit, comme survenait un nouveau groupe mené par un guide vociférant. Il avait cessé de pleuvoir et il hésita, aux portes du musée, contemplant les rues luisantes, humides et comme polies sous les lumières. Il était encore tôt, les gens se pressaient sur les trottoirs, et la circulation était dense sur la chaussée : une cité normale sur un monde hautement développé. Un lieu où il se sentait nerveux et où il n'avait pas vraiment sa place. Sa peau se hérissait sous le contact imaginaire d'invisibles chaînes.

Il promena un regard négligent autour de lui. Une grappe de jeunes filles qui bavardaient avec des pépiements d'oiseaux, en attendant des amis. Un jeune homme grand et mince portant barbiche, vêtu d'orange et de pourpre. Un gros homme se disputant avec sa femme. Un vieillard, courbé, toussant et crachant de la lymphe. Deux individus trapus, probablement des artisans, debout côte à côte, silencieux et attentifs.

Un Haussi monta les marches en courant, le visage marqué de scarifications tribales. Il hésita en apercevant Dumarest, sembla sur le point de lui parler, le regard curieux, puis entra dans le musée.

Dumarest se retourna et, à travers la vitre, le regarda s'avancer vivement vers les bureaux, se demandant ce qu'un tel homme faisait sur un monde si reculé. Les Haussis s'écartaient rarement du centre de la galaxie où les mondes étaient rapprochés et leurs talents appréciés.

Il s'en alla, alors qu'une foule d'adolescents se ruait vers les portes, dévala l'escalier avec agilité et traversa la rue. Il emprunta les voies très fréquentées qui conduisaient à son hôtel en lisière de la ville. Un racoleur appela doucement, comme il arrivait près d'une porte éclairée.

— Solitaire, monsieur ? Il y a de quoi vous amuser à l'intérieur. Mille variétés de sensations authentiques. Pleine participation sensorielle, satisfaction garantie. Pourquoi le vivre quand vous pouvez le sentir ? Tout le plaisir, et rien des dangers. Non ?

Il haussa philosophiquement les épaules quand Dumarest le dépassa, pour élever à nouveau la voix un instant plus tard, et se taire presque

immédiatement.

Dumarest prit l'air soucieux. Un rabatteur n'interrompait pas son discours sans raison ; gagnant ou perdant, il tentait sa chance avec chaque client possible, les repérant avec la facilité due à un long entraînement – les esseulés, les étrangers loin de leur patrie, tous ceux qui paraissaient susceptibles de se laisser attirer dans son établissement. Quelqu'un devait le suivre de près, une personne qui pensait à autre chose qu'au plaisir.

Délibérément, il ralentit, les oreilles tendues, guettant le frottement des pas. Il y avait trop de bruit et il n'entendit rien de précis. Il ralentit davantage encore ; si l'homme n'était pas mal intentionné, il garderait l'allure et le dépasserait. Il ne fit ni l'un ni l'autre.

Dumarest s'arrêta, se tendit, une prudence tardive l'avertissant par des picotements dans le dos.

Il sentit comme une morsure sur sa nuque, un choc, et fit volte-face, le bras gauche allongé, les doigts serrés de façon à former un tout rigide. La lumière d'un réverbère au-dessus de lui transforma la pierre de sa bague en une coulée de feu rubis. Il vit l'homme qui se dressait derrière lui, le visage pâle et effrayé au-dessus de la barbiche, puis ses doigts frappèrent, touchant l'œil, arrachant et déchirant la chair molle. L'homme poussa un cri aigu et tomba tandis que, emporté par sa propre force, Dumarest continuait à tourner, le cou déjà raide, les jambes insensibilisées.

Les hurlements du blessé le poursuivirent pendant qu'il dégringolait vers le ciment du trottoir, à une infinie distance au-dessous de lui.

Il se réveilla sous une lumière vive.

— Très bien, infirmière, dit une voix lourde. La primaire a réussi.

La lumière se déplaça et fut remplacée par un large visage sombre surmonté d'un calot vert portant un emblème médical.

Vous n'avez pas de souci à vous faire, le rassura le docteur. Le danger est passé et vous allez être parfaitement remis. À présent, je désire votre coopération. S'il vous plaît, clignez des yeux, le gauche d'abord puis le droit. C'est ça. Encore, je vous prie. Une autre fois. Bien ; Maintenant, suivez le mouvement de mon doigt.

Il fit entendre des bruits approbateurs tandis que Dumarest obéissait.

— À présent, bougez la tête. Excellent. Vous pouvez lui administrer la secondaire maintenant, infirmière.

Dumarest sentit quelque chose le toucher au cou et entendit le sifflement perçant de l'air comprimé, tandis que les drogues s'infiltraient dans son

sang. La réaction fut immédiate. La vie et la sensibilité revinrent dans ses membres, ses poumons se gonflèrent sous ses côtes douloureuses. Il s'assit, combattant une vague soudaine de nausée, appuyant sa tête entre ses mains jusqu'à ce qu'elle soit passée.

— Il serait stupide de vous demander comment vous vous sentez, fit le docteur sur le ton de la conversation. Vous avez été placé sous stimulation artificielle durant près de deux semaines et les machines ne sont pas toujours très douces. Mais vous êtes en vie, et le malaise va se dissiper.

— Merci, dit Dumarest. De m'avoir sauvé la vie.

— Vous avez eu de la chance de plus d'une façon. Les cris de l'homme que vous aviez blessé ont attiré les policiers. Ceux-ci ont immédiatement appelé une ambulance. Le médecin de garde vous a donné de l'accélérateur temporel pour ralentir votre métabolisme et vous a mis en congélation.

Le médecin s'interrompt, comme s'il se demandait s'il devait en dire plus.

— J'ai trouvé un dard enfoncé dans votre cuir chevelu. Il portait des traces d'une substance qu'il a fallu un certain à notre ordinateur médical pour isoler, et plus encore pour lui trouver un antidote. La difficulté consistait à vous maintenir en vie durant que celui-ci agissait ; d'où le recours aux machines.

— Je comprends, fit Dumarest. Et l'homme ?

— Celui que vous aviez blessé ? (Le docteur eut un haussement d'épaules.) Mort. Pas de sa blessure, vous lui aviez seulement arraché l'œil, mais d'autres causes.

— Telles que ?

— Défaillance cardiaque. (Le docteur se fit brusque.) Nous avons parlé suffisamment. Maintenant, vous feriez mieux de vous reposer un moment pour récupérer vos forces. Mais ne vous en faites pas. Vous n'avez aucun sujet d'inquiétude.

Aucun, songea Dumarest, tandis que l'homme sortait, suivi de l'infirmière. Aucun, à part le fait que quelqu'un avait essayé de le tuer et essaierait probablement à nouveau.

Se levant du lit, il marcha jusqu'à une fenêtre cachée par des rideaux. Il ne fut pas surpris d'y voir des barreaux. Il resta là à contempler la nuit, le reflet de son visage comme une enluminure contre le ciel nuageux. Il avait plu à nouveau et de minuscules gouttelettes faisaient des arcs-en-ciel

miniatures sur les vitres. Il caressa sa nuque. La blessure avait cicatrisé ; cela mis à part, il n'avait aucune preuve que le temps s'était écoulé.

Il abaissa les yeux. La chambre était à un étage élevé et la vue s'étendait, par-delà un affreux amas de routes, d'entrepôts et de bâtiments tassés les uns contre les autres, jusqu'au terrain spatial scintillant sous un cercle de lumières. Sous son regard, un vaisseau monta dans l'air, éclairé par le champ lumineux de la propulsion Erhaft qui l'élançait vers les étoiles. Ses yeux revinrent à la ville. Un espace sans limites et des mondes sans nombre se répandaient par-delà la galaxie. Pourquoi les hommes tenaient-ils tant à bâtir leurs habitations si près ?

Se détournant de la fenêtre, il examina la pièce. Un lit, une armoire vide, des sanitaires et rien d'autre. Il ne portait qu'une ample chemise d'hôpital, et son seul bien personnel était la bague à sa main gauche. Au moins lui avaient-ils laissé cela. La porte n'était pas fermée à clé. Il l'ouvrit et rencontra le regard indifférent d'un garde armé assis dehors, dans le couloir. Lentement, l'homme secoua la tête.

Refermant la porte, Dumarest regagna le lit et décontracta ses muscles endoloris. Il était prisonnier. Il n'avait rien d'autre à faire maintenant qu'à attendre.

Ils le firent attendre deux jours, puis lui rendirent ses vêtements et le conduisirent au lieu d'interrogatoire. Ce ne pouvait être que cela, une pièce dans laquelle quelqu'un lui poserait des questions et exigerait des réponses et, s'il ne pouvait voir aucun instrument de persuasion, ce n'était pas la preuve qu'il n'en existait pas ou qu'on n'y recourrait pas. Très probablement, on y avait déjà recouru ; un homme sous l'empire des drogues ne pouvait guère garder de secrets.

— Dumarest.

L'homme assis devant le large bureau était d'un âge indéterminé, le visage lisse, affable, le corps presque aussi svelte que celui d'un jeune garçon. Il ramassa une carte posée devant lui.

— Earl Dumarest, voyageur, arrivé sur Selend il y a dix-sept jours en provenance de... ?

Il se tut, releva les yeux, des yeux gris pointillés de bleu.

— Onsul.

— Et avant cela ?

— Vington.

— D'où vous étiez arrivé de Technos³. (Le juge d'instruction sourit, avec des dents très blanches et très pointues.) Je suis heureux que vous vous montriez sensé, Earl. Puis-je vous appeler ainsi ? Mon nom est Cluj. Asseyez-vous, je vous prie. (Il attendit, pendant que Dumarest prenait un siège.) Quelle est votre planète d'origine ?

— Terre.

— Étrange nom pour un monde. Il n'y a pas trace d'elle dans nos dossiers, mais peu importe, il y a tant de mondes. (Sans changer de ton ni d'expression, il dit :) Pourquoi êtes-vous venu sur Selend ?

— Pour visiter Korotya.

Si on l'avait questionné quand il était sous l'empire des drogues, il ne servait à rien de mentir et il était maintenant évident qu'il l'avait été. Sinon, pourquoi Cluj aurait-il vérifié son appartenance à Terre ?

— J'avais entendu parler de cet endroit, une rumeur, et je voulais le voir.

— Pourquoi ?

— Par curiosité.

— À l'égard du Peuple Originel ? (Le juge d'instruction s'enfonça dans son siège en souriant.) Je sais tout ce que vous avez fait depuis votre arrivée. Le guide du musée se souvient très bien de vous. Quel dommage que vous ayez fait un tel voyage pour apprendre si peu de choses. Vous avez vu les ruines.

— J'ai vu un *hologramme* des ruines, corrigea Dumarest.

— Vous êtes précis, et c'est sage de votre part, mais je vous assure que cette représentation était authentique, Korotya, malheureusement, est perdue à jamais pour nous.

Cluj s'empara de la carte et se mit à en tapoter doucement le bord contre le bureau.

— Le Peuple Originel, fit-il rêveusement. Une secte religieuse mineure attachée à d'étranges croyances et pratiquant des cérémonies ésotériques. Ils prétendent que nous sommes tous originaires d'une même planète. (Il regarda Dumarest :) Terre. Êtes-vous des leurs ?

— Non.

— Et cependant, vous cherchez à entrer en contact avec eux, n'est-ce pas ? Si vous pensiez les trouver ici, vous vous trompiez. Nous ne tolérons pas pareils fanatiques égarés, sur Selend. Et la cité, les ruines de Korotya, pouvez-vous croire, honnêtement, que de tels gens ont pu la bâtir et la dissimuler pendant si longtemps ? La chose va à l'encontre de la raison.

Cluj jeta la carte.

— Venons-en maintenant à une question plus importante. L'attaque contre votre personne est un fait qui me trouble. C'est une énigme et je n'aime pas les énigmes. Ce n'était pas une simple tentative de vol et pas davantage un assassinat manqué. Les analyses ultérieures ont montré que le poison injecté n'était pas destiné à tuer mais à paralyser. Une substance très sophistiquée, inaccessible à un criminel ordinaire. Elle a pour effet de réduire immédiatement la victime à l'impuissance, avec tous les symptômes apparents de la mort. Voyons, pourquoi vous aurait-on attaqué de la sorte ?

— Une erreur d'identité, peut-être ?

— C'est difficilement possible, concéda le juge d'instruction, mais de telles choses peuvent arriver. Malheureusement nous ne pouvons pas interroger l'homme qui a lancé ce dard. Il est mort.

— C'est ce qu'on m'a dit, fit sèchement Dumarest. D'après le docteur, il s'agissait d'une défaillance cardiaque.

— Il n'a pas menti.

— Peut-être, mais il y a de multiples causes à un arrêt du cœur.

— C'est juste, dans ce cas, c'était un trou pratiqué par un laser. (Cluj se pencha par-dessus son bureau.) Vous comprenez ce que cela signifie ? L'homme n'opérait pas seul. C'était un attentat concerté et, si vous n'aviez pas été si prudent, il aurait réussi. Vous auriez simplement disparu sans laisser de trace. Un étranger qui s'écroule dans la rue – qui aurait posé des questions sur l'incident, ou sur ce qui était advenu du corps ? Et s'ils ont essayé une fois, ils peuvent recommencer.

Il s'arrêta, comme s'il attendait un commentaire de Dumarest et, devant son silence, ajouta :

— Je serai franc avec vous. Cet épisode renferme des implications politiques, et c'est là un danger potentiel dont nous pouvons nous passer. Selend ne doit pas devenir un champ de bataille pour factions rivales.

Dumarest dit avec calme :

— Vous exagérez l'affaire. Je continue à croire qu'on m'a pris pour quelqu'un d'autre.

— Si c'est votre opinion, vous êtes un idiot, et je ne vous tiens pas pour un idiot. Je crois que vous comprenez parfaitement tout ce qu'implique cet événement. Vous avez des ennemis, et vous n'êtes pas le genre d'homme à vous laisser blesser sans vous venger. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas mon

affaire, ou cela cessera de l'être très bientôt. Je parlerai net : vous êtes désormais indésirable sur ce monde. J'ai ordonné votre expulsion.

Dumarest se détendit.

— Il est inutile d'engager une action officielle pour cela. Je partirai dès que j'aurai trouvé un vaisseau qui me convient.

— La question a déjà été réglée.

— Mais pas à ma satisfaction, répliqua Dumarest, cassant. Je ne suis pas un criminel et ceci est un monde civilisé. J'exige le droit de choisir moi-même ma destination.

— Et comment paierez-vous ?

Cluj regarda Dumarest qui releva sa manche gauche, dévoilant le tatouage sur son bras. L'empreinte métallique de son crédit universel brilla dans la lumière. Il reprit avec flegme :

— Je ne laisserai jamais personne dans le complet dénuement. Il vous reste peut-être assez pour vivre une semaine dans un hôtel modeste.

Dumarest rabaissa sa manche. Son visage était dur, tiré par la colère.

— J'avais aussi des espèces. Selend revêt-elle ses voleurs d'uniformes ?

Cluj s'offensa.

On ne vous a pas volé. Il a fallu payer certaines dépenses : vos frais d'hospitalisation, les recherches demandées pour neutraliser le poison, d'autres choses. Le prix d'un long trajet en Haut, entre autres. Les espèces et le crédit ont à peine suffi. Vous recevrez, naturellement, une facture détaillée. (Il dit quelques mots dans la grille d'un interphone sur son bureau :) Cette entrevue est terminée. Venez prendre le sujet et disposez-en comme convenu. (À l'intention de Dumarest, il ajouta :) Vous partez à l'aube. Ne revenez pas sur Selend.

Ils le conduisirent au spatiodrome, dans un petit bâtiment à l'intérieur de l'enceinte, l'endroit où l'on détenait les indésirables en transit. La cellule était petite, assez propre mais étriquée pour un homme habitué aux grands espaces. Depuis l'unique fenêtre à barreaux, Dumarest apercevait le terrain, les vaisseaux se dressant haut sur le ciel qui s'obscurcissait. L'un d'eux allait l'emmener loin de Selend, pour le déposer où ? Le garde l'ignorait, ou avait reçu la consigne de garder le silence.

— Ne t'en fais-pas, l'ami, conseilla-t-il. Tu voyageras comme un passager ordinaire. Avec l'accélérateur temporel pour raccourcir le voyage, et tout le reste. Qu'importe la destination du vaisseau ?

Cela importait beaucoup. Il y avait trop de mondes en bout de ligne, des culs-de-sac sans aucune industrie, ne laissant nul espoir de gagner de l'argent. Ces mondes-là étaient le cauchemar du voyageur. S'ils y échouaient sans avoir de quoi prendre un passage pour ailleurs, il était pratiquement impossible de s'en évader. La mort dans une abjecte pauvreté était la fin habituelle. Cluj avait-il choisi de l'envoyer sur une telle planète ? Ou avait-il opté pour un moyen encore plus direct ?

Dumarest réfléchissait à tout cela, assis sur l'étroite couchette. Son expulsion avait été organisée, on lui avait pris son argent pendant qu'il gisait inconscient à l'hôpital. Quelqu'un avait-il suggéré cette ligne de conduite ? Ou conseillé ? Exercé des pressions pour obtenir ce à quoi il n'avait pu parvenir avec l'agression ? Allait-on le livrer, sans qu'il le soupçonne, comme un colis, entre les mains de ses poursuivants ?

C'était un risque qu'il refusait de prendre. D'une façon ou d'une autre, il devait échapper au piège qu'il flairait. Par la fenêtre, il inspecta les vaisseaux rangés sur le terrain. Ils étaient au nombre de cinq ; Selend était un monde actif. L'un d'eux avait ses bordages grands ouverts, et se trouvait manifestement en révision ou en réparation. Il l'élimina. Un autre venait d'arriver, ses soutes étaient béantes et les marchandises dévalaient la rampe vers les véhicules qui les attendaient. Il n'était pas impossible qu'il puisse décharger, refaire le plein et partir d'ici l'aube mais il en doutait. L'un des trois autres devait être celui sur lequel il allait embarquer, mais lequel ?

Il les étudia soigneusement. L'un d'eux était fermé, sa cargaison rentrée – il semblait prêt à décoller. Les capitaines n'aimaient pas traîner – une fois prêts à prendre l'espace, ils s'attardaient rarement – mais peut-être l'équipage savourait-il une brève permission, maintenant que le travail était accompli. Les deux autres étaient encore en plein chargement, l'un, d'un flot de lourds ballots, l'autre de paquets plus petits et déversés au compte-gouttes. Quelques hommes s'agglutinaient au pied de la rampe, pauvrement habillés, serrés les uns contre les autres comme pour se protéger. Des voyageurs qui espéraient voyager en Bas.

Pensif, Dumarest s'éloigna de la fenêtre et contempla la porte de sa cellule. C'était un léger obstacle comparé à l'autre. Comment s'enfuir sans argent ? Qui sur ces vaisseaux lui ferait cadeau d'un passage ? Il ne connaissait que trop bien la réponse. Puis il regarda sa bague, Panneau épais et la pierre plate qui brillait comme du sang frais. Cluj avait commis une erreur.

Il attendit la nuit, puis martela la porte munie de barreaux. Le gardien arriva en grommelant, s'essuyant la bouche du revers de la main. C'était un gros homme aux muscles solides, enclin à la truculence. Ses manières se radoucirent en entendant la requête de Dumarest.

— Tu veux du vin et un bon repas ? Ma foi, je pense que ça peut s'arranger si tu as de quoi payer.

— J'ai du crédit. (Dumarest exhiba son tatouage.) S'il y a une machine-banquier, on peut prendre des espèces et se procurer un repas convenable et bien arrosé. Écoute, insista-t-il, car l'autre hésitait, qu'as-tu à y perdre ? Je transfère mon crédit sur ton compte et tu me verses les deux tiers de sa valeur.

— Les deux tiers ?

— Disons la moitié. Apporte la machine ici, nous allons faire ça tout de suite. Je meurs de faim.

Le garde se frotta le menton, songeur.

— Je ne peux pas faire ça, amener la machine ici. Elle est fixée au sol du bureau. Mais je pourrais peut-être bien t'emmener là-bas. La moitié, c'est ça ?

C'était un bon bénéfice, et il l'augmenterait encore en gonflant le prix du repas et du vin. Et il ne prenait guère de risques : un court trajet jusqu'au bureau, puis retour à la cellule. Cinq minutes, dix tout au plus ; l'occasion était trop belle pour qu'il la laisse passer.

— D'accord, décida-t-il. Mais n'essaie pas de faire le malin. Je ne veux pas te mettre à bord avec la tête cassée.

En ouvrant la porte de la cellule, il lui fit signe de descendre le couloir.

— Tourne à droite quand tu seras au bout, ordonna-t-il. Et faisons vite.

Dumarest le frappa à la mâchoire.

C'était un coup violent, asséné de toute la force du dos et des épaules, et l'homme s'effondra comme s'il avait reçu une balle. Dumarest saisit le corps flasque, le poussa dans la cellule et claqua la porte. Tranquillement, il pénétra dans le bureau. Il était vide et il prit le temps de consulter les papiers jonchant le bureau. Le *Lachae* devait partir à l'aube.

Il pleuvait à nouveau, et des gouttes mêlées de neige formaient un rideau d'argent sous la lueur crue de l'éclairage circulaire. Elles lui piquèrent les yeux quand il sortit du bureau et traversa le terrain en courant. Devant lui se trouvaient les deux vaisseaux qu'il avait repérés plus tôt, ils avaient à présent terminé leur chargement ; une sauvage lumière rouge clignotait à la

proue de l'un d'eux. Il l'atteignit, escalada la rampe et se heurta au regard hostile du manutentionnaire.

— Que diable veux-tu ? (L'homme était brusque.) Nous nous apprêtons à partir.

— Parfait. Je veux un passage.

— Demande au patron, c'est lui qui s'occupe de ça.

— En Bas, pas en Haut.

Dumarest jeta un regard à la ronde. Il était dans la section inférieure du vaisseau, à proximité de la cargaison et du congélateur. Dans un coin se trouvait un établi, garni d'un étau. Il fit glisser sa bague, en arracha la pierre avec ses dents et la plaça entre les mâchoires de l'étau. Il jeta l'anneau en direction de l'homme et, pendant que celui-ci l'examinait, resserra les mâchoires de l'étau. La pierre se fracassa en un million d'éclats cristallins.

— Es-tu fou ? Le manutentionnaire contemplait les fragments scintillants. Détruire une pierre comme ça !

La réponse de Dumarest fut sèche :

— Oublie la pierre. Regarde cet anneau. Il vaut un passage en Haut. Il est à toi si tu me laisses voyager en Bas.

Le manutentionnaire n'était plus de première jeunesse, et une longue expérience de l'humanité l'avait rendu perspicace. Il fixa sur Dumarest un œil calculateur, tout en soupesant l'anneau dans sa main.

— Tu as des ennuis, hein ? Ma foi, cela ne me regarde pas. Nous nous rendons à Dradea. C'est un sacré long voyage, mais ça ne te gênera pas, de la façon dont tu vas l'effectuer. (Il fit sauter le poids métallique dans sa paume.) Un seul avertissement, l'ami. Si c'est du toc, tu me le paieras.

Sans pitié, il le priverait des drogues insensibilisantes qui effaçaient la douleur de la résurrection, et il s'écorcherait les poumons à crier de souffrance quand la circulation se rétablirait. Et bien d'autres choses. Ceux qui voyageaient en Bas n'avaient aucune défense contre un manutentionnaire plein de rancune ou aigri.

— Elle est authentique, fit Dumarest.

— Et c'est tout ce que tu possèdes ? (L'homme haussa les épaules.) Eh bien, ainsi va la vie. Tu as déjà voyagé en Bas ? Bien. Alors tu sais ce qu'il faut faire.

Se dévêtir et s'allonger dans la cellule de vie suspendue destinée aux animaux. Sombrier dans l'inconscience et naviguer ainsi, drogué, congelé, mort à quatre-vingt-dix pour cent, jouant sa vie contre un taux de mortalité

de quinze pour cent. Il l'avait fait si souvent déjà. Trop souvent. Peut-être cette fois serait-elle la dernière.

La chance n'était pas éternelle.

[3](#) Voir Complot sur Technos, l'Aventurier des Étoiles 7

CHAPITRE II

Veruchia arriva en retard au stade ; elle avait attendu jusqu'au dernier moment, jusqu'à la limite au-delà de laquelle son retard n'aurait pu se justifier et aurait été considéré comme une insulte délibérée. Cela eût été à la fois stupide et imprudent ; la diplomatie aurait exigé qu'elle fût depuis longtemps à sa place dans la tribune et pourtant, à certains moments, ses sentiments personnels l'empêchaient d'être aussi calculatrice. Alors, elle usait de compromis. Elle irait là-bas, et s'assurerait qu'on la vît, mais, pas même pour un empire, elle ne se dégraderait davantage.

Les trompettes sonnèrent alors qu'elle passait devant les gardes, et ses pas retentirent dans l'escalier au milieu du silence qui s'ensuivit. Elle ralentit un peu l'allure, peu pressée d'assister à ce qui allait se dérouler, consciente, même là, sous l'estrade, de l'exultation au-dessus d'elle. Mais aucune fuite n'était possible. Tandis qu'elle gravissait les dernières marches et débouchait, clignant des yeux, dans le soleil éclatant, elle entendit le rugissement de la foule. C'était assourdissant, ces clameurs poussées par trente mille personnes et qui n'en formaient qu'une, et cela ressemblait au hurlement d'une bête affamée : un animal réjoui par la vue du sang et qui en réclamait davantage.

C'était un désir contagieux. Elle sentit des émotions brutales, primitives lui remuer le sang, malgré son mépris pour les jeux, et elle s'ébroua rageusement en gagnant son siège. Mais ses yeux la trahirent quand même, se portant sur l'arène où des hommes s'élançaient, munis de filets et de tridents, contemplant la forme brisée et la flaque carmin. Vivement, elle scruta les autres occupants de la tribune et vit ce à quoi elle s'attendait. Son vague espoir que d'autres auraient eu la force de marquer leur désapprobation s'évanouit tandis qu'elle comptait les têtes.

Chorzel était là, naturellement, son énorme corps tassé dans le fauteuil royal, son visage pareil à une image taillée, immobile, ses yeux comme

deux fentes dans les chairs bouffies. Elle regarda ses mains et fronça les sourcils en voyant les doigts épais crispés sur les bras du fauteuil, la peau tendue sur les jointures. Elle reporta prestement son attention sur son visage. Il était emperlé de sueur, un minuscule ruisseau de transpiration coulait de son front sur une joue, maculant l'étoffe voyante qui lui entourait le cou. Son froncement s'accrut. Il faisait très chaud, certes, mais Chorznel ne souffrait pas habituellement de la chaleur, et n'était certainement pas homme à supporter un inutile inconfort. Était-il si passionné par ce qui gisait sur le sable qu'il ne pouvait lever une main pour s'essuyer le visage ?

C'était possible, et elle se demanda une fois de plus ce qui l'avait poussé à transformer des jeux relativement inoffensifs en ce spectacle répugnant. Les raisons invoquées, elle les connaissait – elle ne les avait que trop souvent entendues, dans un détail trop minutieux – mais elle refusait toujours de s'en laisser convaincre. Et pourtant, comment pouvait-elle être si sûre d'avoir raison, sûre que c'étaient lui et les autres qui avaient tort ? La populace, du moins, semblait confirmer ses théories, de même que les dirigeants. Vidda, par exemple : on eût dit qu'elle sortait des bras d'un amant, avec ses joues empourprées, ses yeux vitreux, son corps fleurant la passion sensuelle.

Et Selkas ? Il avait, comme toujours, cet air profondément détaché, désinvolte et narquois, dans sa carapace d'humour cynique. La peau lisse de ses joues démentait son âge, et cependant il devait être aussi vieux que Chorznel. Ce n'était pas la première fois qu'elle se demandait ce qui lui avait fait abandonner toute aspiration au pouvoir pour adopter les habitudes d'un dilettante.

Elle essaya de capter son attention sans y parvenir, et se retourna en sentant une main s'abattre sur son genou. C'était un contact déplaisant, et elle se contracta, repoussa la main. Montarg, avec un sourire dénué de gaieté, éleva la voix pour couvrir le bruit :

— Vous semblez mal à l'aise, cousine. Votre estomac est-il si fragile que vous ne puissiez supporter la vue d'un peu de sang ?

Elle répliqua avec froideur :

— Je ne considère pas la mort d'êtres humains comme un spectacle amusant.

— Mais éducatif, sans doute ? Voyez comme le peuple l'apprécie. Écoutez-le hurler. Cela ne vous donne-t-il pas un enseignement sur la nature humaine, ma chère ?

Il rit sans bruit, comme un chien, la bouche grande ouverte sur le rouge de sa gorge, la blancheur étincelante de ses dents.

— Si vous étiez davantage une femme, Veruchia, vous ne seriez pas si indifférente. Regardez Vidda, Loris, même Nita trouve en elle la capacité de réagir. Mais vous paraissez faite de glace. C'est de l'eau qui doit couler dans vos veines. Pas étonnant que les hommes sourient lorsqu'ils parlent de vous.

— Au moins ne crachent-ils pas.

— Pouvez-vous en être sûre, cousine ?

Il la tourmentait comme il le faisait toujours, comme il l'avait fait autrefois quand, enfants, ils jouaient dans les jardins du palais. Dès cette époque elle avait appris que c'était une erreur de montrer sa colère. Il se délectait de la fureur impuissante de ses victimes.

Elle dit d'une voix calme :

— Vous êtes un sadique, Montarg. Mais je ne vous donnerai pas de quoi vous satisfaire.

— Un sadique, cousine ?

— Oui, un sadique. Et un lâche, ce qui est pire. Vous regardez mourir les autres et tirez votre plaisir de leur souffrance. Si vous êtes réellement transporté par la magie du combat, pourquoi n'êtes-vous pas dans l'arène, en train de perfectionner vos talents ? Craindriez-vous de mettre à l'épreuve votre virilité ?

Il refusa de se fâcher :

— Contrairement à la vôtre, ma chère, ma sexualité ne saurait être mise en cause. Et cependant vous persistez à négliger le déroulement des jeux, avec la même obstination que vous montrez à négliger bon nombre des affaires de Dradea. Vous avez l'esprit borné, cousine, mais on ne peut s'attendre à plus. Un esprit limité dans un corps limité. Un amant, peut-être, vous apprendrait quelque chose. Vous devriez essayer. (Il marqua un temps, puis ajouta, avec une cruauté voulue :) Je suis persuadé que vous pourriez trouver quelqu'un pour partager votre lit, si vous cherchiez vraiment. Un infirme, peut-être, ou bien un aveugle.

Il avait gagné, comme toujours. Les yeux lui piquaient, et elle se détourna de son visage souriant, pendant que la foule grondait. Un soigneur s'occupait d'un bras ruisselant de sang. Belev, le satellite de Montarg, eut un grognement d'impatience.

— Cet idiot aurait dû faire plus attention. Et ils traînent trop, tous autant qu'ils sont.

— Va donc les presser un peu, répondit paresseusement Montarg.

Belev grimaça et s'éloigna. Il donna un ordre qui fut suivi d'une stridente sonnerie de trompette, impérieuse, exigeante. Dans l'arène, les hommes l'entendirent et redoublèrent d'acharnement, encerclant le crell de leurs filets et leurs tridents, prenant des risques insensés pour le forcer à reculer, afin que d'autres puissent emporter le cadavre d'un joueur. Des corps souples s'élançaient vers le sable souillé, le ratissaient, enfouissant le sang sous les grains dorés.

Dans la pénombre et la fraîcheur relatives du vestiaire, la sonnerie retentit, claire et menaçante. Un soigneur grogna et dit :

— Ils s'impatientent, dehors. On peut se fier à Montarg pour ça. Il tient à en avoir pour son argent. C'est un miracle qu'il n'ait pas fait installer un tapis roulant.

Sadoua le menaça du regard ; en de tels moments, cet humour macabre était déplacé. Rapidement, il examina les concurrents qui attendaient ; certains avaient réagi par un haussement d'épaules et un sourire contraint, quelques-uns avaient ri par bravade. Dumarest n'avait fait ni l'un ni l'autre. Il était assis sur un banc, détendu, les yeux mi-clos, respirant profondément, à un rythme contrôlé. Ses côtes se dessinaient clairement sous la peau de son torse, ses muscles saillaient sous l'épiderme blafard. Beaucoup l'auraient cru à demi endormi, mais le maître de combat savait à quoi s'en tenir. Il avait devant lui un homme qui se préparait à la bataille, un ressort tout prêt à se détendre dans l'explosion de l'action : un homme qui avait choisi de se battre pour de l'argent, acceptant en cas d'échec la sanction de mutilation, ou de mort.

Sadoua boitilla jusqu'à lui.

— Tu es le prochain.

— Maintenant ?

— Bientôt.

Le maître de combat était un homme trapu ; une cicatrice lui barrait la joue, d'autres couraient en lignes parallèles sur son torse nu. Il transpirait, de grosses gouttes de sueur s'accrochaient aux poils de sa barbe fourchue. Il s'écarta pour laisser passer les hommes portant la civière et jura devant le gâchis qu'elle contenait.

— L'imbécile. Je lui avais dit de surveiller les pieds. Un crell frappe par-devant, pas par-derrière. Fais attention au bec et aux pattes, je lui ai dit. Vous m'avez tous entendu. Pourquoi ce sacré imbécile n'a-t-il pas écouté ?

Dumarest se leva, s'étira.

— Il a peut-être oublié.

— Oublié ! (Le maître de combat cracha.) Dans l'arène, on n'oublie qu'une fois. Il aurait dû le savoir. Il m'avait dit qu'il avait déjà combattu et m'avait promis du bon spectacle. Un enfant aurait fait aussi bien. (Il rentra la tête, sous un rugissement de là foule.) Écoute ça. Ils commencent à se fâcher. Ils ont payé pour voir du beau combat, de l'action précise et rapide, pas du suicide en tas. Tu crois que ça me plaît de voir sortir des hommes, et revenir de la viande froide ? Cinq jusqu'à maintenant, trois à l'agonie et quatre qui ne seront plus jamais les mêmes. Et pas un crell en échange.

— Tu aimerais en voir un mordre le sable ?

— Plus qu'un. (Sadoua s'assombrit, cracha.) Je n'aime pas ces foutues bestioles. Ne t'y trompe pas, l'arène, c'est ma vie, mais autrefois, c'était différent. Homme à homme, avec des massues et des armures, enfin ce genre de choses. Bien sûr, il pouvait y avoir des blessés, mais personne ne laissait jamais ses tripes répandues sur le sable. Puis les choses ont changé. Des animaux sont venus, d'abord des taureaux, puis des gros chats. (Pensivement, il frotta les cicatrices sur sa poitrine.) Et alors ils ont amené ces foutus oiseaux. Mais au début, l'homme gardait encore une bonne chance de s'en sortir. Ensuite, ils ont commencé à perfectionner l'espèce, développant leur taille, leur poids et leur méchanceté, et maintenant...

Il s'interrompt, conscient d'en avoir trop dit. Le moral d'un combattant était important pour sa survie.

D'un ton bourru, il acheva :

— Un crell n'est rien d'autre qu'un oiseau trop grand. Tu peux en venir à bout.

— Si je ne le fais pas, c'est lui qui viendra à bout de moi.

— Une bonne chose à se rappeler. (Sadoua jeta un coup d'œil dans le passage qui menait à l'arène.) Un coup de quelque chose avant d'y aller ? Il y en a qui pensent que ça aide.

Dumarest secoua la tête.

— Tu es sage. Moi-même, je n'y ai jamais touché avant un assaut. Après, oui, mais jamais avant. Malgré ce qu'on dit, ça ralentit les réflexes, et cela peut être fatal.

Il le conduisit jusqu'à une porte ouverte sur le sable et fit halte à cette frontière qui les séparait du soleil.

— Ne va pas oublier ça, à présent, fais attention aux pieds. Un crell se déplace vite, alors essaie de lui jeter du sable dans les yeux pour le ralentir. Ne reste pas trop longtemps en face de lui. Bouge sans arrêt et... (Il ne termina pas, car, les trompettes retentirent.) Bonne chance !

Impossible de détourner les yeux.

Veruchia était assise au bord de son siège, pleine de mépris pour elle-même et pourtant prisonnière de l'instant. La mortelle fascination des jeux, pensa-t-elle. L'anticipation, le battement accéléré du cœur, la tension des nerfs et des muscles, comme si c'était elle, en bas, sur le sable. Ce plaisir par procuration qui courait dans les gradins. Cette euphorie semblable à celle causée par une drogue, qui poussait hommes et femmes à se comporter en bêtes. Mais comment les blâmer vraiment ? Ils ne faisaient que prendre ce qu'on leur offrait : affronter le danger par substitution – avec un substitut bien visible et réel, tout en restant assis, en sécurité, tout là-haut. Comme elle-même.

Elle sentit la pression dans ses poumons quand les trompettes moururent, entendit le soupir poussé par trente mille gorges, le bruissement des étoffes quand tous les corps se penchèrent et que les têtes s'allongèrent vers la piste. Et tout cela était une sensation physique, qu'elle éprouvait dans ses os et ses muscles, l'attraction de cette arène, de cette bête qui était une partie d'elle-même.

À côté d'elle, Selkas retint son souffle.

— Je connais cet homme, murmura-t-il, incrédule. Je l'ai déjà vu, il y a des années de cela, mais je ne pourrai jamais l'oublier.

Elle sentit sa joue contre la sienne, une caresse légère comme une plume, et le chuchotement pressant de sa voix à son oreille.

— Veruchia, faites-moi confiance. Voici une chance en or de prendre une revanche sur Montarg. Saisissez-la. Pariez tout ce que vous possédez sur le gladiateur. C'est une gageure que vous ne pouvez perdre.

À voix basse, elle lui dit :

Pourquoi tant de générosité ?

— Pourquoi est-ce que je ne parie pas moi-même ? (Sa voix reflétait l'amusement.) Commentaire sagace, mais j'ai tout l'argent dont j'ai besoin. Vous, vous avez besoin de bien plus que de l'argent. Le goût de la vengeance est, je vous l'assure, merveilleusement doux. Jouez l'homme

contre le crell, et faites vite avant qu'ils n'engagent le combat. Je doute qu'il dure longtemps.

Elle hésita, observant la silhouette solitaire qui s'avavançait lentement à travers l'arène. Elle avait de bons yeux et distinguait nettement les détails : sa stature, le torse balaféré, la dureté et la détermination de son visage. le visage d'un homme qui avait depuis longtemps appris à vivre sans la protection d'une Maison ou d'une Guilde, d'une Famille ou d'une Organisation. Un solitaire comme, d'une certaine façon, elle l'était aussi. En regardant l'homme, elle eut le sentiment instantané d'une affinité. Comme elle-même, il affrontait une force écrasante. Peut-être, si elle le soutenait, pourrait-elle, d'une manière indéfinissable, l'aider, Lui donner de la force. Et elle n'avait jamais eu de raison de douter des bonnes intentions de Selkas à son égard :

— Vite, Veruchia, murmura-t-il. Vite.

La voix de Montarg provoqua sa décision :

— Mille sur le crell. Mise à mort en trois minutes.

Belev s'esclaffa.

— Dites plutôt une minute.

— Trois, insista Montarg. À l'allure où il va, il lui faudra la journée pour arriver à sa portée. (Sa voix se durcit.) Je dirai un mot à Sadoua à ce sujet. Son choix du bétail est trop médiocre pour qu'on puisse le tolérer.

Bétail ! Parler d'hommes de la sorte !

Veruchia se tourna pour dire à Montarg :

— Vous pariez, cousin ?

— Vous, Veruchia ? Vous voulez faire un pari ?

Sa surprise était authentique ; puis, se reprenant, il émit son rire silencieux.

— Se peut-il que la chaleur du soleil vous rende humaine ? Vibrez-vous à la pensée du sang qui va être versé ?

— Vous avez une grande bouche, cousin, répondit-elle avec froideur. Et les mots ne coûtent pas cher. Acceptez-vous ce pari ?

— Sur le crell ?

— Sur l'homme. Combien misez-vous ?

Il soupesa sa réponse, abaissa son regard sur l'arène et n'y vit qu'un crell bien entraîné et vicieux, et un homme marchant à sa perte. L'oiseau provenait de son propre élevage ; il connaissait la race et n'avait aucun doute sur l'issue du combat. Veruchia devait être folle – peut-être

l'atmosphère lui avait-elle tourné l'esprit. En tout cas, c'était une occasion à ne pas manquer.

— Vous avez une propriété dans le nord, contiguë à la mienne. En échange, je miserai trois fois sa valeur marchande.

— Trois seulement ?

Son haussement d'épaules fut expressif.

— Cinq alors.

— Vous êtes prudent, Montarg.

Elle regrettait déjà ce geste insensé. À part une maison en ville, la propriété était tout ce qu'elle possédait, avec quelques terres dans le sud, stériles et de peu de valeur. Peut-être, si elle poussait l'enjeu assez haut, le contraindrait-elle à refuser le pari. Jusqu'où pouvait-elle aller ? Huit ? Dix ?

— Dites-moi douze et je serai d'accord.

— Conclu.

La réponse avait été prompte ; l'homme se rapprochait de l'oiseau, et tarder davantage pouvait lui faire rater sa chance, Et qu'importait la mise, quand le résultat était chose acquise ?

— Vous êtes témoins, Selkas. Et vous, Vidda.

— Taisez-vous, fit sèchement la femme. (Elle respirait avec peine, les poings serrés.) Je regarde la bataille.

Comme tous les autres.

Dumarest sentait leurs regards, percevait leur avidité, leur sauvage désir d'action et de sang, cette tension causée par l'anticipation, qu'il avait déjà si souvent éprouvée. Un petit ring renfermant deux hommes s'affrontant au couteau, ou une arène luxueuse où des hommes se mesuraient aux bêtes féroces, cela revenait au même. La taille mise à part, les publics ne variaient pas. Tous témoignaient de la même avidité ; tous avaient la même exigence.

Il ignora les spectateurs, comme il traversait lentement la piste, les yeux rivés sur le crell. Il était nu, à l'exception d'un pagne, et le soleil lui chauffait le dos et les épaules, lui brûlait la plante des pieds. Il portait pour seule arme un javelot long de deux mètres cinquante, et il savait que cette longueur avait été savamment calculée. Il pouvait le lancer... une seule fois. S'il manquait son but, ou si le coup n'était pas mortel, il n'aurait jamais une seconde chance. Il pouvait charger, pointe en avant, mais cela équivalait à en diminuer la longueur, pour le tenir bien en main, et s'il s'en servait comme d'un bâton, il serait obligé de se mettre à portée du bec et des pattes.

Il ralentit un peu, s'arrêta quand le crell bougea. La bête était haute d'un mètre soixante environ, avec un long cou qui haussait encore la tête d'un mètre ; une boule de muscles couverte de plumes rudes, des serres d'acier, un bec comme un vivant épieu. Elle bougea de nouveau, sautant de côté, et le crissement sec du sable qu'elle fouissait était étrangement fort dans le silence pesant. Elle se figea, attentive, et ses yeux mi-clos, reptiliens, avaient dans leur fixité quelque chose d'hypnotique.

Elle chargea.

L'attaque fut subite : immobile la minute d'avant, elle fonçait à présent tel un boulet de canon, faisant voltiger le sable sous ses pattes, le cou tendu dans le bruissement des plumes de ses ailes atrophiées. Dumarest s'écarta d'un bond, atterrit doucement à la manière d'un chat, sur ses orteils, brandissant le javelot à deux mains. Il n'eut pas le temps de se servir de l'arme. À peine avait-il atterri que le crell chargea à nouveau, déchirant le sable dans une brusque volte-face, et sa patte griffue s'abattit à l'endroit même où il s'était tenu.

Dumarest courut pour avoir la vie sauve.

Il entendit le rugissement de la foule tandis qu'il se ruait à travers l'arène, un hurlement sauvage exprimant sa colère d'être ainsi frustrée du spectacle. Il aperçut la porte béante donnant sur le vestiaire, le visage couturé de Sadoua, les hommes debout sur des plates-formes de chaque côté, prêts à l'abattre de leurs lances s'il approchait trop. Il fit un saut, très haut, effectua un demi-tour tandis qu'il se trouvait en l'air, agrippant le javelot des deux mains, ajustant son coup quand il se posa.

Mais le crell n'avait pas suivi. Il se pavanait à l'autre bout de la piste, sous la tribune, la tête haute, griffant le sable avec arrogance. Du public s'éleva une tempête de huées, devant ce qu'il considérait comme de la lâcheté.

Une fille, jeune et jolie, défigurée par une hideuse passion, hurla :

— Donnez-lui le fouet ! Battez-le jusqu'au sang, ce chien !

D'autres reprirent son cri. Sadoua secoua la tête, comme un de ses aides lui touchait le bras.

— Non. Pas encore. Cet homme lutte pour sa vie.

— Mais la foule ?

— Qu'elle aille au diable ! Ce qu'elle veut, c'est du sang, et pas de l'habileté. Ne peuvent-ils pas comprendre qu'il voulait se rendre compte de ce que le crell pouvait faire ? À présent, tais-toi, et regarde !

Dumarest enfonça la lance dans le sable, mit un genou à terre et frotta ses mains dans la poussière, sans jamais quitter le creux des yeux. Celui-ci continuait à se pavaner de long en large, jouant de son bec qui brillait dans le soleil. Tel un serpent, il s'immobilisa quand Dumarest se redressa et, lance haute, commença à avancer lentement dans sa direction.

La foule se tut et attendit.

C'était une brute, une bête élevée dans un but précis, dont on avait accentué les attributs naturels à une fin déterminée. Mais c'était quand même une bête au cerveau obtus, gouvernée davantage par l'instinct que par la réflexion. Dumarest concentra sur elle son attention, en traversant l'arène. Il y aurait un point qu'il ne pourrait franchir sans être attaqué. Une ligne invisible qui constituait la limite territoriale de cette créature. Elle attaquerait tout ce qui franchirait cette limite, féroce, sans attendre et sans prévenir. Mais, sauf si elle était rendue folle par l'odeur du sang, elle n'attaquerait probablement jamais de plus loin.

Il se rappela la fille qui réclamait en hurlant qu'on le fouette jusqu'au sang. Il ne pouvait espérer s'en tirer en restant à bonne distance.

S'il y avait une bonne distance. Si le creux se contentait de rester dans son coin.

En voyant s'accélérer le mouvement des pattes, Dumarest sut qu'il n'allait pas s'en contenter. Il allait parcourir toute la longueur de l'arène qui était son présent domaine, et lui, inévitablement, se trouverait trop près à un moment donné.

Pourtant, il continua d'avancer.

Il avait pour lui son javelot, ses mains et ses pieds, son cerveau. Il pouvait penser et calculer, avantage millénaire de l'homme sur la bête. Il pouvait anticiper et être prêt à agir au moment voulu. Sa vie dépendait de son jugement.

Le creux tressaillit puis se figea comme il l'avait fait auparavant. Dumarest fit encore un pas, lentement, puis un autre, et un troisième. Il se laissa tomber quand l'oiseau chargea.

Il mit en terre son genou gauche, le pied droit bien calé dans le sable, sa jambe formant un angle droit avec son corps. Il tenait le javelot à une faible hauteur, le bout fiché dans le sable, tout contre son pied droit. La pointe était dirigée vers le haut, et brillait à un mètre cinquante du sol, braquée sur la poitrine du creux en pleine charge.

Il le vit s'empaler. L'acier luisant s'enfonça de toute sa longueur dans les plumes. Un coup lui engourdit le pied, et des éclats de bois passèrent à quelques centimètres de son visage quand la serre de l'animal lui arracha le javelot des mains. Il le lâcha, sentit un jet de sang l'inonder, et roula frénétiquement sur le côté tandis que le crell griffait le sable, se relevant au moment où le bec frappait le sol à la place où il s'était tenu.

La foule rugit, dans un bruit de tonnerre semblable à celui de son sang.

Le crell n'était pas mort. Les os avaient dévié la pointe du cœur, et la douleur l'avait plongé dans une fureur démente. Il vit Dumarest et fonça, tandis que l'extrémité du javelot, heurtant le sable, faisait pénétrer la pointe davantage. Il s'arrêta, ahuri, puis leva une patte griffue pour arracher la lance de sa poitrine.

Dumarest s'élança. Il se rua en avant, de toute la vitesse de son corps, ignorant la douleur dans son pied meurtri, avec la hâte du désespoir. Comme le crell se préparait à attaquer du bec et des pattes, il bondit, saisit le cou mince et enserra le corps rond entre ses jambes. Sous lui, le volatile fit exploser sa rage, se tordant, sautant, essayant à l'aide d'une patte de se débarrasser de cette chose sur son dos.

Les serres ne pouvaient l'atteindre, mais le bec le pouvait. Dumarest courba la tête pour l'éviter, étreignit le cou des deux mains, sentit les muscles et les tendons se raidir, et le sang battre dans une artère épaisse comme un câble. Il referma sa bouche sur elle, ses dents mordirent la peau épaisse, le cartilage en dessous, le muscle et la chair – mordirent, jusqu'à ce qu'un flot de sang le fasse soudain suffoquer, une fontaine rubis qui jaillissait en chatoyant dans la lumière.

Le reste ne fut plus qu'une question de minutes.

C'était une chose qu'elle n'oublierait jamais.

Veruchia restait assise, stupéfiée par le vacarme, l'ouragan de cris suscité par le relâchement de la tension, qui s'était élevé et s'élevait encore des gradins : les hommes, le visage empourpré, braillaient et jetaient des pièces dans l'arène, en une pluie étincelante ; les femmes, hurlantes, arrachaient leurs vêtements, dénudant leurs épaules et leur poitrine, offrant leur corps au vainqueur. L'émotion formait un nuage palpable.

C'était de l'hystérie, elle le savait, mais le savoir ne lui servait à rien. Elle avait déjà assisté aux jeux, vu des hommes mourir, et, rarement, gagner, mais jamais encore elle n'avait ressenti ce qu'elle ressentait en ce moment.

Elle avait gagné. L'homme sur lequel elle avait misé avait gagné. Eux deux avaient gagné. Eux deux ?

Elle regarda l'homme dans l'arène. Il était debout, miraculeusement intact, vacillant un peu entre les bras solides qui le soutenaient. Il semblait oublier des cris et des vivats, des jeunes garçons qui ramassaient les offrandes, des aides qui emportaient le cadavre du crell. Comment aurait-il su qu'elle avait joué sur lui, contre toute logique ? Comment aurait-il deviné l'angoisse qui lui avait serré le cœur durant le combat ?

Selkas chuchota à son oreille, d'une voix calme :

— Regardez Montarg. Lui avez-vous déjà vu un air si amer ?

Elle continua à fixer l'arène.

— Il a perdu. Il déteste perdre à quoi que ce soit. Mais paiera-t-il ?

— Il n'aura pas le choix. Un pari engagé devant témoins, devant Chorzel lui-même, comment pourrait-il refuser ? (Selkas gloussa d'amusement.) Vous devriez le regarder, Veruchia, et savourer votre revanche.

Elle lui jeta un unique coup d'œil, et vit sa fureur, son air menaçant, puis se détourna avant qu'il ait pu croiser son regard, il n'était pas dans sa nature d'afficher son triomphe.

— Douze contre un, murmura Selkas. Bien joué. Il aura du mal à trouver cet argent. (Il gloussa derechef.) Je vous avais dit que vous ne pouviez perdre.

— Comment pouviez-vous en être aussi sûr ?

— Je connais cet homme. Je vous l'ai dit. C'était sur un monde dont j'ai oublié le nom, il y a des années, un fait sans importance mais qui m'est resté dans la mémoire. Je m'ennuyais. On avait organisé un combat, et j'étais allé voir ce qu'on y offrait. C'était la chose habituelle, des hommes se battant au couteau, d'autres pariant sur l'issue du combat, un passe-temps, sans plus. L'un des concurrents était jeune, un peu nerveux. Un des soigneurs lui tendit un couteau et, quand il avança la main, le laissa tomber. Il le rattrapa avant qu'il touche le sol. (Selka eut un haussement d'épaules.) C'est un vieux truc visant à affaiblir l'adversaire, un coup monté d'avance pour étaler une feinte rapidité. Mais cette fois-là, il s'agissait d'un accident réel. L'homme était d'une vitesse prodigieuse.

Elle contempla la silhouette tout au bout de l'arène. Il avait presque atteint la porte ; bientôt il aurait disparu à sa vue.

— Cet homme ?

— Le même. J'ai vu bien des combattants, tellement que leurs visages sont brouillés dans ma mémoire, et que j'ai oublié leur adresse, mais lui, je ne l'oublierai jamais. Il était jeune à l'époque, un débutant peu exercé au maniement du couteau, mais rapide. Incroyablement rapide. Question de réflexes, sans nul doute, mais c'était une joie pour les yeux. Vous avez remarqué comment il a enfourché le crell ?

Elle acquiesça.

— Cela demandait de la rapidité. Rapidité de décision et d'action. Une fraction de seconde trop tard, et la bête se serait retournée et lui aurait arraché l'estomac. Un homme de moindre valeur aurait hésité, et payé de sa vie cette hésitation. Et le reste ? Mais vous avez sûrement remarqué tout cela.

La course furieuse, les charges, les bonds frénétiques de l'oiseau mourant. Et même mort, l'animal avait continué à marteler le sable, ses muscles géants stimulés par des réflexes incontrôlés. Oui, elle avait remarqué.

— Je savais qu'il gagnerait, reprit Selkas. Un lutteur qui a réussi à survivre aussi longtemps, un homme aussi rapide, comment pouvait-il perdre ?

Il avait disparu à présent, englouti par la porte et, d'une certaine façon, l'arène semblait vide en dépit de la foule et des hommes qui continuaient à nettoyer le sable. Veruchia se leva, peu désireuse d'assister à un nouveau combat, sachant qu'il serait bien trivial par rapport à ce qui venait de se produire. Et elle n'avait aucune raison de rester là. Elle avait fait acte de présence aux jeux, Chorzal l'avait vue ; s'il s'élevait contre son départ prématuré, elle plaiderait une soudaine indisposition.

Elle jeta un regard dans sa direction ; il avait toujours cet air tendu, rigide dans son fauteuil, les mains crispées sur les accoudoirs. Cela lui parut anormal, et elle se détourna en fronçant les sourcils, fit trois pas avant de s'arrêter pour le regarder encore. La sueur ne lui humectait plus le visage. En quelques secondes elle fut auprès de lui.

— Vite, intima-t-elle aux serviteurs. Apportez quelque chose pour ombrager le Propriétaire. Dépêchez-vous !

L'étoffe détremée qui lui entourait le cou résista à ses tentatives pour la dénouer et, avec la force de l'impatience, elle déchira la tunique. En dessous, il portait une cotte de mailles protectrice, et elle s'étonna de cette

folie : rester assis en plein soleil avec un tel poids de métal sur le dos. Pas étonnant qu'il ait eu si chaud.

Tandis que le vêtement céda sous ses doigts, elle ordonna :

— Demandez une assistance médicale. Allez chercher son médecin personnel et apportez de l'eau et de la glace.

Sous la cote de mailles, la chair nue était froide et humide au toucher, d'une froideur peu naturelle. Elle se pencha pour écouter le cœur, crut d'abord qu'il avait cessé de battre puis perçut un faible et pesant écho. Elle se redressa et découvrit les visages qui l'entouraient.

Montarg se précipita :

— Que se passe-t-il ?

Chorzel est malade.

— Le Propriétaire ? Malade ? (La voix de Vidda était tendue, frémissante.) Est-ce qu'il va mieux ?

— Une attaque, peut-être ? (Belev aspira sa salive entre ses dents.) On l'avait mis en garde contre les trop fortes excitations.

— Laissez-moi voir.

Izane allongea le cou. Un autre lui fit écho.

— Moi aussi.

— Est-il mourant ?

Ils se pressaient tout autour, en prédateurs avides de participer à la tuerie, encore sous l'influence de l'arène. Ce serait une chose étrange, pensa-t-elle, avec un curieux détachement, que les jeux dont il avait été l'instigateur soient la cause de sa mort.

Sadoua jubilait.

— Tu as réussi, croassa-t-il. Tu as gagné ! Mon vieux, je suis fier de toi !

Dumarest se redressa. La pénombre du vestibule était rafraîchissante après la chaleur cuisante du dehors. Il aspira l'air, se remplissant la poitrine à profondes goulées pour oxygéner son sang. Un jeune garçon s'avança pour lui offrir une coupe de vin. Le maître de combat la jeta à terre.

— Pour le vainqueur, ce qu'il y a de meilleur ! rugit-il. Apporte le Champagne frappé dans les verres spéciaux.

Il sourit et, entourant d'un bras lourd les épaules de Dumarest, le mena vers une couche.

— Tu vas boire, dit-il. Et te reposer. Et je vais faire venir le meilleur masseur pour t'enlever la moindre douleur et la moindre raideur de chaque centimètre carré de ton corps. Sais-tu ce que tu as fait ?

Il arracha les verres des mains du garçonnet, en tendit un à Dumarest et vida le sien d'un trait.

— Tu as montré le moyen de venir à bout de ces foutus oiseaux, voilà ce que tu as fait. J'ai suivi chaque seconde de la bagarre et je sais reconnaître quand un homme calcule ses gestes et quand il se fie à la chance. Tu savais ce que tu faisais, tout au long. Je l'ai deviné quand tu t'es mis à courir, et ma conviction était faite quand tu es revenu en arrière. As-tu entendu la foule ? J'ai cru que mes oreilles allaient éclater. Petit ! Encore du Champagne !

Le vin était frais et doux, et s'évaporait presque dans la bouche.

Dumarest posa son verre et, pendant que Sadoua le remplissait, demanda :

— L'argent ?

— Tu l'auras, et celui qu'on t'a jeté en hommage aussi, jusqu'à la dernière pièce. Les garçons sont en train de les ramasser et ils savent que je ferais couper les doigts du premier qui essaierait de voler, (il abaissa un peu la voix.) Et tu peux également avoir la femme de ton choix, si tu veux. Il n'y a pas de fille ou de femme ici qui ne serait fière de t'emmener dans son lit. Elles te paieraient même. Rien n'est trop bon pour un vainqueur.

Pour un vainqueur, oui, mais s'il avait perdu ? Dumarest haussa les épaules.

— Les femmes, je peux m'en passer.

— Et cette garce qui réclamait qu'on te fouette, insista Sadoua. Tu pourrais lui donner une leçon. Fais-lui donc goûter du fouet à son tour. Non ? Eh bien, prends encore un peu de vin.

Il versa le Champagne et s'assit, le matelas moelleux se creusant sous son poids lourd.

— Tu as chassé, enchaîna-t-il. Tu sais comment fonctionne le cerveau d'une bête. Bien joué, le coup du javelot, mais tu as visé un peu trop haut. Quinze centimètres plus bas et tu aurais atteint le cœur. Tu le sauras, la prochaine fois.

— Il n'y aura pas de prochaine fois.

— Non ?

— J'ai eu de la chance, poursuivit Dumarest. Ces lances sont trop courtes. Si tu veux voir plus d'hommes sortir vivants de l'arène, fais-les rallonger de trente bons centimètres. Et entraîne-les. Fais construire un simulacre de crell et apprends-leur comment lancer et tenir le javelot. Et

donne-leur un couteau. (Il toucha ses lèvres, ses dents.) Avec un couteau, j'aurais pu trancher net la tête de cette bestiole.

— Ce n'est pas moi qui décide des règles. (Sadoua finit son verre.) Mais je vais te dire une chose. Tu reviendras. Si tu restes sur ce monde, tu n'auras pas le choix. De quelle autre façon vas-tu gagner de l'argent ? Et tu es bon, fit-il d'un ton plaintif. Trop bon pour qu'on te perde. Tu pourrais avoir la belle vie ; Quelques combats, de l'argent, toutes les femmes que tu voudrais. Un vainqueur est très fêté, on l'emmène partout.

— Comme un toutou ?

— Qu'est-ce que ça fait ? Tu mangerais bien et te la coulerais douce. Réfléchis-y, hein ?

Dumarest hocha la tête.

— Tu seras toujours le bienvenu ici chaque fois que tu le voudras. (Sadoua éleva la voix.) Larco ! Viens, et fais ton travail.

Dumarest se détendit sous les doigts du masseur qui pétrissaient ses membres. L'huile était tiède, l'homme habile, ses mains exploratrices soulageaient chaque muscle, chaque tendon. Il prit son temps, et Dumarest était presque endormi quand il sentit les mains abandonner son corps.

— Je m'appelle Seikas, dit une voix. Et vous, à ce qu'on m'a dit, Dumarest. Earl Dumarest. J'aimerais vous parler.

— Plus tard.

— Non. L'affaire est d'une certaine importance. Dumarest soupira et ouvrit les yeux. L'homme était grand et d'allure aisée, vêtu de riches étoffes, une chaîne, garnie de pierres précieuses pendait à son cou. Il sourit quand Dumarest s'assit, et lui tendit la main, paume tournée vers le haut.

— Une coutume de ce monde, expliqua-t-il. Je vous montre ainsi que je n'ai pas d'arme. Vous êtes censé toucher ma main avec votre paume. C'est un geste d'amitié.

— Et votre autre main ?

— Celle-là aussi. (Seikas la lui offrit.) D'habitude, on ne présente les deux mains qu'aux intimes ou aux ennemis déclarés si l'on désire parlementer. L'une comme marque de confiance, l'autre pour inspirer le même sentiment. Vous trouvez la coutume amusante ?

— Étrange.

Dumarest effleura les mains tendues. La peau était lisse, sans trace d'empatement, les doigts longs et effilés : des mains d'artiste, en tout cas celles d'un homme qui n'avait jamais connu le travail physique.

— Et ne rimant pas à grand-chose.

— Peut-être, mais elle est très ancienne. Vous intéressez-vous à ce qui est ancien ?

— À certains moments, oui.

Mais pas en ce moment, approuva Selkas. Pour l’instant, vous voulez connaître les raisons de ma présence ici.

Il promena son regard autour de lui. La couchette se trouvait dans un coin retiré de la salle, le masseur avait pris congé. Ils étaient isolés. Du dehors leur parvenait un rugissement, et la voix hargneuse de Sadoua qui maudissait l’imbécile qui venait de répandre son sang sur le sable.

— Le dernier assaut de la journée, commenta-t-il rêveusement. Et pour quelqu’un, la dernière bataille de sa vie. Quelles sont vos intentions ?

— Prendre mon argent et m’en aller, répondit Dumarest.

— Partir d’ici ? (Selkas eut un haussement d’épaules.) Cela pourrait se faire – votre salaire plus les offrandes vous permettraient juste d’acheter un passage en Haut... mais après ? Arriver sans le sou sur un nouveau monde ? Ce n’est pas une perspective agréable, mon ami. (Il avança une main et toucha les côtes saillant sous la poitrine de Dumarest.) Et il ne Serait pas prudent de voyager en Bas. Dangereux de recommencer si tôt. Vous avez perdu votre graisse, et les trajets sont longs, de Dradea. Il semble que vous n’ayez pas d’autre choix que vous battre à nouveau.

Affronter le sable, le soleil et le crell féroce ; entendre gronder la foule et se mesurer à une bête, en se fiant toujours à sa vitesse et son adresse. La belle vie, selon certains, mais Dumarest savait à quoi s’en tenir. Tellement d’accidents pouvaient survenir : son pied pouvait déraiper sur une aspérité, la tige du javelot pouvait se rompre, un crell pouvait ne pas observer aveuglément le comportement attendu. Sur Dradea, les chances contre les combattants étaient trop inégales.

D’un ton morne, il dit :

— Il y a toujours une alternative.

— Sur un monde étranger dont on ignore les possibilités ? (Selka leva les épaules.) peut-être, mais je vous crois plus avisé. Vous n’avez pas combattu uniquement par choix ; la nécessité a dû jouer un rôle là-dedans. (Sans transition, il poursuivit :) Je suis venu vous offrir un emploi.

Dumarest s’attendait à cela :

— Et c’est ?

— Il y a une femme qui m'est chère pour des raisons que vous n'avez pas besoin de connaître. Une personne que je tiens en haute estime. Je veux que vous la protégiez.

— Garde du corps ?

— Plus que cela. Je donne au mot protection un sens plus large que la tenir à l'abri d'une attaque physique. Elle est seule et pratiquement sans amis. Certains ont des raisons de la dénigrer, et il est important en ce moment qu'elle paraisse forte. Elle a besoin de quelqu'un qui renforce son courage et sa détermination, un homme solide qui sera davantage qu'un serviteur, je pense que vous pourriez être cet homme. Acceptez, et vous n'aurez aucune raison de le regretter.

— Et qui, est cette femme ?

— Vous la verrez ce soir. Je l'ai invitée à dîner, avec quelques autres personnes. Vous serez présent. J'enverrai quelqu'un vous chercher à la nuit tombée. (Selkas marqua un temps, et continua :) Autre chose. Je ne veux pas qu'elle sache que je vous emploie. Vous serez invité en tant qu'ami. Mais vous resterez auprès d'elle, l'accompagnerez, en insistant si elle proteste. Je m'en remets à vous pour venir à bout de ses objections. Comprenez-vous ?

— Je crois.

— Et vous êtes d'accord ?

— Je vous dirai cela, répliqua Dumarest, une fois que j'aurai vu cette femme.

CHAPITRE III

Elle monta les escaliers en courant – souple, les jambes longues, une cape flottant sur ses épaules étroites. À première vue, on aurait pu la prendre pour un garçon, un jeune homme pas encore sorti de l’adolescence – puis Dumarest découvrit la bouche ferme et pourtant pleine, les yeux enfoncés au regard bleu glacier, la douceur des joues et de la gorge. Il vit également le délicat tracé d’ébène sur la blancheur de la peau, un dessin sombre et compliqué, comme si elle avait été tatouée de motifs complexes. Cela partait de l’encolure de sa blouse pour finir aux racines de ses cheveux, des stries argentées marquant le flot couleur de jais qui ruisselait, comme une cascade, jusqu’à sa taille.

Une mutation irrégulière ; la mélanine de l’épiderme, au lieu de se disperser uniformément, s’était concentrée. Les motifs devaient s’étendre sur tout son corps, si bien que, nue, elle devait sembler revêtue d’une toile d’araignée. Il ne voyait là rien de répugnant – les soleils de l’espace causaient des déformations bien pires – mais cela aurait suffi à tenir toute femme à l’écart d’une société normale. Pas étonnant que les yeux enfoncés renferment le regard meurtri d’un être toujours sur la défensive.

— Selkas (Parvenue en haut des marches, elle lui offrit ses mains, bras tendus, paumes tournées vers le haut.) comme c’est gentil à vous de m’avoir invitée.

— Votre présence honore ma maison, dit-il, cérémonieusement, effleurant ses paumes des siennes. Veruchia, permettez-moi de vous présenter Earl Dumarest.

— Madame.

Il imita le geste de Selkas et surprit l’expression dans ses yeux, devant cette familiarité inattendue. Une touche de rouge monta à ses joues tandis qu’elle laissait retomber ses mains. Même sa rougeur était extrême.

Elle en eut conscience, et maudit ce sang qui la trahissait, alarmée par son manque de maîtrise sur elle-même. Le contact des mains d'un homme, rien de plus, et cependant elle réagissait comme une fillette stupide. Vaguement, elle se rendit compte que Selkas, en retrait, lui disait quelque chose.

— Vous vous êtes déjà rencontrés, expliquait-il. Bien que je ne pense pas que Dumarest s'en souvienne. À ce moment-là, il avait autre chose en tête. Vous devriez le remercier, Veruchia, pour vous avoir permis de gagner une telle somme.

C'était donc là l'homme sur lequel elle avait misé, dans l'arène. Elle le dévisagea, surprise d'avoir mis si longtemps à le reconnaître. Le visage était différent, d'une certaine façon, plus détendu, les contours durcis par la volonté de vaincre s'étaient adoucis. Et l'angle sous lequel elle l'avait vu était trompeur ; il était plus grand qu'elle ne l'avait cru, la dépassant d'une tête, bien qu'elle-même fut loin d'être petite.

— Madame. (Dumarest lui offrit son bras.) Acceptez-vous que je vous escorte jusqu'à la table ?

À nouveau cette familiarité. Elle chercha Selkas du regard, mais il était parti devant, comme s'il comptait sur cet homme pour s'occuper d'elle. Eh bien, pourquoi pas ? Au moins cela serait-il une expérience nouvelle. Elle prit le bras offert, et ressentit encore cette soudaine accélération du cœur. *Réaction biologique, provoquée par la proximité d'un mâle, se dit-elle froidement. Suis-je donc si puérile ?*

— Vous êtes nouveau venu sur Dradea ?

Elle pouvait quand même soutenir une conversation polie.

— Oui, madame.

— Mon nom est Veruchia. Nous n'employons pas de titres ici. Seulement pour le Propriétaire. Sur ce monde, tous les locataires sont égaux.

— Et les autres, madame ?

— Veruchia. Vous voulez dire ceux qui n'ont pas de terre ? Eux aussi, mais certains privilèges leur sont refusés. Avez-vous souvent combattu ?

— C'était la première fois.

— Sur Dradea, bien sûr, je comprends.

Elle était contente qu'il ne se vante pas, qu'il n'entre pas spontanément dans les détails. Un homme plus ordinaire l'aurait assommée de récits de violence à la rendre malade. Plus ordinaire ? Pourquoi le plaçait-elle si haut ?

Selkas avait choisi ses invités avec soin. Elle ; salua Nebka, un vieillard solennel qui venait de prendre place ; Wolin et Pezia. De Shamar, elle se serait passée volontiers, et elle n'éprouvait guère d'affection pour Jebele, mais les deux femmes possédaient une certaine influence. Dumarest, remarqua-t-elle, était placé à côté d'elle.

— Au Propriétaire !

Selkas leva son verre pour le toast rituel.

— Au Propriétaire !

Ils burent, et le repas commença, succession de plats épicés, doux, piquants, sucrés, viandes, poissons et légumes cuisinés à la perfection. La conversation stagnait : l'état des récoltes, le nouveau port en projet, l'augmentation des loyers afin de payer les jeux. Nebka postillonna, par-dessus son verre de vin.

— Un gâchis. Une dilapidation gratuite de nos biens. Oh, oui, je connais tous les arguments et les raisons de ceux qui sont favorables à l'arène, mais je persiste à dire qu'il doit exister un autre moyen ? Vous ne rendrez pas à la race sa vitalité en la soumettant à de si dégoûtants spectacles. N'est-ce pas, Veruchia ?

— Vous connaissez mes sentiments à ce sujet, Nebka.

— Les mêmes que les miens. Wolin ?

— S'agit-il d'un vote ? (Wolin porta sa serviette à sa bouche.) Je pense que nous sommes tous d'accord sur le fait que le coût des jeux est excessif. Les frais consacrés à l'élevage des crells, par exemple, ne cessent d'augmenter. Ces oiseaux sont improductifs et constituent une charge permanente pour notre économie. Si l'intention déclarée est de renforcer la fibre morale, pourquoi ne se contente-t-on pas de combats d'homme à homme ?

— Pourquoi des combats ?

Shamar se pencha sur la table, ses seins dressés luisant dans la profonde échancrure de sa robe.

— Personnellement, je trouve nos hommes assez virils comme cela.

Tu es bien placée pour le savoir, lança Jebele, vindicative. Tu en consommes un nombre suffisant.

— Je vous en prie, mesdames. (Pezia hocha la tête, puis ajouta sa contribution au débat.) Nous devons considérer l'affirmation à la base de tout cela, à savoir que nous sommes faibles. D'abord, est-ce vrai ? Si oui, quel est le meilleur remède ? Pour ma part, je ne pense pas que ce soit vrai.

La faiblesse est une chose relative et dépend beaucoup de la culture sociale dominante. Toute race a des hauts et des bas dans son évolution, et nul ne contestera que nous sommes pour le moment au creux de la vague. Le taux de natalité décline et le développement s'est ralenti, mais cet état de choses ne durera pas. C'est, si vous voulez, un temps de répit. Une pause naturelle. Le temps apportera son propre remède, sans qu'il soit besoin de recourir à des expériences insensées, comme ces jeux. Ils sont une ruine et, à mon avis, un spectacle dégradant. Comme je l'ai dit à maintes reprises déjà, ainsi que vous le savez tous, nous devrions traiter le problème d'une manière plus efficace.

— Oui, convint aigrement Jebele. Vous l'avez déjà dû en effet.

— La vérité n'est pas amoindrie par la répétition.

— Qu'est-ce que la vérité ? (Wolin se carra dans son siège en souriant.) Vous dites une chose, Pezia, et le Propriétaire en dit une autre. La différence entre vous deux, c'est que lui a agi, et pas vous. Je reconnais que les jeux sont un gaspillage, mais quelle alternative avons-nous à offrir ? Travaillons et bâtissons, dites-vous, mais où trouver l'énergie et la volonté ? Notre race est assoupie, et peut-être Montarg et les autres ont-ils raison. Le sang peut la réveiller et lui rendre sa vigueur.

Veruchia secoua la tête.

— Non.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ?

— Je le sens. Les gens viennent aux jeux pour regarder, pas pour participer. Ils veulent contempler la violence sans y prendre part. Y prendre réellement part.

Elle se tut, se remémorant ses émotions récentes. Avait-elle été simple spectatrice ? Ou était-elle en partie descendue dans l'arène avec Dumarest ?

Elle lui jeta un regard et, comme à un signal, Selkas s'éclaircit la gorge.

— Je crois que nous pouvons éclairer le débat d'un jour nouveau. Nous avons un expert parmi nous, doté d'une expérience supérieure à celle de chacun de nous en la matière. Qu'en pensez-vous, Earl ? Vous avez suivi la discussion. Êtes-vous d'accord avec ceux qui prétendent que des combats sanguinaires insuffleront à la race un regain d'énergie ?

Dumarest accorda un regard à Veruchia, se rappelant les instructions de Selkas, la nécessité de créer une affinité entre Veruchia et lui. Mais il n'avait nul besoin de simuler.

— Non, je ne suis pas d'accord.

— Pourriez-vous nous exposer vos raisons ? (Pezia reprit du vin.) Après tout, vous avez des intérêts dans l'arène. Il semble étrange d'entendre un homme dénigrer ses moyens d'existence. Voudriez-vous entrer dans les détails ?

— Entrez donc dans l'arène, fit Dumarest, la voix serrée. Luttez pour votre vie. Écoutez rugir la foule et voyez des femmes cultivées offrir leur corps à un inconnu. Sentez l'odeur du sang. Voilà pour les détails. Les jeux engendrent la barbarie.

— Mais vous combattez.

— Par nécessité, non par choix.

Jebele intervint :

— La barbarie. Mais une culture barbare est certainement viable !

Selkas prit la parole, au bout de la table.

— Pour des barbares authentiques, peut-être ; mais pour un peuple civilisé, jouer aux barbares, c'est tomber en décadence. Et une culture civilisée peut atteindre à un degré de dépravation ignoré des primitifs authentiques. Vous en convenez, Earl ?

— Oui, tout à fait.

Pezia sourit.

— Vous entendez ça, Wolin ? Combien de fois l'ai-je déjà dit ? Nous essayons d'être ce que nous ne sommes pas. C'est là que se trouve le danger.

— Mais cependant, il doit bien y avoir un fondement à cette mystique du combat ? (Shamar dévoila un peu plus sa poitrine, en souriant à Dumarest.) Et vous, plus que quiconque, devriez y être sensible. L'élévation spirituelle des spectateurs. La purification psychologique obtenue par l'apaisement des pulsions cachées. L'éveil des énergies assoupies. Et cela doit s'appliquer encore mieux à ceux qui participent pour de bon. Ne vous sentez-vous pas renaître, après un assaut ? N'éprouvez-vous pas un formidable soulagement ? Une nouvelle détermination ?

— Non, madame. Je suis seulement content que ce soit terminé.

— Vous me taquinez, fit-elle. J'aimerais que Montarg soit ici. Il vous expliquerait tout cela beaucoup mieux que moi.

— A-t-il combattu dans l'arène ?

— Montarg ? Non, mais...

— Alors, avec votre respect, madame, il ne peut guère être considéré comme un expert.

Elle rétorqua sèchement.

— Et vous, oui ?

— Il est vivant, intervint calmement Selkas. De quelle autre preuve avez-vous besoin ?

On desservit la table, et les plats furent remplacés par des carafes d'alcools, de liqueurs et un assortiment de tisanes accompagnées de petits gâteaux parsemés de graines. Dumarest choisit une tisane qui embaumait les fleurs et avait un goût de miel. Il la dégusta, enfoncé dans son siège, n'écoulant qu'à moitié le murmure de la conversation. De temps en temps il saisissait des mots lancés de part et d'autre de la table : Montarg, Chorzell et son indisposition, la réaction des factions rivales.

En tendant la main pour saisir un gâteau, il sentit le doux contact d'une autre main. Comme son visage, elle était couverte d'une résille de motifs noirs.

— Permettez-moi.

Il avança le plat en la regardant droit dans les yeux.

— Merci.

Elle fit son choix, et il lui fut difficile de détourner les yeux. Avec intensité, elle scruta son visage, à la recherche des signes familiers : la tension, la politesse forcée, le voile subtil masquant la répulsion. Elle ne les trouva pas. C'était incroyable, mais il semblait que cet homme pouvait la regarder comme une femme et pas comme une sorte de monstruosité. Pour dire quelque chose, elle demanda :

— Vous avez voyagé loin ?

— Oui.

— Et longtemps ?

Trop longtemps. Il ne savait plus combien de mondes et d'étendues spatiales infinies il avait parcourus. En voyageant en Haut quand il le pouvait, le métabolisme ralenti par la magie de l'accélérateur temporel qui transformait les heures en secondes et les mois en jours.

— Oui.

— Selkas aussi. (Elle jeta un regard en direction de leur hôte, au bout de la table.) Il est parti pendant plusieurs années, quand il était jeune, puis à nouveau après ma naissance. Je crois qu'il s'ennuyait. Est-ce aussi pour cela que vous voyagez ? Parce que vous vous ennuyez ?

Il répondit, avec une désinvolture voulue :

— Non, Veruchia. Je cherche quelque chose. Une planète appelée Terre.

— Terre ? (Elle fronça les sourcils.) Comment un monde peut-il avoir un tel nom ? Terre, c'est le sol, le terrain, le terroir. Ce doit être un endroit fort étrange.

— Étrange, non. Ancien, usé, portant les cicatrices de vieilles guerres, mais le ciel y est bleu et éclairé d'une grande lune d'argent. (Il s'interrompit, puis ajouta :) J'y suis né.

Elle comprit aussitôt.

— Et vous voulez rejoindre votre patrie. C'est pour cela que vous êtes descendu dans l'arène, pour gagner de quoi payer votre passage. Eh bien, ce ne sera plus nécessaire. J'ai gagné une grosse somme, et une partie de cet argent est à vous. La prochaine fois qu'un vaisseau se posera ici, nous ferons en sorte qu'il vous ramène chez vous.

Elle possédait la générosité impulsive d'une enfant.

— Ce n'est pas aussi simple, Veruchia. (il l'appelait à présent par son prénom.) Nul ne paraît savoir où se trouve Terre. On ne connaît pas ses coordonnées spatiales.

— Mais puisque vous en venez, vous devez certainement être capable de retrouver le chemin.

— J'en suis parti quand j'étais encore enfant, apeuré, passager clandestin d'un étrange vaisseau. Le capitaine était mieux que bon. Il aurait pu me chasser. Au lieu de cela, il me permit de travailler pour payer mon passage. Plus tard, il mourut, et je continuai mon chemin.

Toujours plus près du centre de la galaxie, là où les soleils étaient proches les uns des autres, et les mondes abondants. S'enfonçant loin dans ces régions aux cieux remplis d'étoiles scintillantes et de rideaux de lumière. Errant pendant des années, jusqu'à ce que le nom même de Terre devienne une chose ignorée.

— Vous êtes perdu, dit-elle avec une sympathie empressée. Vous ne pouvez pas rentrer chez vous. Mais quelqu'un doit connaître la position de Terre. Selkas, peut-être ? Je vais le lui demander.

Sa voix s'éleva, claire et nette, par-dessus le bruit confus des conversations. Un silence suivit la question, et Dumarest se tendit. Il baissa les yeux sur sa main, crispée sur la tasse de tisane. Ses articulations étaient blanches, et il desserra son étreinte. Il était stupide d'espérer, et pourtant jamais son espoir ne mourait. Peut-être, cette fois-ci, quelqu'un serait en mesure de lui apprendre ce qu'il lui fallait savoir.

— Terre ? (Selkas réfléchit, le regard aigu sous les sourcils rapprochés.) Non, Veruchia, j'ignore où cela se trouve. Je n'y suis jamais allé. Mais le nom m'est étrangement familier. Terre, répéta-t-il, songeur. Terre.

— Elle a un autre nom, dit Dumarest. Terra. Et elle se trouve dans cette région de la galaxie.

C'était du moins ce qu'il avait appris.

— Une planète perdue, dites-vous ? sourit Pezia. Comment une telle chose est-elle possible ? Je crois, mon ami, que vous poursuivez une légende.

Selkas releva la tête.

— Une légende ! À présent, j'y suis ! Le Peuple Originel. Ils prétendent provenir de Terre. (Il eut un sourire.) Bien plus. Ils affirment que tous les hommes sont originaires d'un seul et même monde.

— Ridicule ! postillonna Nebka par-dessus son verre de liqueur. Cela dépasse l'entendement Comment toutes les races si diverses de l'humanité auraient-elles pu tenir sur une unique petite planète ? J'ai entendu parler de ces gens, Selkas, J'ai voyagé un peu, dans ma jeunesse, et le salon de chaque vaisseau est un foyer de rumeurs et de nouvelles hypothétiques. C'est une façon de passer le temps. Terre est un mythe, exactement comme El Dorado, Jackpot, Bonanza, Éden et une douzaine d'autres. Des rêves qui ne reposent sur rien.

— Peut-être pas. (Selkas était pensif.) Chaque légende renferme le germe d'un fait, le fragment d'une vérité enfouie sous une masse de détails imaginaires. Il est possible que l'humanité provienne effectivement d'un même point de l'espace. Pas d'une seule planète, bien sûr, mais d'une même région. (Il apaisa le brouhaha des protestations.) Laissez-moi illustrer mes propos.

Ses mains s'activèrent, renversant les petits gâteaux de leurs plats et les répartissant sur la table, plus serrés vers le centre, disséminés vers le bord.

— Imaginez maintenant, à titre d'exemple, que l'humanité soit originaire d'une zone comme celle-ci. (Il désigna les gâteaux épars au bord de la table.) Ces gens-là inventèrent les voyages spatiaux. Oui, je sais que c'est une chose que nous avons toujours connue, mais imaginez une époque où cela était nouveau. Les hommes quittèrent leur patrie, pour se diriger vers où ? Pas vers les mondes voisins. Certainement pas vers la lisière de la galaxie. Ils durent conduire leurs vaisseaux vers ces mondes innombrables

qui attendaient d'être exploités. (Ses doigts tapotèrent le centre de la table, où les gâteaux s'agglutinaient.) Vers le centre.

— Et, comme les planètes étaient rapprochées, ils auraient continué à s'enfoncer plus avant dans la galaxie. (Pezia hoch la tête.) Cela se défend, Selkas.

Jebele haussa les épaules.

— Des conjectures, sans aucune preuve pour les étayer. Une amusante théorie, rien de plus.

— Intéressante, aussi. (Wolin, le front plissé, examinait les gâteaux dispersés.) Tout cela, bien entendu, ne se serait pas passé en une seule fois. Mais par vagues successives, à mesure que les mondes d'origine renouvelaient leur énergie. Puis cela alla en diminuant peut-être, jusqu'à ce que ceux qui restaient n'aient plus les moyens ou la volonté de suivre les premiers. Et le temps gomme les souvenirs. Les émigrés oublièrent peut-être leur patrie, qui devint la trame d'une légende. (Il sourit.) Nous avons la nôtre, rappelez-vous. Le Premier Vaisseau.

— Ce n'est pas une légende !

Le ton de Veruchia était catégorique.

— C'est vous qui le dites.

— Parce que je le sais, comme vous le savez tous. (Elle les fixa à tour de rôle.) Ce vaisseau est réel, il existe et nous savons à peu près où le trouver. C'est un crime de le négliger alors qu'on gaspille des fortunes par ailleurs !

— Calmez-vous, Veruchia.

Shamar eut un sourire félin en s'emparant d'un gâteau. Ses dents étincelèrent en mordant dedans.

— Quelle importance ce vieil engin peut-il avoir, en supposant qu'on puisse jamais le retrouver ? C'est un morceau d'histoire et, comme dit Wolin, plus une légende qu'autre chose. Une histoire échafaudée à partir d'une épave hypothétique et d'un espoir insensé. Personnellement, je crois que c'est perdre son temps que rêver au passé. Je vous le laisse. Et je me contente du présent.

Son sourire, adressé à Dumarest, était une invitation non déguisée.

— Vous vous avancez trop, Veruchia, renchérit Wolin. Nous n'avons aucune preuve quant à la position du vaisseau, à supposer qu'il existe réellement. Certains le situent dans les monts Frenderha, d'autres dans le grand glacier de Cosne, d'autres encore au fond de la mer Elgish.

— Ne parlons plus de ce vaisseau, coupa Shamar. Je suis lasse de ce bavardage sur un passé qui est mort, sur des ossements et de stupides légendes. Le présent me suffit. Quelles sont vos intentions, Earl ? Allez-vous combattre à nouveau, ou cherchez-vous un autre emploi ? En ce cas, il se pourrait que je sois à même de vous aider. (Le bout de sa langue humecta sa lèvre inférieure, pleine et vermeille.) Oui, cela se pourrait bien. Il y a toujours une place dans ma maison pour un homme doté de vos attributs.

Veruchia intervint promptement.

— Il est déjà engagé.

— Vraiment ? (Shamar arqua les sourcils.) À quel titre, ma chère ?

La garce savait frapper aux endroits vulnérables ! Le sous-entendu était évident, et Veruchia se sentit rougir tandis qu'elle inventait une fonction, en priant pour que Dumarest ne la trahisse pas. Mais pourquoi avait-elle prononcé cette phrase ? Que lui importait qu'il couche avec Shamar ?

— À titre de régisseur. Je désire qu'il aille se rendre compte des possibilités de rendement de mes terres du sud.

— Et vous le paierez bien, sans nul doute. (Le sourire de Shamar était plein de venin.) Je souhaite pour vous, Veruchia, qu'il ne vous déçoive pas.

— Non, madame, fit Dumarest d'une voix neutre. Cela, je le promets.

Veruchia se renfonça dans son siège, affaiblie par une sensation de soulagement. Il ne l'avait pas trahie et, bien plus, avait déjoué l'insinuation manifeste. En tout cas, il avait préservé sa fierté.

Un domestique était entré dans la pièce au cours de cet échange, et avait remis une note à Selkas. Elle le vit la lire, renvoyer l'homme d'un geste et se lever, les portes à peine refermées.

Son ton était grave.

— Veruchia, nous devons nous rendre au palais sur-le-champ. Chorzal est au plus mal.

*

* *

Il paraissait amenuisé dans le vaste lit, sa carcasse gigantesque rapetissée dans l'étendue des draps, profanée par les tubes pareils à des serpents, et tout l'appareillage qui le maintenait en vie. Autour de lui, le personnel médical attendait, silencieux, comme une assemblée de fantômes vêtus de vert. Hamane, ses cheveux blancs ébouriffés, le visage tiré, penché sur une rangée de cadrans, leva la tête à leur entrée. Le vieux docteur les accueillit sèchement, signe certain de son anxiété.

— Il est très bas, Veruchia. Très bas. Je doute qu'il passe la nuit.

— Depuis quand ?

— Il a eu une rechute, il y a environ deux heures. Cet idiot n'aurait jamais dû se rendre au stade, je l'avais assez souvent prévenu de ne pas s'exciter. Il a eu une petite attaque, rien de grave en soi, mais quand même nocive pour quiconque, sans parler d'un homme dans son état.

L'obésité, bien sûr ; Chorzelski était connu pour son amour de la bonne chère et du bon vin. Hamane secoua la tête.

— Je l'ai soigné, et puis ceci est arrivé. Ça n'aurait pas dû se produire, et je trouverai la cause. Mais c'est arrivé, et la fin est proche.

— N'y a-t-il aucun espoir ?

— Aucun. Le cerveau est affecté par une hémorragie massive, et il est presque entièrement paralysé. Il serait déjà mort sans cet appareillage. (Sa voix se radoucit.) Je suis navré, Veruchia, mais ce sont des choses qui arrivent. Tout a une fin.

Une fin qui n'était pas seulement celle de sa vie à lui. Veruchia alla jusqu'au chevet du lit et contempla la forme réduite à l'impuissance. Il était difficile à présent de l'imaginer tel qu'il était autrefois : grand, fort, dégageant une farouche vitalité. Elle se rappela comment il la soulevait jadis pour la projeter en l'air, en souriant de ses cris, avant de la rattraper dans ses grands bras ; comment il jouait avec elle, en de trop rares occasions, remplaçant le père qu'elle n'avait jamais connu.

Mais tout cela remontait à l'époque lointaine de son enfance ; depuis, elle avait grandi, et ils s'étaient éloignés l'un de l'autre, elle, repliée dans sa coquille protectrice, lui sur des chemins singuliers, à la poursuite de théories erronées. À présent, il se mourait, et une époque était sur le point de finir.

Elle se pencha sur le lit, surprenant une lueur dans ses yeux enfoncés dans les bouffissures du visage. Il sembla vouloir dire quelque chose mais ne put émettre qu'une faible plainte. Elle se détourna tandis qu'une infirmière essuyait la bave de sa bouche. Gela lui fit mal de le voir si misérable alors qu'il avait été si fort.

Pendant ce temps, Selkas devisait calmement avec le docteur, il la rejoignit et s'arrêta devant elle, pour lui dire à voix basse :

— Nous n'avons plus rien à faire ici, Veruchia. Chorzelski ne vaut guère mieux que s'il était déjà mort. Il ne parlera ni ne bougera plus. Hamane en est certain, mais il le laissera sous monitoring jusqu'au dernier moment.

— Montarg est-il au courant ?

— Il a été prévenu, mais ne s'est pas donné la peine de venir. Je doute qu'il le fasse, et nous savons tous deux pourquoi. Il doit déjà être en train de prendre toutes ses dispositions. Ma foi, nous pouvons prendre les nôtres, mais il ne faut plus perdre une minute.

— À quoi bon ? (L'atmosphère lugubre de la chambre l'avait déprimée,) Nous savons ce qui va se passer. Montarg va être accepté et ma demande rejetée.

— Vous abandonnez, Veruchia ?

— Non.

Elle prit une profonde inspiration et redressa les épaules. Elle se battait malgré tout.

— Quand vous proposerez-vous de réunir le Conseil ?

— Demain, à midi. Il est impossible que Chorzel survive aussi longtemps, donc il n'y aura aucune excuse pour ajourner la réunion. (Sa main se resserra sur son bras.) Ce n'est pas le moment de faiblir, petite.

— Encore un conseil, Selkas ?

— Le dernier était-il si mauvais ?

— Non, mais pourquoi vous inquiétez-vous tellement de moi ? Vous ne m'aviez jamais témoigné autant d'intérêt.

— Je n'aime pas Montarg. Je pense qu'il serait néfaste pour notre monde, et c'est une raison suffisante pour que chacun s'en préoccupe. Le moment est venu de choisir son camp, Veruchia, et je suis dans le vôtre. (Il l'entraîna hors de la chambre.) Vous feriez mieux de rentrer chez vous maintenant. Dumarest attend en bas, il va vous accompagner.

— Je n'ai pas besoin de lui. Je peux me débrouiller toute seule.

— Peut-être, mais lui a besoin de vous. Vous l'avez engagé à votre service, vous souvenez-vous ?

Elle avait presque oublié ce geste stupide. À présent, semblait-il, elle était coincée.

— Très bien, capitula-t-elle. Il peut me raccompagner à la maison.

Elle vivait dans une petite demeure à la lisière de la ville, une résidence confortable dotée de murs épais et d'un seul étage. La porte s'ouvrit sous sa main ; avant qu'elle ait pu la pousser, Dumarest l'avait précédée, et il pénétra dans la maison tandis que la porte se refermait derrière elle. Les lumières s'allumèrent automatiquement quand ils furent dans le hall, et il s'immobilisa pour l'inspecter. Des tapis réchauffaient le parquet de bois

poli, et des fleurs disposées dans des vases de métal martelé apportaient une note de gaieté.

— Vous devez être fatigué, dit-elle en faisant glisser sa cape de ses épaules. Si vous ne l'êtes pas, je le suis. Cette journée a été éprouvante.

Il ne fit pas un geste pour partir.

— Vous avez là une charmante maison, Veruchia. Puis-je la visiter ?

Sans attendre sa permission, il alla d'une pièce à l'autre, sans bruit, rapide et précis dans ses mouvements.

Elle l'observa un moment puis entra dans son bureau. C'était sa pièce préférée, avec ses lambris de bois luisants, ses cartes anciennes soigneusement encadrées, ses livres méticuleusement rangés. Quand il la rejoignit, elle était en train de préparer des boissons, un liquide doré dans des coupes de verre décoré.

En lui en tendant une, elle questionna :

— Eh bien, êtes-vous satisfait ?

— De la maison ?

— D'avoir constaté que personne ne se dissimulait dans l'ombre pour m'attaquer.

— S'il y a quelqu'un, je ne l'ai pas vu. (Dumarest but une gorgée d'eau-de-vie.) Pensiez-vous qu'il y avait quelqu'un ?

— Bien sûr que non.

— Puis-je vous demander la raison de cette certitude ?

— Ce genre de choses n'a pas cours sur Dradea. Ne nous jugez pas d'après les jeux de l'arène. L'arène est une tumeur, une chose artificielle née de mauvais conseils. Les gens d'ici sont doux et peu accoutumés à la violence. Chorzol espérait changer cela, et c'est pour cette raison qu'il a instauré les jeux. Mais vous savez tout cela, vous avez entendu la discussion pendant le dîner, et vous avez dû regarder autour de vous. Non, je ne redoute aucune attaque contre ma personne. (Sa voix se fit amère.) Et je ne risque guère d'être violée.

Il sut s'abstenir du commentaire qui s'imposait.

On ne pouvait d'un mot réfuter la conviction de toute une vie. Il se contenta de dire, négligemment :

— Appelons ça une habitude. J'aime connaître ce qui m'entoure. Je vois que vous vous intéressez aux choses anciennes.

— Les cartes ? Oui, c'est un passe-temps, et autre chose encore. J'ai des intérêts dans le passé. (Elle désigna un siège.) Vous pouvez aussi bien finir

votre verre confortablement. Avez-vous un endroit où dormir ? Demain je vous ferai verser de l'argent. Si vous n'en avez pas assez pour ce soir, nous pouvons nous arranger.

— Je croyais que c'était déjà fait. En tant qu'administrateur, je dois rester dans cette maison.

— Impossible ! Je vis seule !

Elle surprit son sourire et s'aperçut à quel point elle était stupide de réagir à la manière d'une petite fille apeurée par des dangers imaginaires. Et sa réaction était trop vive, elle était trop sur la défensive, et trop intelligente pour en ignorer la cause.

« Je suis amoureuse de lui, pensa-t-elle tristement. Amoureuse ou en train de tomber amoureuse et je ne puis résister. » Elle joua avec son verre, se rappelant ce qui était arrivé autrefois, ce jeune homme qui l'attirait et qui semblait la trouver à son goût – qui s'était amusé d'elle, lui tendant son affection comme un appât, comme il eût balancé un bout de viande sous le museau d'un chien. Et puis l'atroce découverte de la vérité, quand il l'avait regardée en riant.

Elle avait quinze ans à l'époque et n'avait jamais osé depuis éprouver de la tendresse pour quiconque.

« Il y a longtemps », songea-t-elle avec morosité. Trop longtemps. Et voilà que la chose se reproduisait.

— Veruchia.

Elle perçut sa présence à son côté et se retourna pour croiser son regard, y lut la force, la compréhension, mais rien de la pitié qu'elle redoutait d'y trouver. Elle lui en fut reconnaissante.

— Veruchia, quelque chose ne va pas ?

— Non.

Elle se détourna et tendit la main vers sa coupe ; l'alcool lui brûla la gorge quand elle l'avalait d'un trait.

— Non, rien. Rien du tout. (Elle but encore et dit) Je crois que vous feriez mieux de partir.

— Est-ce votre désir ?

— Vous savez fort bien que non. (Elle parla vite, laissant les mots s'écouler librement de sa bouche.) C'est la dernière chose que je désire, mais si vous restiez, ce serait la pire chose qui pourrait arriver. Pour moi. Croyez-vous que je pourrais dormir en sachant que vous vous trouvez dans

la maison ? Que vous êtes là, tout près, pendant que je... (Elle s'interrompit.) Non.

— Je vais rester ici, dit-il d'une voix nette. Je ne vous ennuierez pas. Vous allez prendre un bain et dormir, en oubliant ma présence. Mais je ne vous laisserai pas seule.

Il était trop fort pour elle. Trop fort. Puis, s'avouant vaincue, elle pensa : « Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas agir comme Shamar l'avait insinué ? Pourquoi ne pas savoir, rien qu'une fois, quel effet cela faisait d'être vraiment une femme ? » S'il restait, elle ne dormirait pas seule. Le vidéophone sonna avant qu'elle ait pu lui exprimer sa pensée. Le bourdonnement discret s'éteignit quand il appuya sur la touche. Le visage d'Hamane apparut sur l'écran.

— Veruchia, dit-il. Je suis chargé d'informer tout le monde de la mort de Chorzé.

CHAPITRE IV

Rien n'avait changé. En pénétrant dans le palais à grandes enjambées, Montarg eut l'impression d'avoir été berné. Le Propriétaire avait régné si longtemps qu'il semblait incroyable que les choses puissent continuer comme avant. Pourtant la cité bourdonnait d'activité dans le soleil matinal, et les sous-locataires et les déshérités étaient indifférents aux événements de la nuit passée. Voilà pour la grandeur. Un souverain mourait, et nul ne paraissait s'en soucier.

Mais lui s'en souciait, et Veruchia aussi sans doute, mais bien sûr, ils avaient leurs raisons.

Il gravit la dernière marche et traversa un couloir pour emprunter enfin un ascenseur qui le conduisit à un étage élevé. C'était ici que Chorzal avait vécu ; il aimait se tenir à cette fenêtre et contempler l'activité de la rue. Il avait fait refaire entièrement la décoration, avec une splendeur barbare, des teintes vives et des sculptures suggestives ; des boucliers, des épées et des casques ornaient les murs : prolongement puéril de son amour pour l'arène.

Une ombre écarlate se dressa devant lui.

— Monseigneur ?

Un des acolytes du cyber, toujours sur ses gardes, un jeune homme entièrement dévoué à son maître et à l'organisation à laquelle il appartenait.

— Je suis Montarg. Surat m'attend.

— Un moment, Monseigneur. (L'ombre s'éloigna d'un pas glissant et revint aussi silencieusement.) Vous pouvez entrer, Monseigneur.

Le cyber occupait une suite d'une simplicité Spartiate, ne renfermant que le strict nécessaire, sans aucune concession au luxe. Il se leva à l'entrée de Montarg et resta debout à son bureau, flamme vivante dans sa robe écarlate, le sceau du Cyclan flamboyant sur sa poitrine. Il faisait chaud dans la pièce, malgré le climatiseur, et Surat avait rejeté le capuchon de sa robe. Dans la

lumière qui se déversait à flots par les fenêtres, son crâne rasé avait l'aspect d'une tête de mort.

— Monseigneur.

Il s'inclina et attendit.

Mes félicitations, Cyber, vos prédictions étaient exactes à cent pour cent. Le Propriétaire est mort.

— C'était une prédiction facile à faire, Monseigneur.

— C'est juste, tous les hommes sont mortels, mais vous aviez établi l'heure précise de sa mort.

— Simple question d'extrapolation, Monseigneur. (La voix du cyber était uniformément modulée, dénuée de tout facteur d'irritation.) Je connaissais sa condition physique et je recevais des informations de l'appareillage qui le maintenait en vie. N'importe lequel de mes acolytes aurait pu prédire sa mort avec autant de précision. J'espère que mes prévisions vous ont été utiles ?

— Elles m'ont permis de gagner du temps, Cyber. Je dois vous en remercier.

— Et maintenant, Monseigneur ?

— Hamane a des soupçons. Il insiste pour qu'on enquête sur les circonstances de la mort du Propriétaire. Que trouvera-t-on ?

— Selon ma prévision, le facteur de probabilité pour qu'il relève des traces prouvant un assassinat est de soixante-huit virgule sept. Mais il hésitera, devant son incapacité à expliquer la rechute inattendue, et dans son désir d'éviter les blâmes. Les preuves seront insuffisantes pour convaincre les autres.

Montarg hocha la tête, soulagé.

— Il y a peu de doutes que je sois l'héritier. La question maintenant est celle-ci : êtes-vous prêt à me servir comme vous avez servi Chorzel ?

— Je sers le Cyclan, Monseigneur. Si vous souhaitez vous assurer ses services, rien ne s'y oppose. Votre politique sera-t-elle la même ?

— Je l'ignore. Je dois y réfléchir. Chorzel avait quelques bonnes idées mais je ne suis pas sûr qu'il les ait appliquées avec la plus grande efficacité. (Son ton se fit un peu acerbe.) Je vous en tiens pour responsable, Cyber. Il s'appuyait trop sur vous. Il faut prendre soi-même ses décisions.

— Je donne des conseils, Monseigneur, rien de plus. Je ne juge pas, pas plus que je condamne ou que je prends parti. Mes devoirs consistent à vous présenter le résultat logique de toute action que vous vous proposez

d'entreprendre, à vous aider à parvenir à une décision en vous démontrant l'aboutissement inéluctable de toute série d'événements.

À partir d'une poignée de faits, en déduire par extrapolation une centaine d'autres. À partir de ce qui était, prévoir ce qui sera, fatalement. Un ordinateur vivant, avec une machine en guise de cerveau.

— Le pouvoir, dit lentement Montarg. Chorzel voulait le pouvoir. Mais il possédait un monde, quel plus grand pouvoir un homme pourrait-il détenir ?

— Qu'est-ce que le pouvoir, Monseigneur ? La fortune ? L'argent ne peut acheter que ce qui est à vendre. La force ? Il y a toujours le danger de voir se dresser une force supérieure qui écrase la vôtre. L'influence ? Elle est déterminée par le concours des circonstances. Le vrai pouvoir repose sur une seule chose : la faculté d'obliger les autres à agir comme vous le dictez. Une fois ce résultat atteint, le reste suivra. Mais un homme civilisé est rarement loyal dans le vrai sens du terme, Son esprit est distrait, ses énergies ne sont pas canalisées et se perdent dans un réseau d'idéaux contradictoires. Le défunt Propriétaire savait tout cela.

Montarg ne le savait que trop bien. Il se rappelait les longues conversations, les théories, la vaine envie de Chorzel quand il parlait d'autres cultures : comment un millier d'hommes étaient morts avec joie sur un mot de leur souverain ; comment de vieux chefs étaient enterrés avec cent guerriers qui s'étaient suicidés pour suivre leur suzerain dans la mort. Une loyauté de cette nature était chose rare.

— Il voulait être roi dans la plus juste acceptation, dit-il. S'asseoir sur un trône en sachant que le monde était à ses pieds.

— Et vous, Monseigneur ?

La tentation était irrésistible : siéger à la tribune dans l'arène, occuper le siège royal, exercer le pouvoir ultime. Il se souvint du rugissement de la foule et imagina à quoi il ressemblerait, non pas devant le spectacle de la mort, mais devant sa vivante présence. Posséder un monde, non de locataires et de déshérités, mais d'esclaves.

Il cilla, conscient du regard attentif du cyber, et du fait que son imagination s'était laissée entraîner sur des sentiers choisis par lui. Mais la tentation demeurait.

— Nous devons en discuter, une fois que j'aurai hérité. Quelle est votre prédiction à ce sujet ?

— La probabilité que le Conseil reconnaisse vos droits est de quatre-vingt-neuf pour cent.

— Elle devrait être de cent pour cent.

— Ce serait alors une certitude, Monseigneur, et rien n'est jamais certain. Il existe toujours la possibilité d'un facteur inconnu, et toute prédiction doit en tenir compte. Et je dois vous avertir que ma prédiction est fondée sur ma connaissance actuelle de la situation. Si vous êtes au courant de quoi que-ce soit qui pourrait l'affecter, il serait sage de m'en informer.

Montarg jeta un regard sur les papiers soigneusement empilés sur le bureau, masse de rapports et de données associées, sans intérêt pour certaines, mais dont chaque parcelle avait une signification pour le cyber.

Il répondit sèchement :

— Vos propres sources d'informations me semblent adéquates.

Il y a un décalage temporel, Monseigneur, qu'il est impossible d'éviter. Peut-être en cette seconde même se produit-il un événement qui pourrait modifier complètement la valeur de ma prédiction. Un assassin s'apprêtant à vous tuer, par exemple. S'il y parvenait, comment pourriez-vous hériter ?

— Soupçonnez-vous une chose semblable ?

— L'ordre de probabilité est très faible, mais il existe quand même, et il faut le pendre en considération. Par conséquent, Monseigneur, si vous détenez n'importe quelle information récente, n'hésitez pas à m'en faire part.

— Selkas a fait preuve d'une activité peu coutumière. (Le ton de Montarg était maussade.) Qui aurait cru qu'il prendrait tant d'intérêt à l'affaire ? Episko est impossible à joindre, ses serviteurs ont dit qu'il était à la chasse, et Boghara exige ma promesse, si j'hérite, de fermer l'arène. Et Veruchia a un amant, ajouta-t-il, après réflexion. Un lutteur de l'arène.

— Un amant, Monseigneur ?

— Incroyable, n'est-ce pas ? Hier vous auriez affirmé que c'était impossible. Comme tous ceux qui la connaissent. Mais le fait est là, j'ai appris la nouvelle de ceux qui les ont vus ensemble, et il ne peut y avoir aucun doute. Ils ont dit qu'elle se comportait comme une fillette stupide. Probablement le récompense-t-elle ainsi de lui avoir fait gagner autant d'argent. (Son visage s'assombrit à ce souvenir.) Dumarest, reprit-il. Earl Dumarest. C'est un nom dont je me souviendrai.

— Il ne serait pas sage de mettre à exécution ce que vous avez en tête, Monseigneur.

— Pourquoi donc ? Veruchia m'a ridiculisé et lui enlever son amant serait une douce revanche.

— C'est un lutteur aguerri. Vous pourriez engager des assassins mais ceux-ci pourraient échouer, et on pourrait les faire parler. Je dois souligner la délicatesse des prédictions que je dois faire en ce moment, Monseigneur. De menus événements peuvent avoir des conséquences d'une portée incalculable, et pourraient facilement bouleverser le schéma actuel. Peut-être cela vous intéressera-t-il d'étudier certaines de mes extrapolations, basées sur différentes lignes de conduite suggérées par le défunt Propriétaire. Elles pourraient vous guider dans le choix de vos propres décisions.

Plus tard, quand Montarg sortit des appartements du cyber, il s'arrêta devant les ornements barbares, et des idées dorées lui tournaient la tête. Chorzel était plus retors qu'il ne l'avait soupçonné ; l'avenir dépeint par Surat était plein de promesses enivrantes.

Il laissa ses yeux errer sur les boucliers, les épées, les casques et les lances, les sculptures suggestives. À présent, tout cela ne lui paraissait plus aussi puéril.

*
* *

Resté seul, Surat se tint un long moment debout près de son bureau puis s'assit pour permettre à son esprit d'assimiler les données nouvellement acquises. Montarg ne posait aucun problème ; cet homme était semblable à un enfant qui se laissait séduire par des jouets brillants, incapable de discerner la main qui lui tendait l'appât. On pouvait le diriger, l'influencer, lui faire suivre le chemin tracé par le Cyclan. Quand il deviendrait Propriétaire, il jouirait de tout l'apparat de l'autorité, mais le pouvoir réel, comme toujours, résiderait dans l'organisation dont Surat faisait partie.

Il appuya sur un bouton ; à l'acolyte qui entra dans la pièce, il dit :

— Un homme a combattu dans l'arène, hier. Son nom est Dumarest. Obtenez toutes les informations disponibles.

Le jeune homme s'inclina.

— Oui, maître.

— Sur-le-champ. Il s'agit d'une affaire urgente.

Il reporta son attention sur les papiers rangés sur son bureau, les parcourant avec la vitesse due à l'entraînement, assimilant mille bribes d'information que son cerveau, pendant qu'il lisait, mettait en corrélation pour former un tout. Les récoltes avaient été mauvaises dans la province de Tien, un raz de marée avait détruit un village sur la côte, on avait découvert

des fissures en un point éloigné du sud. Dans la cité, un homme avait été tué, attaqué sans raison apparente, et son corps avait été cruellement dépecé au couteau. Deux nouvelles boutiques s'étaient ouvertes ; on y vendait des vêtements protecteurs. Le Conseil devait examiner une proposition de construction d'une nouvelle arène, plus vaste. On enregistrait un nombre croissant de défections parmi ceux qui entreprenaient des études supérieures. Les policiers revendiquaient une mobilité accrue et des salaires plus élevés.

Le communicateur bourdonna, et il appuya sur la touche. C'était l'acolyte qui faisait son rapport.

— Maître, le dénommé Dumarest est arrivé sur Dradea il y a cinq jours, il avait un crédit peu élevé et a tout dépensé pour payer son logement et une alimentation riche en protéines. Apparemment incapable de trouver un emploi lui convenant, il s'est porté volontaire pour combattre dans l'arène. À présent il réside chez la Haute Locataire Veruchia.

— Il faut le tenir sous surveillance. Occupez-vous-en.

— Maître.

Le visage juvénile mais déjà durci par la détermination s'effaça quand Surat coupa la communication. Un autre, presque son jumeau, se leva vers Surat quand celui-ci pénétra dans la chambre intérieure.

— Isolation maximum, ordonna-t-il.

Même le commandement ne parvenait pas à durcir la douce intonation de sa voix, mais ce n'était pas nécessaire.

— Aucune interruption de quelque nature qu'elle soit ne doit être permise.

L'acolyte sortit pour monter la garde devant la porte fermée, et Surat effleura l'épais bracelet qui entourait son poignet gauche. Le mécanisme libéra des forces invisibles, créant un champ impénétrable à tout système d'espionnage.

Étendu sur la couche étroite, il ferma les yeux et se concentra sur la formule Samatchazi. Le battement de son cœur se ralentit, sa respiration s'affaiblit, sa température baissa, comme s'il s'était endormi. Graduellement, il perdit tous les sens de la perception ; s'il avait ouvert les yeux, il aurait été aveugle. Il reposait, détaché de tout, isolé de la réalité extérieure ; seule demeurait vivante sa conscience individuelle, enfermée dans son crâne. C'était à ce moment seulement que les greffes d'éléments Homochon devenaient actives.

Surat entraîna dans un monde nouveau.

Un univers d'arcs-en-ciel changeants, un kaléidoscope merveilleux de couleurs variées, cristallines, éclatant sans cesse en formations nouvelles, enchanteresses. Il lui semblait évoluer dans un labyrinthe de lumière, où des traits, des flèches et des arcs de couleur pure s'étiraient à l'infini, de tous côtés. Les surfaces se modifiaient, et il entrevoyait d'indicibles vérités, et tous les mystères de l'univers paraissaient sur le point de lui être révélés. Et les couleurs étaient vivantes, palpitantes d'intelligence et de conscience individuelle. Il était un avec elles, parmi elles, il partageait le gestalt universel et y contribuait, et sentait son ego s'élargir, en même temps qu'il servait à élargir celui des autres.

Et quelque part vers le centre de cet éblouissant complexe lumineux se trouvaient le cœur et le cerveau vivants du Cyclan. Enfouie sous des kilomètres de roche, l'intelligence centrale était le noyau d'où émanait cette puissance inouïe qui embrassait des mondes. Elle perçut sa présence mentale et absorba ses connaissances comme la lumière engloutit l'ombre. Rien d'aussi lent que la communication verbale, mais une communion mentale exprimée par des mots-transmission organique instantanée, en regard de laquelle même la vitesse de la supra-radio était peu de chose.

— *Dumarest ! Sur Dradea ?*

Affirmation.

— *Incroyable que les prédictions antérieures aient pu être à ce point inexactes. Aucun doute n'est-il possible ?*

Négation.

— *Il reste la possibilité d'une erreur. Jusqu'à ce que cela soit résolu, accordez-lui toute votre attention. L'importance de cet homme ne peut être surestimée. Toutes les précautions doivent être prises. Tenez-moi au courant.*

Approbation.

— *Accélérez nos plans en ce qui concerne le nouveau Propriétaire. Temps imparti pour exécution réduit d'un quart.*

Une question.

— *En aucune circonstance. Vous serez tenu personnellement pour responsable.*

Ce fut tout.

Le reste n'était qu'extase, ivresse mentale, tout ce qu'un cyber pouvait jamais connaître de plus proche du plaisir sensuel.

Toujours, après la communication, pendant que les éléments Homochon greffés retombaient dans la quiétude et que la machinerie organique commençait à se réassocier à l'esprit, venait la période de la révélation suprême. Surat dérivait dans l'infini des limbes, percevant des souvenirs étrangers, des situations qu'il n'avait pas connues, captant brièvement des pensées fantastiques, découvrant des environnements insolites : des parcelles du trop-plein d'autres esprits, des résidus de puissantes intelligences, captés et retransmis par l'énergie de l'intelligence centrale, ce vaste complexe cybernétique où résidait tout le pouvoir du Cyclan.

Un jour, il en ferait partie.

Il se redressa, pleinement conscient, ouvrant les yeux sur les motifs éclatants que le soleil dessinait au plafond, traçant en ombres et en lumière symétriques les lignes de son propre avenir. Son corps allait vieillir et mourir, mais son cerveau serait récupéré et incorporé à l'intelligence centrale, pour y demeurer, vivant et conscient, jusqu'à la fin des temps. Il deviendrait une part d'un être supérieur, d'un complexe massif de cerveaux actifs, partageant sans cesse l'expérience du gestalt qu'il venait de connaître.

Sa récompense. La récompense de chaque cyber s'il obéissait et s'il n'échouait pas.

Elle était jeune et souple, et pleine de passion. Elle était venue à lui avec ardeur, avec intensité, rejetant toute réserve. Dans l'obscurité, la résille d'ébène qui la couvrait était invisible ; à la lumière du jour, cela ne lui ajoutait que plus de beauté à ses yeux.

— Amour !

Elle se collait à lui, tandis que l'eau ruisselait sur leurs têtes, partageant la douche comme ils avaient partagé tout le reste.

— Earl, tu es le plus merveilleux des hommes !

Elle se blottit contre lui pendant qu'il caressait sa crinière bicolore. Du doigt, elle suivit la mince cicatrice sur son torse.

— Tu es marqué, toi aussi. Nous avons beaucoup en commun.

— Est-ce que cela t'ennuie ?

Il sourit au visage levé vers lui ; il aimait sa façon de plisser les yeux sous l'impact de l'eau.

— Que tu portes une cicatrice ? Bien sûr que non. (Elle baissa la tête et dit, la bouche contre sa poitrine, d'une voix assourdie :) Earl, ce n'était pas

une simple fringale ? Je veux dire, tu n'es pas resté avec moi simplement parce que j'étais une femme ?

— Non.

— Je te crois. Je veux te croire. Mais par-dessus tout je veux la vérité. Tu ne dois pas avoir peur de me la dire. Je préfère savoir que deviner et puis, les hommes agissent comme ça, non ? Je veux dire, ils ont des relations avec une femme, sans y attacher d'importance. Est-ce que cela t'arrive ?

— Oui, mais cette fois c'est différent.

— Tu savais que c'était ce que je voulais entendre. (Elle ferma le robinet et un souffle d'air chaud et parfumé sécha leurs corps.) Tu es bon, Earl, gentil et merveilleusement compréhensif. Tu penses sans doute que je parle et agis comme une idiote. Ma foi, je le suis peut-être, mais c'était la première fois et je n'avais jamais éprouvé cela auparavant.

« Heureuse, pensa-t-elle. Oui, ce doit être cela, le bonheur. Se sentir toute douce et romantique et pleinement vivante. Une femme qui aime et est aimée en retour. S'il l'aimait réellement. S'il ne s'était pas simplement servi d'elle. » Fermement, elle chassa ces pensées. Elles étaient destructrices et n'avaient pas leur place dans le présent.

Elle leva les bras et les noua autour de son cou, se pressa contre lui et lui baisa les lèvres. Si c'était de la folie, que la folie soit reine. Le bourdonnement du vidéophone lui sembla venir de très loin.

— Zut !

Elle eut envie de le laisser sonner, mais le bruit avait quelque chose d'impérieux.

— Je ferais mieux de répondre, c'est peut-être important. Ne disparaïs pas pendant ce temps. Promis ?

Dumarest sourit tandis qu'elle sortait en courant. Une fois sec, il commença à se rhabiller ; il ajustait sa tunique quand elle revint.

— C'était Selkas, il sera ici dans un instant. (Nue, elle franchit la distance qui les séparait.) Je ne sais pas ce qu'il va penser en te voyant ici. Il va probablement me traiter de tous les noms et ne plus vouloir me voir.

— Non, dit Dumarest. Il ne fera pas cela.

— Je suppose que non. Je ne crois pas que j'arriverais à le choquer, même en faisant tout ce que je peux pour cela. (Elle s'étira et se contempla.) Tu sais, si quelqu'un m'avait dit hier que je me retrouverais dans cette tenue devant un homme, je l'aurais traité de menteur. Mais ça semble tellement naturel, Earl ?

— Tu ferais mieux de t’habiller.

— Mais, Earl...

— Et vite.

Il avait perçu la tension dans sa voix.

— Oui.

Elle se mordit la lèvre, consciente d’avoir frôlé le danger. Elle avait failli lui demander de lui répéter son amour.

— Oui, je suppose. Selkas sera bientôt ici et il y a beaucoup à faire avant de nous rendre à la réunion du Conseil. Déjeune si tu veux. Mais ne prépare rien pour moi, je suis trop énervée pour manger.

— Tu vas manger.

— Tu me houspilles, Earl ?

— Je te donne un conseil. Un estomac vide n’est bénéfique à personne. Mange pendant que tu le peux. (Il sourit.) C’est la philosophie du voyageur, et c’est une bonne règle de vie quand on ne peut jamais savoir d’où l’on tirera son prochain repas. À présent, habille-toi, pendant que je prépare quelque chose.

Selkas arriva alors que Dumarest débarrassait la table. Il le suivit dans la cuisine et l’observa tandis qu’il jetait les assiettes sales.

— Veruchia ?

— Dans son bureau. Seule.

— Bien. Elle a beaucoup à faire et peu de temps devant elle.

Selkas se servit une tasse de tisane.

— Quelque chose à signaler ?

Dumarest secoua négativement la tête. Elle était restée un moment assise, silencieuse, après la communication d’Hamane, puis s’était rendue dans son bureau. Plus tard, alors qu’il la croyait endormie, elle était venue à lui. Il se rappela sa tension initiale, sa façon de s’accrocher à lui comme pour prendre de la force. Une femme apeurée et qui avaient besoin de retrouver confiance en elle-même.

— Bien. (Selkas dégustait sa tisane.) Vous êtes un homme aux talents multiples, fit-il, songeur. Vous luttez, vous cuisinez, vous pouvez jouer les domestiques. Et il semble que les femmes vous trouvent très séduisant. Shamar m’a appelé, tôt ce matin. Elle voulait savoir si je pouvais user de mon influence pour vous persuader d’entrer à son service. Naturellement, je lui ai dit que vous n’étiez pas disponible. Mais je soupçonne que son appel

avait surtout pour but de m'informer que tout le monde savait que vous aviez passé la nuit ici.

— Vous y voyez une objection ?

— Certes non. Veruchia peut agir comme bon lui semble. En fait je dois vous féliciter pour avoir si adroitement rempli votre mission. De quelle autre façon pourriez-vous veiller sur elle si besoin était ? Mais si Shamar me l'a dit, elle a dû le dire à d'autres. Vous devez redoubler de vigilance pour la protéger.

— La protéger de quoi ? (Dumarest considéra la cuisine modestement équipée.) Une femme seule, sans grandes ressources, apparemment sans position, qui peut vouloir lui nuire ?

Selkas arquait les sourcils.

— Vous ne savez pas ? Elle ne vous a pas dit ?

— Non. Je peux comprendre qu'elle soit blessée par des remarques sadiques, mais le premier fier-à-bras venu pourrait empêcher cela. Vous m'avez promis des gages élevés et je présume que vous aviez une raison pour cela. Mais elle m'échappe.

— Il y a deux héritiers pour une même fortune, et l'un d'eux est ambitieux. Cela vous suffit-il ?

— Peut-être, si la fortune est assez considérable. Et si l'héritier ambitieux est sûr de s'approprier la part de l'autre. Est-ce une grande fortune ?

— Très grande. (Selkas reposa sa tasse ; il avait à peine touché à la tisane.) La totalité de ce monde, en fait. Veruchia risque d'hériter de Dradea tout entier.

*
* *

Ils glissaient au-dessus de la ville dans le radeau antigrav, qui se propulsait sans heurts dans l'air immobile ; sous eux, une masse confuse de rues et de maisons, d'immeubles commerciaux, d'usines, et la gueule ouverte de l'arène, comme une plaie béante. Au-delà, des fermes propres, la campagne ondulée de collines sur l'horizon. Un monde agréable aux possibilités formidables – et elle avait une chance de le gagner.

Dumarest la contempla, appuyée contre les coussins. Elle avait changé, s'était refermée sur elle-même, son visage était un masque empreint d'une froide résolution. Pas étonnant qu'elle ait eu besoin de force. Il espérait lui en avoir donné.

— Nous allons être en retard, dit Selkas. Peu importe. Nous pouvons nous permettre une petite impolitesse, si cela nous procure une entrée réussie.

D'autres avaient eu la même idée. Un radeau se posa quelques secondes après le leur, et Montarg se dirigea vers eux. Il souriait.

— Veruchia, ma chère, quel plaisir de vous voir. Vous avez bonne mine. Le remède que vous avez pris cette nuit semble vous réussir. Vous devriez en prendre plus souvent.

Selkas intervint :

— Assez, Montarg.

— La vérité vous déplaît ? Ma foi, je n'y peux rien. Je suis content de voir que Veruchia a suivi mon conseil et mis un homme clans son lit. Elle a eu de la chance d'en trouver un qui soit disposé à coopérer. Mais, des goûts et des couleurs...

Dumarest fit un pas en avant.

— Vous allez faire vos excuses. Immédiatement.

— Mes excuses ? À vous ?

— À dame Veruchia.

— Et si je refuse ?

Les yeux de Montarg reflétaient sa rage.

— Vous avez des traits réguliers. Ce serait dommage de les abîmer, mais si vous ne vous excusez pas, je verrai la couleur de votre sang.

Selkas ajouta :

— Il veut dire par là qu'il vous cassera le nez, Montarg. Je suis sûr qu'il le fera. Si j'étais vous, je présenterais mes excuses. Après tout, la remarque était de fort mauvais goût.

— Vous demandez au nouveau Propriétaire de s'excuser devant un chien d'arène ?

— Vous n'êtes pas encore Propriétaire, Montarg. Et les excuses sont pour Veruchia, pas pour Dumarest.

Il ne s'excuserait pas. Dumarest le comprit et il se rapprocha davantage tandis que les doigts de Montarg se crispaient sur sa manche. S'il sortait une arme, il agirait aussitôt, serrant le poignet de Montarg d'une main, le frappant à la gorge de l'autre.

— C'est sans importance, Earl. (Veruchia posa une main sur son bras.) Je suis habituée aux plaisanteries de Montarg. Et ce n'est pas le moment de se quereller, le Conseil attend.

Ils étaient assis à une longue table, les Hauts Locataires de Dradea, hommes et femmes, tous solennels comme il convenait à cette occasion. Dumarest les étudia en prenant place dans la galerie réservée au public. À côté de lui un négociant grassouillet suçait un bonbon avec délectation, à grand bruit.

— C'est le truc le plus important auquel j'aie jamais assisté, chuchota-t-il, Chorzel régnait depuis si longtemps que je ne pensais plus que cela pouvait arriver. Vous vous intéressez à la politique ?

— Je croyais qu'il ne s'agissait que d'une formalité.

— Normalement, oui. Un homme meurt, son héritier hérite, mais ce n'est pas aussi simple que cela. Chorzel n'avait pas d'enfants, et il revient au Conseil de départager les aspirants. (Il fourra un autre bonbon dans sa bouche.) Êtes-vous homme à faire des paris !

Dumarest sourit.

— Il m'arrive de jouer.

— Deux contre un sur Montarg. C'est d'accord ?

— Pensez-vous qu'il l'emportera ?

— J'espère que non, mais je crains que oui. (L'homme tendit le cou par-dessus la balustrade, tandis qu'un huissier réclamait le silence.) Eh bien, c'est parti.

Andréas était le Président. Il se leva, vieillard vêtu de sombre, et sa voix sèche résonna dans la salle :

— Le Conseil s'est réuni à la demande de Selkas. Y a-t-il des objections ?

C'était purement rituel ; nul ne pouvait vraisemblablement formuler d'objection.

— Chorzel est mort. Dradea n'a plus de Propriétaire. La planète demeurera sous la tutelle du Conseil jusqu'à ce que nous ayons établi qui est l'héritier légitime.

Un homme interrogea :

— N'y a-t-il aucun doute sur sa mort ?

Toujours le rituel, mais il fallait suivre les procédures normales.

— Aucun. Le docteur Hamane et trois autres médecins ont déposé un témoignage sous serment, et le cadavre a été examiné par sept membres de cette assemblée. Leurs noms et leurs déclarations ont été enregistrés. (Il s'interrompit et but une gorgée d'eau.) Nous nous trouvons devant une situation sans précédent. Chorzel est mort sans laisser d'enfants. Il était

l'aîné de trois frères et avait hérité de la manière normale. Ses deux frères, des jumeaux, ont eu chacun un enfant, Veruchia et Montarg. Chacun d'eux prétend à l'héritage.

Nonchalamment appuyée dans un fauteuil au bout de la longue table, Shamar déclara :

— Mais l'un des deux doit y avoir meilleur droit ?

— C'est pour déterminer cela que nous sommes ici. Montarg ?

Il se leva, grand, arrogant, des bijoux chatoyant à ses doigts et son cou.

— Comme mon père et celui de Veruchia étaient jumeaux, la question de préséance ne se pose pas. Cependant j'ai un an de plus qu'elle et donc prétends à juste titre à l'héritage.

— Veruchia ?

— En admettant que Montarg soit mon aîné, je n'en garde pas moins la priorité : Ma mère descendait en droite ligne du Premier Propriétaire.

— C'est un mensonge !

— Montarg ? (La main d'Andréas s'abattit sur la table.) Comment osez-vous élever la voix en plein Conseil ?

— Je persiste à dire que c'est un mensonge. Lisa était de la famille Chron. Chacun sait que le nom du Premier Propriétaire était Dikarn. (Il eut un haussement d'épaules plein de mépris.) Pour qu'elle doive s'appuyer sur une chose aussi fausse, il faut que ses prétentions soient bien mal fondées.

— C'est faux. (Pezia se leva.) Chron était le Premier Propriétaire. Si sa mère en descendait directement, l'affaire est entendue. Veruchia devrait être la nouvelle Propriétaire de Dradea.

— Dikarn était le Premier !

— Non, Chron !

Dumarest entendit le gros marchand émettre un petit sifflement, tandis qu'une tempête s'élevait dans la salle.

— Eh bien, c'est pire que dans l'arène. Quand je raconterai ça à ma femme ! Vous voyez Montarg ? Si on pouvait tuer du regard, Veruchia serait morte. Quelle bagarre !

— Je ne comprends pas. De quoi s'agit-il ?

— C'est un vieux débat, mais je n'aurais jamais cru qu'on en arrive là. Quand le Premier Vaisseau se posa, son Possesseur, naturellement, revendiqua la planète comme sa propriété. La plupart des gens pensent que son nom était Dikarn, et chaque Propriétaire depuis lors a réclamé l'héritage au titre de descendant direct. Normal, mais il existe une forte rumeur selon

laquelle Dikarn n'était pas du tout le vrai Propriétaire, mais qu'il s'agissait en fait de Chron. Jusqu'à présent cela n'avait guère eu d'importance car personne ne s'était trouvé en position d'en tirer argument. Si Chorzal avait eu un enfant, par exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. Mais il n'en avait pas, et Montarg et Veruchia se disputent le titre. Il est l'aîné, mais beaucoup de gens préféreraient que ce soit Veruchia qui hérite. Et comme le jeu est serré, ils font de leur mieux pour qu'il en soit ainsi.

— Pensez-vous qu'elle gagnera ?

— J'en doute. Montarg a l'avantage. Il n'est pas aimé, mais nul ne peut contester ses droits. Et vous savez comment cela se passe, il y en a toujours pour se mettre du côté du vainqueur. (Il grogna, tandis que les clameurs s'éteignaient :) J'espère qu'elle va l'emporter.

Andréas se leva de son fauteuil de président. Il tremblait de colère et sa voix exprimait son dégoût :

— Depuis que je suis Président, jamais encore je n'avais assisté à un spectacle pareil à celui dont je viens d'être le témoin forcé. Vous êtes les Hauts Locataires de Dradea et, pour l'instant, les gardiens des intérêts de ce monde. L'affaire que nous avons à trancher est trop grave pour permettre un comportement aussi émotionnel.

Montarg jeta sèchement :

— Nous pouvons nous passer de vos discours. J'exige que mes droits soient reconnus.

— Montarg s'oublie. (Selkas, debout, parlait d'une voix mielleuse.) Il n'est pas encore Propriétaire et, je serai franc, j'espère qu'il ne le sera jamais. Sa conduite devant cette assemblée laisse beaucoup à désirer. D'autre part, Veruchia a fait preuve de son sang-froid face aux pires provocations. Comme elle peut justifier d'une descendance en droite ligne par sa mère du Premier Propriétaire, je suggère que nous la proclamions héritière.

Il fit des yeux le tour de la table. Était-ce le moment ? Il n'y en aurait jamais de meilleur.

— Allons-nous procéder au vote ?

— Je proteste ! (Montarg fut prompt à sentir le danger.) Selkas joue sur les émotions des personnes présentes. Le droit à l'héritage ne se fonde pas sur la popularité mais sur les faits. Et les faits sont de mon côté. Je suis l'aîné. Je dois hériter.

— Mais si sa mère descendait bien de Chron, c'est à elle que revient le titre.

Montarg ricana.

— Si ? Avez-vous aucune preuve que Chron soit autre chose qu'une légende ? Allons-nous accorder de la valeur au folklore ?

— Je puis le prouver, répliqua Veruchia. Donnez-moi le temps, et je le prouverai.

Andréas se décontracta. Jusque-là, il avait été tendu, craignant de passer au vote, sachant que, si le Conseil n'était pas unanime, cette décision ne pourrait entraîner que des troubles. Une fois déjà, il y avait plus d'un siècle, on avait frôlé la guerre civile. Un frère cadet avait monté une cabale, et seule la rapide intervention d'un tueur à gages avait évité le danger. Mais la jeune fille venait de lui indiquer une issue.

— Nous nous sommes laissés emporter, dit-il et, avec un regard aigu à l'adresse de Montarg. Je n'ai pas l'intention de prononcer un discours. Cependant, par souci de justice envers les deux prétendants et pour le bien de Dradea, je décrète l'ajournement de cette assemblée pour une période de cent jours. Si Veruchia ne peut fournir la preuve qu'elle est la descendante directe du Premier Propriétaire, c'est Montarg qui héritera. (Sa main retomba lourdement sur la table.) La séance est levée.

*

* *

Selkas dit :

— Les choses ont mal tourné, Earl. À présent, Veruchia a plus que jamais besoin de protection.

— Vous redoutez un assassinat ?

Dumarest eut un regard vers la porte fermée du bureau. Elle avait gardé le silence durant tout le trajet du retour et, à peine arrivée, s'était précipitée dans cette pièce. « Pour pleurer, pensa-t-il, pour trouver un soulagement dans ce remède féminin, les larmes. »

— Montarg ? Mais on peut être deux à ce jeu.

— Ça ne servirait à rien. Montarg a un enfant, et c'est lui qui hériterait.

— Le Conseil le permettrait-il en cas de décès de Veruchia ?

— Ils n'auraient guère le choix, il faut la surveiller de près et sans relâche. Il sera préférable qu'elle quitte la planète. Accepteriez-vous de voyager avec elle, Earl ?

— Rien ne me retient sur Dradea.

— Je suppose que non. Eh bien, voyons si elle est d'accord.

Elle ne pleurait pas. Elle était assise à son bureau, derrière un amas de papiers, étudiant des graphiques et des écrits, sourcils froncés.

— Selkas, servez-vous donc un alcool. Vous aussi, Earl. (Elle accepta le verre qu'il lui mit dans la main.) Cent jours. Ce n'est pas long.

— Cela passera vite. (Selkas regarda les papiers.) Vous faites du rangement, Veruchia ? C'est aussi bien. Inutile de laisser du désordre derrière soi, quand on s'en va.

— Quand on s'en va ?

— Je crois préférable que vous preniez un vaisseau vers quelque autre monde.

— Pourquoi ?

— Vous ne pouvez hériter. Je sais que beaucoup de membres du Conseil sont avec vous, mais Montarg est dans son bon droit. J'avais espéré que vos revendications trouvent une plus large créance, mais vous avez vu comment les choses ont tourné. Andréas a fait de son mieux, mais le Conseil ne peut être ajourné à une période de plus de cent jours. Montarg sera le nouveau Propriétaire passé ce délai.

— Je ne pars pas. Et Montarg n'hériterait pas. Si je peux réunir les preuves nécessaires.

— Existent-elles ?

— Peut-être pas, avoua-t-elle. Mais j'en ai la certitude. Il ne nous reste qu'à les découvrir.

Selkas plissa le front.

— Où cela ?

— Dans le Premier Vaisseau.

Il émit un faible bruit, quelque chose à mi-chemin du soupir et du grognement, un son où se mêlaient la pitié et l'incrédulité.

— Veruchia, parlez-vous sérieusement ? Espérez-vous honnêtement parvenir à localiser et à exhumer ce vieux bâtiment ? Si tant est qu'il existe. Ma fille, c'est parfaitement insensé.

— Vous parlez sans réfléchir, Selkas. Nous avons colonisé ce monde, exact ? Nous avons dû venir ici à bord d'un vaisseau, exact ? Ce vaisseau est censé se trouver toujours sur Dradea, exact ? Bon, à présent donnez-moi une seule raison valable pour que nous ne puissions pas le trouver ?

— Parce qu'il est perdu. Parce que nul ne sait où il peut être.

Dumarest s'introduit dans la discussion :

— S'il n'était pas perdu, on n'aurait pas besoin de le trouver.

Selkas ignore cette intervention. Il posa son verre et se mit à marcher de long en large, le visage soucieux.

— Veruchia, c'est de la folie. Mis à part toute autre considération, vous n'avez pas le temps de fouiller la planète pour découvrir une chose si petite. Ensuite, vous n'avez pas l'argent nécessaire.

— Je l'aurai, quand Montarg aura payé ce qu'il me doit. Et vous me jugez mal. Je travaille là-dessus depuis des années. J'ai une bonne idée de l'endroit où le vaisseau doit se trouver.

Dans un froissement de papier, elle sortit vivement des cartes d'un tiroir et les jeta sur le bureau. Elles étaient couvertes de petites marques, des croix et des quadrillages en rouge et noir, des cercles et des carrés.

— Voici les endroits que j'ai déjà recensés. D'anciens établissements coloniaux, en grande partie, quelques dépôts de détritiques et un petit nombre d'exploitations abandonnées. Ceci est un gisement de fer et ceci une rivière souterraine. J'ai essayé de retracer le chemin suivi par les premiers colons. Nous savons qu'il y eut une cité dans le nord, et qu'elle est à présent recouverte par les glaces. Le climat se modifie sans cesse, et il y avait, il y a toujours, une activité volcanique considérable.

— Eh bien ?

— Essayons d'imaginer ce qui a dû se passer. Le Premier Vaisseau se pose ; comme nous le savons, les temps étaient difficiles. Les colons doivent prendre des mesures pour leur survie, choisir un endroit où bâtir et ainsi de suite. Après une génération environ, le vaisseau a dû perdre de son importance. Puis quelque chose est survenu, un tremblement de terre, peut-être. Les gens doivent partir et recommencer de zéro. Au bout d'un certain temps, ils ont dû oublier l'emplacement du vaisseau. Combien de temps, Selkas, faut-il aux souvenirs pour s'effacer ? Trois cents ans, cinq cents, mille ?

Elle regarda Dumarest, qui ne fit aucun commentaire.

— Qu'en pensez-vous, Earl ? Vous avez perdu une planète ; est-il si bizarre qu'une planète puisse perdre un vaisseau ?

— Non, Veruchia.

Je pense le retrouver, affirma-t-elle. Je le sais, et à l'intérieur je découvrirai la preuve dont j'ai besoin pour hériter de ce monde.

— Vous ne pouvez en être sûre, Veruchia. (Selkas cessa son va-et-vient.) Vous vous raccrochez à un rêve. Vous allez dilapider une fortune et vous

retrouver sans rien.

— Earl ?

Elle quitta sa place et vint vers lui, s'arrêta, posa les mains sur sa poitrine.

— Conseillez-moi, Earl. Vous passez votre vie à chercher un monde oublié. Moi, je veux passer cent jours à chercher un vaisseau. Vous jouez votre vie pour un peu d'argent. Moi, je veux miser un peu d'argent pour gagner en retour une planète entière. Ai-je tort ?

Les chances étaient égales, et il avait trop souvent joué pour ne pas avoir dans le sang le goût du jeu. Mais ce n'était pas à lui de guider sa décision.

— Vous devez faire ce que vous croyez juste, Veruchia.

— Je fais ce que je dois faire. (Si elle était déçue du peu de soutien qu'il lui apportait, elle n'en laissa rien paraître.) Je ne crois pas que Montarg soit bénéfique à ce monde, et je ne crois pas que les honnêtes gens aient envie de voir ce qu'il en fera. Peut-être puis-je l'empêcher, en tout cas je dois essayer. M'aidez-vous, Selkas ?

Il avait retrouvé toute son urbanité. En souriant, il reprit son verre.

— Comment puis-je refuser ? Je veillerai à ce que Montarg s'acquitte de sa dette, et ferai tout ce que vous demanderez.

— Et vous, Earl ?

Ses yeux l'implorèrent, et, comme il hésitait, une douleur assombrit leur éclat. En femme qu'elle était, elle ne pouvait imaginer qu'une seule raison à cette indécision.

— Je suis désolée. Il semble que j'en demande trop.

— Ce n'est pas ça. Je n'avais pas l'intention de demeurer longtemps sur Dradea et je devrais reprendre ma route.

S'embarquer, partir vers un autre monde pour y gagner de quoi payer un nouveau passage, partir encore pour se perdre parmi les étoiles et poursuivre sa quête du monde qu'il lui fallait retrouver. Mais jamais elle ne pourrait comprendre cela. Il vit sa main esquisser un geste pour toucher son visage, puis retomber avec un effort conscient.

— Veruchia.

Il saisit la main et la pressa, ses doigts s'enfoncèrent avec force dans la chair.

— Venez avec moi. Suivez le conseil de Selkas. Il y a un millier de mondes où l'on peut trouver le bonheur.

— Earl !

L'espace d'un moment, elle fléchit, puis, clignant des yeux pour en chasser les larmes naissantes, secoua fermement la tête.

— Vous ne saurez jamais le prix que j'attache à ce que vous venez de dire. Mais je ne peux pas, Earl. Pas encore. Pas avant d'avoir essayé de retrouver le Premier Vaisseau. Un monde, Earl. Une planète entière à partager si je gagne et cent jours perdus si j'échoue. (Et avec calme, elle ajouta :) C'est un très vieil appareil, Earl. Très ancien. Qui sait ce qu'il peut renfermer ? Peut-être quelque chose qui pourrait vous aider. Des renseignements sur l'endroit que vous cherchez.

Des cartes de navigation antiques, avec des coordonnées basées sur un système différent de celui en vigueur à présent ; le centre de la galaxie pouvait ne pas avoir toujours été le point déterminant. Des tables emportées, si la légende contenait quelque vérité, par les hommes qui avaient été les premiers à se lancer à la conquête des étoiles : ces tables lui indiqueraient exactement la position de Terre.

C'était un pari, mais il devait le risquer. Comme Veruchia, il n'avait rien à perdre.

CHAPITRE V

Contre le ciel, le radeau faisait une tache noire surmontée d'une bulle chatoyante – les rayons du soleil couchant donnaient à la matière transparente l'éclat du rubis. Dumarest le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait au point de disparaître presque à la vue ; puis il le vit faire demi-tour, se redresser et grossir à mesure qu'il se rapprochait. Par trois fois, l'engin répéta cette manœuvre puis, comme le froid commençait à pénétrer ses vêtements, Dumarest se détourna et regagna la cabane.

À l'intérieur, il faisait chaud, et la lumière ruisselait des tubes à incandescence. Veruchia, assise à une table, plongée dans ses cartes et ses ensembles de données, leva les yeux à son entrée.

— A-t-il atterri, Earl ?

— Pas encore.

— Pourquoi mettent-ils si longtemps ?

Elle commençait, nota-t-il, à trahir sa fatigue. Ces semaines d'effort intensif avaient creusé son visage et mis ses nerfs à vif.

— S'ils augmentaient la vitesse, ils pourraient couvrir la zone d'autant plus vite. Nous n'avons pas le temps de traîner.

— Izane sait ce qu'il fait.

Dumarest contempla les feuillets sur la table par dessus son épaule. Il y avait une carte hypsométrique de la région, couverte d'une foule de marques minuscules, certaines groupées, d'autres largement disséminées.

— S'agit-il des explorations préliminaires ?

— Oui. (Elle scruta son visage.) D'accord, pas la peine de le dire. Je perds mon temps.

— Mais je n'ai pas dit ça.

— Tu le penses. Vous le pensez tous. Earl, est-ce que je suis folle ?

— Non, seulement impatiente.

— De réussir, oui. (Elle cingla les papiers de la main.) J'étais tellement sûre que le vaisseau se trouvait dans cette région. J'aurais parié là-dessus. Il y a des siècles, c'était une zone chaude, et un emplacement logique pour la fondation des premières colonies. Le climat a changé. Le froid a dû chasser les pionniers plus au sud, là où se trouve à présent la cité. Le vaisseau, demeuré sur place, a dû être recouvert par la neige. La neige s'est transformée en glace. Logique, non ?

Il était plus logique de penser que les passagers du vaisseau l'avaient mis en pièces pour récupérer les matériaux dont ils avaient besoin, mais il ne le dit pas. La légende prétendait que le vaisseau était devenu un sanctuaire, un objet de vénération, mais qui pouvait se fier aux légendes ? Les faits se déformaient avec le passage des ans.

— Tu es fatiguée. Tu devrais dormir.

— Plus tard ; Izane a-t-il atterri à présent ?

— Il viendra faire son rapport quand il sera rentré.

Dumarest étudia à nouveau la carte. Le radeau était muni d'un système électronique qui envoyait des ondes dans le sol. Si elles étaient renvoyées, cela indiquait une déformation du terrain. Par des calculs minutieux, on pouvait ensuite déterminer la taille et la nature de l'objet éventuellement enfoui.

— A-t-on vérifié ce qu'était cet objet trouvé à Wend ?

Un second radeau avait signalé cette découverte.

— C'était un compartiment d'emménagement souterrain. Vide, rempli d'eau et datant de trois cents ans environ. C'est la seule possibilité que nous ayons trouvée. J'ai envoyé le radeau vers la mer Elgish.

— Le site qui d'après toi possédait le plus faible indice de probabilité ?

Oui. (Elle le regarda avec curiosité.) C'est une étrange façon d'exprimer les choses. Si je ne savais pas à quoi m'en tenir sur ton compte, je te prendrais pour un cyber. C'est tout à fait leur manière de parler, toujours si méticuleuse et précise. Tu as déjà rencontré des cybers ?

— Oui, fit-il d'un ton amer. Trop souvent.

— Et tu ne les aimes pas ?

— Je n'ai aucune raison de les aimer. Y en a-t-il un sur Dradea ?

— Surat. Il vit au palais ; c'était le conseiller de Chorzal. Je suppose qu'il est maintenant celui de Montarg. Je l'ai vu une ou deux fois, quand je travaillais sur mes cartes. Je lui avais demandé de m'aider à déterminer la position possible du Premier Vaisseau, et il avait relevé Wend et la mer

Elgish. Je me souviens qu'il avait déclaré que la mer présentait l'indice de probabilité le plus faible. (Elle frémit.) Étrange personnage. Il me donnait la chair de poule. Il me regardait exactement comme si j'avais été un spécimen scientifique intéressant.

Ce qui était précisément ce qu'elle représentait pour lui. Un cyber ne ressentait jamais la moindre émotion ; une opération sur le thalamus effectuée au moment de la puberté rendait la chose impossible. Ils avançaient dans la vie telles des machines vivantes et pensantes, profondément incapables de connaître un jour l'amour et la haine, l'espoir et la crainte, avec pour seul plaisir la gratification mentale de prédictions justes.

— Quelque chose ne va pas, Earl ?

— Non, rien.

Il s'était perdu dans ses pensées. Un cyber sur Dradea : il aurait dû s'y attendre, et il était certain que celui-ci était informé de sa présence sur ce monde. Il aurait dû partir après le combat dans l'arène. Maintenant, il était trop tard.

— Il se passe quelque chose. (Elle se leva, aussitôt inquiète.) Tu es soucieux, Earl. Est-ce à cause du cyber ? Le Cyclan te menace-t-il de quelque façon ?

— J'ai en ma possession une chose dont ils veulent s'emparer, c'est tout. (Il se força à sourire.) N'y pense pas. Ils ne peuvent m'atteindre ici et, quand tu auras retrouvé le vaisseau, je bénéficierai de ton entière protection. (Il redressa la tête en entendant un léger crissement de pas.) Voici Izane.

C'était un homme de petite taille, d'âge mûr, aux cheveux gris et au visage impassible. Une vie passée au milieu d'appareils électroniques lui avait enseigné la valeur de la patience et de la détermination. Il posa une liasse de papiers sur la table.

— Quelque chose ? (Veruchia ne pouvait pas attendre.) Avez-vous trouvé le vaisseau ?

— Nous avons trouvé deux possibilités. (Il choisit un des feuillets et posa un doigt sur la masse de petites taches.) Ici et ici. La première est enfouie à environ soixante mètres sous la surface, la deuxième à la moitié de cela, à peu près. Vous comprenez bien, naturellement, qu'il ne s'agit que d'un relevé secondaire et que ces objets peuvent être n'importe quoi. À mon avis, ce sont des amas de roches comprimées par la glace.

— Mais vous ne pouvez en être certain ?

— Pas encore, reconnu-il. Demain je procéderai à un sondage plus précis de ces deux zones en utilisant un équipement d'un calibre plus fin, réservé à la détection des métaux.

— Demain ?

— Il se fait tard, et la température descend. Il ferait nuit avant que nous repartions.

— Ça n'a pas d'importance, dit Dumarest. Nous avons des projecteurs, et le froid ne nous gênera pas à bord du radeau. Nous décollerons dès que votre matériel sera prêt. (Son ton se fit plus cassant, car Izane restait hésitant.) Allez-y, mon vieux. Si nous découvrons quelque chose, nous pourrions mettre une équipe en place d'ici l'aube pour commencer les excavations. Veruchia, tu devrais mettre des vêtements plus chauds.

Le technicien s'assombrit.

— Vous venez avec nous ? Le radeau ne peut pas transporter deux personnes en plus de l'équipage réglementaire.

— Je sais diriger un radeau, fit Dumarest.

Tout valait mieux que prolonger cette attente vaine.

— Laissez ici deux de vos hommes. Vous surveillerez les appareils, et Veruchia sera à même de décider ce qui doit être fait. À présent, dépêchez-vous.

Il faisait nuit quand ils partirent. Dumarest fit s'élever le radeau rapidement, haut dans les airs, en direction du point indiqué par Izane. Derrière le dôme transparent, les étoiles scintillaient d'un éclat glacial, et les nébuleuses diffuses apparaissaient comme des nappes de brume chatoyante. En dessous, la glace captait la lumière des étoiles pour la refléter en un miroitement laiteux. En arrivant à proximité de l'endroit choisi, il mit en marche les projecteurs afin d'illuminer le secteur. La lumière était forte et pénétrante ; dans son faisceau, il distingua de vagues formes profondément ensevelies sous la glace. Le vaisseau pouvait être l'une d'elles.

— Des rebuts, annonça Izane debout devant sa machine. Des masses de détritiques accumulés, arbres, rochers, objets naturels enfouis au fil des années. Les plus anciens se trouveront à la plus grande profondeur. Ralentissez à présent, s'il vous plaît. Jarg, je pense qu'il vaut mieux que tu reprennes les commandes. (Il regarda Dumarest, tandis que son assistant s'installait à la place du pilote.) Sans vouloir vous offenser, il est beaucoup plus expérimenté que vous dans cette tâche. Il est important que nous nous

maintenions à constante altitude. Si vous voulez, vous pouvez vous placer près du distributeur et empiler les feuilles d'enregistrement à mesure qu'elles sortent. (Il appuya sur des boutons et l'écran du dispositif s'alluma.) En position, Jarg ? Bien. Maintenant, voyons ce qu'il y a là-dessous.

Veruchia contempla les taches qui dansaient sur l'écran.

— Est-ce l'examen préliminaire ?

— Oui. Avant de tenter d'obtenir une image plus nette, je dois déterminer si nous sommes bien à l'endroit voulu. Vitesse minimale, Jarg ! Un peu plus à droite. Stop ! (Il effectua une série de réglages.) Voilà, vous pouvez voir très clairement à présent.

C'était une masse irrégulière d'une longueur égale à environ trois fois sa largeur, une forme ratatinée qui défiait toute identification. Un vaisseau ? Dumarest en doutait, bien que ce fût quand même possible. La pression de la glace avait pu modifier les proportions, et les dégâts étaient survenus depuis fort longtemps.

Il ne fut pas surpris d'entendre Izane déclarer :

— La masse est homogène et le pourcentage métallique est trop faible pour qu'il puisse s'agir d'une machine. Il y a des traces de fer, mais c'est normal dans cette région. Les montagnes, au nord, renferment d'importants gisements minéraux.

Veruchia était déçue.

— Il ne peut donc s'agir du vaisseau ?

— Non, je miserais ma réputation là-dessus. Ce matériau a toutes les caractéristiques de la roche compacte. (Izane procéda à un nouveau réglage.) Plus bas, Jarg. Plus bas. C'est ça ! (Il fit un geste vers l'écran.) Voici l'image la plus nette qu'on puisse obtenir avec cet appareil. Vous pouvez voir la structure de surface, et la sonde sonique révèle que la consistance est exactement la même que celle d'autres roches trouvées dans cette région. Je regrette, mais il est impossible que ce soit autre chose qu'un vaste gisement de pierre naturelle.

Un nouvel échec. Combien en faudrait-il avant qu'elle abandonne les recherches ? Elle n'abandonnerait pas ; en la dévisageant, Dumarest s'en rendit compte. Elle continuerait à chercher jusqu'à ce que le délai soit écoulé. Il sourit, pendant que Jarg faisait glisser le radeau en direction du deuxième site.

— Ne t'en fais pas. Tu savais que ça ne serait pas facile.

— Je me trompais, dit-elle. Ce n'est pas dans cette région que le vaisseau se trouve. Nous allons vérifier le second emplacement, pour plus de sûreté, mais je n'en attends rien. (Elle fronça les sourcils, pensive.) Earl, un cyber peut-il mentir ?

— Ils ne disent pas toujours l'entière vérité.

— Peuvent-ils se tromper ?

— C'est possible. La justesse de leurs prédictions dépend des données à leur disposition. Même un cyber a besoin de faits sur lesquels s'appuyer. Tu songeais à ce qu'il t'a dit à propos de la mer Elgish ?

— Oui, la zone où l'indice de probabilité était le plus bas. Earl, je me demande s'il a dit cela uniquement pour que je dirige mes recherches ailleurs ?

— À quelle époque lui avais-tu posé la question ?

— Il y a deux ans. Non, décida-t-elle. Il ne pouvait pas mentir. Il n'avait aucune raison de le faire. Il ne pouvait pas savoir qu'il me serait un jour nécessaire de chercher sérieusement le vaisseau.

— Tu fais erreur, la détrompa Dumarest. Ne sous-estime jamais le Cyclan, et rapçelle-toi toujours qu'un cyber ne pense pas comme une personne normale. Pour lui tout est une question de probabilité variable. Tout. Il a dû t'évaluer et extrapoler une série d'événements probables découlant d'une gamme de circonstances diverses. Il était inévitable que Chrozel meure. Le seul facteur inconnu était la date de sa mort, et même cela a pu être déterminé par un acte approprié. À sa mort, tu te trouvais en position d'hériter. Mais l'indice de probabilité était si faible qu'on pouvait presque l'ignorer. S'il avait été plus élevé, tu serais morte à l'heure qu'il est.

— Assassinée ? (Son visage se tendit.) Earl, parles-tu sérieusement ? Le cyber ne ferait pas une chose pareille.

— Il n'en aurait pas besoin. Une allusion au creux de l'oreille voulue, et ç'aurait été réglé. Montarg est ambitieux et ferait n'importe quoi pour devenir Propriétaire. Bien entendu, Surat a tenu compte de la possibilité que tu persistes dans ta revendication. Naturellement il a envisagé la chance que tu aies besoin de chercher la preuve qui se trouvait peut-être dans le Premier Vaisseau. La probabilité était si faible qu'elle en était négligeable, mais elle existait quand même. Et si le Cyclan voulait que Montarg prenne le pouvoir, alors il a dû t'induire en erreur.

— Il m'a menti ?

— Ce n'était pas nécessaire. Il a simplement mentionné deux régions, en indiquant qu'il était moins vraisemblable que le vaisseau se trouve dans l'une que dans l'autre. Wend est un désert aride. N'est-il pas plus probable qu'une chose se trouve sur terre plutôt que dans la mer ?

Le radeau s'immobilisa. Izane manœuvra son appareil, mais Dumarest était sûr de ce qu'il allait découvrir. Une autre masse rocheuse, ou un amas d'arbres gelés et comprimés. Mais il était plus sage d'en avoir la certitude.

Il s'éloigna pendant que Veruchia discutait avec le technicien, et, appuyé à la paroi transparente du dôme, contempla les étoiles. Étoiles innombrables, formant un épais ruban à travers le ciel, certaines composant de vagues motifs ; infinité d'étoiles, dont la plupart étaient des mondes habitables. Pour lui, certaines renfermaient des souvenirs ; Derai à la chevelure d'argent, Kalin à la chevelure de flamme, Lallia, et l'étrange femme rencontrée sur Technos – escales d'un voyage qui semblait-il n'aurait jamais de fin.

Lequel de ces soleils ardents éclairait-il Terre ?

Montarg cria : « Allez ! », et sous son regard avide les jeunes garçons se ruèrent les uns contre les autres en brandissant leurs épées et leurs boucliers. Les épées étaient de bois, les boucliers d'osier ; ils ne pouvaient se faire grand mal, mais ils apprendraient. Ils apprendraient.

— Noble spectacle. (Le ton de Selkas était plein d'ironie.) Est-ce pour cela que vous m'avez fait venir ici, Montarg ? Pour voir des gamins retourner à l'état de bêtes ?

— Ils sont à l'entraînement. (Montarg ne quittait pas des yeux les jeunes combattants.) Et ils apprennent à se défaire d'un artifice qu'on leur a imposé. C'est dans la nature humaine de se battre. Nous ne l'avons que trop longtemps nié. Ce que vous voyez, Selkas, c'est la naissance d'une nouvelle culture.

— La résurrection d'une culture enterrée depuis longtemps, Montarg. Enseignez la violence aux sous-locataires et aux déshérités, et à quoi aboutira-t-on ? Dradea est un monde civilisé et, pour ma part, j'aimerais qu'il demeure ainsi.

— La civilisation est un terme très relatif, Selkas. J'ai choisi de l'appeler décadence, quant à moi. Ces garçons deviendront des hommes qui ne frémiront pas à l'idée de la violence. Ils sont habitués à elle, et d'autant mieux qu'ils auront fait l'expérience de la mystique du combat.

— Des bandits, des tueurs et des matamores qui considéreront la douceur comme de la faiblesse. J'ai connu cela sur de nombreux mondes, Montarg. Il y a des endroits où personne n'ose sortir sans arme le soir. Vous devriez les visiter.

— Je n'ai nul besoin de voyager. Dradea me suffit.

— À vous, peut-être.

Selkas regarda les jeunes garçons. Plusieurs étaient tombés, certains soignaient des contusions ; beaucoup pleuraient de douleur.

— Mais ces jeunes gens ? Que faites-vous de ceux qui désirent apprendre ? Nous n'avons sur cette planète qu'un seul laboratoire de biologie, un seul institut de physique, et un petit département de science pure. Comparés aux autres mondes, nous sommes un village plongé dans l'ignorance. Et vous encouragez cette ignorance. Déjà les vaisseaux se font rares, et le commerce décline. Encore une génération, et nous serons un monde oublié, ignoré du reste de la galaxie.

— Peut-être, concéda Montarg en haussant les épaules. Mais mieux vaut posséder un monde viable qu'un monde qui a perdu sa fierté. Je préfère régner sur une douzaine d'hommes que sur un million de moutons.

— Ambition louable – si vous dites vrai.

— Vous pensez que je mens ?

— Je pense que vous êtes un obsédé, articula posément Selkas. Un fanatique aveuglé par un rêve insensé. Toutes ces absurdités sur la mystique du combat ne datent pas d'aujourd'hui. Je les ai déjà entendues sur d'autres mondes et j'ai vu les résultats inévitables sur ceux qui les avaient suivies. Des hommes se pavanant comme de jeunes coqs, armés et prêts à tuer sur un mot. Une étiquette rigide, et toutes les choses de l'intellect tournées en ridicule. De telles cultures ne peuvent produire de savants, et le budget consacré à l'éducation est inexistant. Lorsque les riches ont besoin de s'entourer de suivants, il n'y a aucune chance pour que leur argent serve à construire des écoles.

— Mais nous pourrions concilier les deux choses.

— Pas dans l'état de notre économie. Le progrès dépend des fonds dont on peut disposer pour le développement des arts et des sciences, et ces fonds doivent être en augmentation constante. Sans ce surcroît de richesse, nous ne pouvons que régresser. Si vous désirez vraiment venir en aide à ce monde, fermez l'arène et utilisez cet argent pour faire venir des professeurs. L'éducation d'un enfant revient au même prix que l'élevage d'un crell. Un

crell ne peut rien faire d'autre que mourir – un enfant devenu adulte peut contribuer à l'expansion de la planète. La logique, Montarg. Il y a des moments où elle est inéluctable.

— Votre logique, Selkas, pas la mienne. Mais ce n'est pas pour discuter de cela que je vous ai convié ici. J'ai appris que Veruchia est occupée en ce moment à explorer la mer Elgish.

— C'est exact.

— À cinq cents kilomètres au nord du village de Zem.

— Oui.

— Elle et cette canaille ramassée dans l'arène. (Montarg renifla avec mépris.) Jusqu'où certaines femmes ne vont-elles pas pour assouvir leurs appétits ? Cela réfute vos arguments, Selkas. Veruchia, assurément, est une femme cultivée. Elle déteste les jeux et toute forme de violence, et malgré tout elle s'est jetée dans les bras d'un lutteur, un voyageur de passage qui prend tout ce qui est à sa portée. Quand l'argent se sera envolé, il fera de même.

Sur le terrain, les soigneurs allaient d'un blessé à l'autre, tandis que d'autres ramassaient les épées et les boucliers abandonnés. On emporta un garçon dont le bras était cassé. Un autre avait perdu un œil, et il vacillait ; son visage n'était plus qu'un masque sanglant.

— La prochaine fois, ils sauront mieux s'y prendre, dit Montarg avec désinvolture. (Il revint à l'attaque.) Mais soyez sans inquiétude, Selkas. Dumarest ne pourra pas se vanter d'avoir dupé cette idiote. Je veillerai à cela. Vous aurez une dette envers moi, pour avoir sauvegardé votre honneur.

— Mon honneur ?

— C'est vous qui les avez réunis. Vous avez allumé le feu auquel ma cousine s'est brûlée ;

— Le feu ne brûle pas nécessairement, répliqua calmement Selkas. Il peut réchauffer. Ce peut être un grand réconfort pour une personne solitaire.

— Vous avez de l'affection pour elle. À présent j'en suis sûr, et je me demande pourquoi. Vous la défendez et la soutenez dans sa stupidité. Deux radeaux, des techniciens expérimentés, des vivres et du matériel, sans regarder à la dépense. Pourquoi Selkas ? Jamais encore vous n'aviez fait preuve de sollicitude à l'égard d'aucun être vivant. Je serais curieux de connaître vos raisons.

— Mais c'est grâce à votre argent, Montarg.

Il vit la menace dans ses yeux, la flambée de colère, les doigts qui se portaient vers la manche de la tunique. Puis Montarg haussa les épaules, en homme qui attend son heure.

— L'argent que vous l'avez aidée à gagner. Oui, je sais cela, Selkas, c'est vous qui lui avez conseillé de faire ce pari. Elle ne l'aurait jamais fait toute seule. Mais vous vous étiez trahi à ce moment-là, et vous vous êtes encore trahi depuis. Qu'est donc Veruchia pour vous ? Comment un homme possédant vos talents peut-il être attaché à cette mutante renfrognée, ce monstre ?

— Montarg ! Vous allez trop loin !

— Vraiment, Selkas ? (Il émit son rire canin, silencieux, hideux.) La vérité saute aux yeux de n'importe qui. Mais je me demande ce qui a provoqué cette mutation ? Lisa et Oued étaient tous deux de race blanche, et aucun d'eux ne s'était jamais rendu sur des mondes étrangers où des radiations solaires auraient pu perturber leurs chromosomes. Mais vous, Selkas, vous avez beaucoup voyagé en de lointaines planètes. Et, si l'on en croit les vieux ragots, Lisa et vous étiez très proches à une époque. Peut-être plus que proches.

— Vous êtes vil, Montarg. Méprisable. Calomnier les morts ne requiert aucune courage.

— Pas plus que séduire la femme d'un ami.

Montarg fit un pas en arrière tandis que Selkas s'avavançait ; ses doigts dégagèrent nerveusement quelque chose de sa manche, mettant au jour l'éclat métallique d'un laser.

— Approchez encore et il se produira un accident des plus regrettables. J'étais en train de vous montrer ce joujou lorsque, je ne sais comment, il s'est déchargé tout seul, en plein dans votre visage. Je serai extrêmement navré – mais vous, vous serez mort. (Sa voix monta d'un ton.) Je vous préviens, Selkas !

Le terrain était désert à présent. Ils se trouvaient hors de portée d'oreille des autres – les groupes de parents et le personnel qui avaient suivi le combat. On se fierait à ses déclarations – qui oserait s'opposer au Propriétaire en puissance ? Selkas prit une profonde inspiration et se contraignit au calme. Chose incroyable, il parvint même à sourire.

— Vous me flattez, Montarg. Lisa était une belle femme. Pensez-vous que, si elle m'avait accordé ses faveurs, j'aurais gardé le silence ? Et est-ce bien sage de mettre en doute l'ascendance de la prochaine Propriétaire ?

— Veruchia ?

Montarg ne dissimula pas son amusement. Ses dents étincelèrent dans le soleil tandis qu’il rengainait son arme.

Vous êtes un optimiste, Selkas. Il lui reste dix jours sur les cent alloués par le Conseil. Trop peu de temps pour fouiller un océan.

— Elle pourrait avoir de la chance.

— Elle pourrait, mais j’en doute. Les miracles ne surviennent pas sur commande. Dans dix jours, je serai le nouveau Propriétaire de Dradea.

Le temps était accablant, le soleil brûlant dans l’air lourd et immobile. Du haut de la falaise.

Dumarest contemplait l’étendue d’eau, bleu-noir et verte, sur laquelle flottaient les taches brunes des algues. Les bateaux qui s’éloignaient laissaient derrière eux un sillage crémeux, tandis que s’affaiblissait le bruit sonore et vindicatif de leur moteur. Plus près du rivage, d’autres bateaux, à rames et voiles, ressemblaient à des jouets fragiles. Ils transportaient des hommes qui plongeaient à la recherche de mollusques, d’algues et de végétation marine de quelque valeur.

En levant les yeux, il apercevait les deux radeaux qui se déplaçaient lentement, à trente mètres environ au-dessus de l’eau, selon un plan de recherche bien établi. Veruchia se trouvait à bord de l’un d’eux, en sûreté avec les techniciens et, Dumarest en était convaincu, en sûreté tant qu’elle n’aurait pas trouvé la preuve dont elle avait besoin. Il était inutile de l’assassiner avant cela.

— Ils ne trouveront rien. (L’homme à côté de lui était trapu, tanné par le soleil.) Mes garés ont exploré chaque centimètre carré de ce coin pour récolter les coquillages, et s’il y avait eu quelque chose au fond, ils l’auraient découvert. Hein, Larco ?

Son partenaire acquiesça.

— C’est vrai, Shem. D’ici jusqu’au bord du plateau continental. Mais crois-tu que ces morveux de l’institut nous écouteront ? Rien à faire. Ils ne me croiraient pas si je disais qu’il pleut quand bien même ils seraient en plein sous l’averse.

— Comment opérez-vous ? questionna Dumarest. Nus, ou avec un équipement ?

— Ça dépend de la profondeur. Près du rivage, nous plongeons sans attirail, mais plus loin nous utilisons des poumons artificiels. (Shem pointa le doigt.) Vous voyez ? À trois kilomètres environ ; C’est mon bateau ; ils

sont en train de pêcher dans le banc Coolum. À trente-cinq mètres de profondeur. On peut y descendre sans rien, mais avec les poumons, on peut fouiller le coin à fond. On trouve de belles pièces là-bas, mais il faut du temps pour les ramasser. (Son bras décrivit un geste vers le nord.) Par là, on ne trouve pas grand-chose. Le fond est accidenté, et c'est trop près du plateau. Plus loin encore au nord, pas question d'y aller.

— Pourquoi ?

— Trop dangereux. Il y a d'énormes bestioles par là, des décapodes, des méduses, des anguilles aussi épaisses que le corps d'un homme, avec des mâchoires capables de couper quelqu'un en deux.

— Les décapodes sont les pires, dit Larco. J'en ai vu d'assez gros pour envoyer un navire par le fond. Une galère à balancier de cinquante hommes.

— Plus gros que ça, renchérit Shem. Tu te rappelles, après cette grande tempête ? Une de ces bêtes s'était échouée sur le rivage, et il a fallu une semaine pour s'en débarrasser. La chair n'est pas comestible, expliqua-t-il. Il a fallu la broyer et la vendre comme engrais. Oui, il y en a de sacrément grosses. (Il eut un regard en biais vers Dumarest.) Vous avez l'intention de pousser les recherches vers le nord ?

— Peut-être. Accepteriez-vous de nous aider ?

— Descendre au fond ? (Shem fit la moue.) Je n'en sais rien. Peut-être, si c'était bien payé, mais seulement peut-être. C'est trop risqué. La vie est suffisamment dure sans qu'on aille au-devant des ennuis. Nous aimerions vous aider, mais vous savez ce que c'est.

— Oui, fit Dumarest. Je sais.

Un bateau l'emmena jusque dessous un radeau. À son signal, l'engin descendit, et il monta à bord, accueilli par les lamentations d'Izane.

— Vous perturbez les plans. Si vous aviez attendu deux heures de plus, nous aurions terminé les recherches dans cette zone.

— Nous n'avons pas deux heures à perdre, répondit Dumarest d'un ton sec. Et autant que je puis en juger, vous gaspillez notre temps.

— Je connais mon boulot.

— D'accord, mais les pêcheurs connaissent la région. Pourquoi n'avez-vous pas écouté leurs avis ?

— Earl.

Veruchia s'était tenue jusque-là près de l'appareil de sondage. Elle s'avança et posa une main sur son bras.

— Nous n'avons pas le temps de nous quereller.

— Nous n'avons pas non plus le temps de nous conformer à la théorie. (Dumarest fixa le technicien.) Les pêcheurs connaissent ces fonds comme leurs poches. Je suggère que nous leur fassions confiance quand ils affirment que le vaisseau n'est pas dans cette zone.

— Ils ne peuvent en avoir la certitude, protesta Izane. Ils pourraient le voir sans être capables de l'identifier. Depuis le temps, il a dû être recouvert par une couche épaisse de mollusques et d'algues.

Sa forme a dû se modifier, d'autres choses, encore. Avant de pouvoir éliminer cette région, il faut en inspecter chaque centimètre carré.

Il sortit d'un tiroir une liasse de papiers et fit courir son doigt sur un réseau de lignes.

— Vous voyez ? Nous sommes au bord de la faille continentale. Nous savons que cette zone est sujette à des tremblements de terre et aux secousses sismiques, et aussi que le dessin de la côte s'est altéré il y a quelques siècles. Si le vaisseau se trouvait au bord de la mer quand un tremblement de terre s'est produit, il est fort probable que le rivage et le vaisseau aient été submergés. Bien sûr, nous ne pouvons être certains de l'endroit exact où cela est arrivé, mais cette région semble donner quelque espoir.

La logique froide du détachement scientifique contre les connaissances des gens du pays et la puissance de l'intuition. Izane avait peut-être raison – sûrement – mais le temps manquait pour en faire la preuve. Ils fouillaient cette zone depuis des jours, et le temps s'écoulait.

Dumarest reprit :

— Il reste une région inexplorée, au nord. Je pense que nous devrions nous y rendre.

— Des recherches aléatoires ? (Le haussement d'épaules du technicien exprima son dédain devant cette approche peu scientifique.) Je ne puis être d'accord sur la sagesse de cette méthode. Nous pourrions sonder mille points au hasard et manquer le but. Si nous voulons des certitudes, nous devons faire preuve de précision.

Un océan entier à fouiller, en suivant la piste fragile d'une rumeur, de cartes géologiques et d'une histoire contestable. On pouvait passer une vie entière rien qu'à explorer la côte.

Dumarest se retourna et dévisagea la jeune femme.

— Veruchia ?

Il l'avait placée devant la nécessité de prendre une décision, et elle hésita, peu disposée à risquer le pari.

— Je ne sais pas, Earl. Nous pourrions laisser passer notre seule chance. Serait-il possible d'accélérer les recherches, Izane ?

— Nous faisons aussi vite que nous pouvons. Aller plus vite reviendrait à ne rien faire du tout. Je vous conseillerais de nous en tenir au plan. Bien entendu, je ferai comme vous déciderez. C'est vous qui payez nos services.

Sa voix était empreinte de maussaderie et de lassitude. Ils étaient tous fatigués, engourdis par les échecs continuels, le cerveau lent, les nerfs à vif. Une sonnerie tinta sur l'appareil de détection. Jarg vérifia et secoua la tête.

— Une masse rocheuse de grande dimension, mais d'origine naturelle.

Veruchia soupira puis, d'une manière très féminine, fit appel à celui qu'elle aimait.

— Je ne sais ce qui est préférable, Earl. Ne peux-tu décider pour moi ?

Sans hésiter, il dit :

— Nous irons au nord et au sud et sonderons les régions situées de chaque côté des zones de pêche, jusqu'aux limites du plateau continental. Je suppose qu'il serait inutile d'étendre les recherches au-delà de ce point ?

— Pas avec l'équipement dont nous disposons actuellement, répondit Izane. La dénivellation est très forte, et les eaux profondes. La distorsion est trop importante pour que nous puissions obtenir une image nette. Si nous avions un sous-marin, je vous le conseillerais, mais... (Il s'interrompit, ne voyant pas la nécessité de s'étendre davantage.) Nous allons vers le nord, donc ?

— Immédiatement. Envoyez l'autre radeau vers le sud et signalez-nous tout ce qui présentera un intérêt. (Dumarest prit Veruchia par le bras.) Tu vas à terre. Tu ne peux rien faire ici, et cela n'avance à rien de t'épuiser. Izane sait ce qu'il a à faire.

— Comment pourrais-je me reposer, Earl ?

— Tu dormiras.

Les drogues lui procureraient un sommeil sans rêves.

— Jarg, appelle ; un bateau.

Veruchia se laissa aller, réconfortée par le contact de sa main et sa visible sollicitude. C'était bon d'avoir quelqu'un auprès de soi, un homme qui veillait sur elle et supervisait tout. À présent, elle n'avait plus qu'à attendre, rien d'autre à faire que dormir en espérant que, cette fois. Ils découvriraient le vaisseau.

Il le fallait. Il restait si peu de temps.

CHAPITRE VI

En courant sur la plage, Dumarest ressentit la secousse ; c'était un tremblement de terre mineur mais suffisant pour faire trébucher Veruchia. Elle serait tombée s'il ne l'avait saisie par le bras.

— Earl !

— Ce n'est rien. (Shem s'avavançait vers eux, la mine désinvolte.) Juste une trépidation comme il s'en produit souvent. (Il se tourna vers Dumarest.) À propos de l'attirail que vous m'avez demandé de préparer, désirez-vous que je le mette à bord ?

Il désigna du geste un tas de matériel et le radeau en attente.

— Non, il n'y a pas de place.

Dumarest regarda en direction du sud. L'air était lourd, chargé d'un goût métallique, la mer couleur de plomb.

— L'autre radeau sera bientôt là. Quand il arrivera, faites sortir tout le monde à l'exception du pilote et chargez l'équipement. Combien d'hommes avez-vous recrutés ?

— Il n'y a que moi et Larco.

— C'est tout ?

— Je vous l'ai dit, les gars n'aiment pas cette partie de la côte. Nous non plus, mais votre offre est équitable, et nous acceptons de courir le risque. Peut-être pourrions-nous engager les frères Ven quand ils arriveront, mais je ne peux rien promettre.

— Trouvez-les, dit Dumarest. Dites-leur de nous suivre avec le plus grand bateau qu'ils pourront se procurer et tout le matériel de sauvetage sur lequel vous pourrez mettre la main. Et ne perdez pas de temps.

Earl. (Veruchia lui serra le bras.) Nous n'avons aucune certitude. Tout cela est peut-être du gaspillage.

— Nous pouvons nous permettre de gaspiller l'argent, répondit Dumarest. Mais pas le temps. En route !

Izane froissa des papiers, tandis que le radeau décollait et prenait la direction du nord. Son impassibilité habituelle avait fait place à l'excitation de la découverte.

— Là ! (Son doigt tapota une masse de mouchetures sur le papier.) C'est la seule chose, dans la région que nous avons examinée, sur laquelle nous puissions fonder un espoir. Avez-vous remarqué la forme ? Le pourcentage métallique est beaucoup trop élevé pour qu'il s'agisse d'une chose naturelle, et elle n'est pas homogène.

— En êtes-vous sûr ? (Veruchia s'efforçait de garder son sang-froid.) Avez-vous vérifié ?

— À trois reprises. (Izane se calma un peu.) Bien entendu il se peut que ça ne soit pas ce que vous cherchiez, et, je dois être franc, il y a toutes les chances que non. L'objet pourrait être un autre vaisseau, ou un gros engin de surface qui aurait sombré durant une tempête. Il pourrait même s'agir d'une installation terrestre submergée par un raz de marée. Ou même d'une construction sous-marine, ou d'une accumulation de rebuts. Des tonneaux métalliques contenant des composés instables, expliqua-t-il. Pour le moment, nous ne pouvons pas être sûrs.

Dumarest interrogea sèchement :

— Vous n'avez pas procédé à une investigation ?

— Non. L'objet se trouve loin de la surface, et nous n'avions pas d'équipement de plongée. J'ai noté la position et suis venu faire mon rapport. Incidemment, je dois vous féliciter pour votre prévoyance. Je ne pensais pas que vous auriez déjà tout organisé en ce qui concernait les hommes et le matériel.

Des hommes en nombre insuffisant et un matériel limité, mais c'était tout ce qu'il y avait de disponible sur place. Dumarest se rendit à l'avant du radeau et contempla le ciel, la mer. Il se sentait nerveux, la tension lui mettait des fourmis dans la peau. Le radeau ralentit à l'approche d'un flotteur jaune, et s'immobilisa juste au-dessus. La voix d'Izane résonna par-dessus le bourdonnement de sa machine.

— Vous voyez ?

Il indiqua l'écran. Celui-ci était parsemé d'une nuée de petites taches, dont certaines se déplaçaient tandis que d'autres disparaissaient pour reprendre ensuite plus d'importance.

— Le bruit de fond, dit le technicien, dû aux poissons et aux particules d'algues emportées par le courant. (Il effectua quelques réglages.) J'ai

haussé le niveau pour éliminer les objets de moindre importance. Cette masse solide, ici, c'est le rebord du plateau continental ; comme vous le voyez, il descend à pic. Ceci est une masse de rochers éboulés, et ça, d'autres rochers, plus petits. Notez leur irrégularité. Mais ici, nous avons quelque chose d'intéressant. (Son doigt suivit une forme longitudinale.) Là !

Quelque chose n'allait pas. Dumarest étudia la forme, essayant de la situer dans un contexte familier. Les vaisseaux qu'il connaissait étaient plus longs, plus minces, beaucoup plus gracieux que la chose qui gisait sous les vagues. Mais elle devait être incrustée de toute une végétation marine, réfléchit-il, et qui pouvait dire à quel point les vaisseaux spatiaux avaient évolué, depuis si longtemps ?

Il entendit Veruchia respirer avec bruit.

— Earl ! Nous l'avons trouvé !

— Nous avons trouvé quelque chose.

Il parla d'un ton volontairement neutre ; il aurait été cruel de lui donner trop d'espoirs.

— Comme l'a dit Izane, ça pourrait être n'importe quoi. Il existe un seul moyen de s'en assurer. (Il cria au pilote :) Descendez doucement. Amenez-nous aussi près de l'eau que vous le pouvez.

Veruchia fronça les sourcils en le voyant se dévêtir et ouvrir un panneau.

— Que vas-tu faire, Earl ?

— Je vais voir ce que nous avons découvert.

Il récupéra le couteau caché dans sa botte et regarda autour de lui.

— Il me faut quelque chose de lourd. Quelque chose que nous puissions nous permettre de sacrifier. (Il s'empara d'une caisse à provisions.) Ceci fera l'affaire.

Tenant ce lest de son bras gauche, serrant le couteau dans sa main droite, il resta une minute immobile, respirant profondément pour saturer son sang d'oxygène. Puis il plongea dans la mer.

L'eau était chaude quand elle se referma sur sa tête, mais elle refroidit rapidement à mesure qu'il descendait vers le fond. Il aperçut le mince câble de jalonement et d'un coup de pied se propulsa dans cette direction, sans s'écarter du câble de guidage. Des algues s'accrochèrent à son pied, il s'en dégagea d'une secousse, et elles remontèrent vers la surface ; des poissons minuscules partaient comme des flèches dans toutes les directions. La pression s'accumulait dans ses oreilles, et il déglutit, et se plaça de façon à descendre tête en avant, écarquillant les yeux dans l'obscurité grandissante.

Il discerna une forme vague et menaçante, tapissée d'algues entrelacées. Il se dirigea vers elle, laissant échapper un mince flot de bulles, dans un effort pour relâcher la pression de l'eau qui semblait le serrer comme dans un étau. La caisse à provisions lui échappa quand il s'agrippa à une saillie, de la main gauche, pour se rapprocher davantage. Le sang battait à ses oreilles, et il avait l'impression qu'on lui enfonçait les yeux dans le crâne. Il pointa son couteau vers l'épaisse couche de végétation, essayant d'y découvrir une crevasse, une fissure. La lame se glissa dans une brèche et il lui imprima un mouvement de torsion, en pesant de tout son poids sur le métal trempé. La carapace résista un moment, et céda soudain, tandis qu'un bloc de madrépores se détachait. Il frappa à nouveau et ressentit une secousse, car la lame avait rencontré une matière plus dense. Il gratta et distingua un éclat métallique.

Des bulles jaillirent de sa bouche, tandis qu'il remontait vers la surface. Il donnait des coups de pied désespérés afin d'accroître sa vitesse d'ascension, et sentait grandir la douleur dans sa poitrine et le besoin presque incontrôlable d'ouvrir la bouche pour happer un air inexistant. L'objet se trouvait à trop grande profondeur, et il était resté trop longtemps là-bas.

L'eau s'éclaircit, une voûte chatoyante lui apparut, une voûte qui se brisa en une multitude de gouttelettes scintillantes quand il émergea. Il roula sur le dos, haletant, à peine conscient, sans se rendre compte que du sang lui sortait de la bouche et des oreilles. Une ombre occulta le soleil, et des mains l'empoignèrent, le hissèrent à bord du radeau.

Veruchia avait les yeux brillants, le visage inquiet.

— Earl ! Earl, mon chéri ! Tu es resté si longtemps au fond. Je te croyais mort !

Il se retourna, la face contre le sol, s'appuyant sur les mains et les genoux. Peu à peu, à mesure que l'air pénétrait dans ses poumons douloureux, la force lui revint.

— Je vais bien. Mais il va nous falloir de l'aide pour retourner là-bas.

— Est-ce...

— C'est quelque chose, et je suis sûr que c'est un vaisseau. Il est possible qu'il s'agisse du Premier Vaisseau, mais il est recouvert de madrépores, et il nous faut des hommes et du matériel pour faire le travail. (Dumarest se remit sur pied.) Nous commencerons dès que les autres seront arrivés.

Shem dit alors :

— Vous avez eu de la chance. Il y a trop de fond ici pour plonger sans équipement. Un de nos gars aurait pu le faire, mais il y est entraîné depuis son plus jeune âge. Vous êtes robuste. Costaud, mais il faut respecter la mer. Sinon elle vous tuera à coup sûr. Vous êtes-vous déjà servi de matériel de plongée ?

— Moi, oui, intervint Veruchia. J’ai passé beaucoup de temps sous l’eau quand j’étais à l’université. Nous avions des cours de biologie marine.

— Vous n’irez pas, trancha Shem, péremptoire. (Il regarda Dumarest.) Eh bien ?

— Une fois, oui.

— Bien, dans ce cas je n’ai pas besoin de vous montrer ce qu’il faut faire. Ne retenez pas votre souffle quand vous remontez, ne refaites pas surface trop brusquement, prenez votre temps et ne paniquez pas. (Il fixa sur la mer un regard maussade.) Je n’aime pas ça, dit-il. Le coin est malsain. Nous avons perdu trop de gars par ici. Pas vrai, Larco ?

— Oui.

Son partenaire resserra une courroie. Comme Shem et Dumarest, il portait de volumineuses combinaisons, grotesques à force de rembourrage. Des tuyaux reliaient les cylindres à air sur son dos à une embouchure. Le masque de plongée était muni d’une radio. Chacun des hommes était armé d’un lourd couteau et d’un fusil à dards explosifs.

Dumarest interrogea :

— Et les autres ? Vont-ils venir ?

— Les frères Ven sont en route. Ce sera plus facile d’opérer à partir d’un bateau, mais je suppose que vous ne voulez pas les attendre. Autre chose. (Shem désigna du menton l’appareil d’Izane.) Je présume que ce truc signale tout gros objet qui se déplace dans l’eau, non ?

— Oui, fit Izane.

— Alors, si vous voyez quelque chose, avertissez-nous aussitôt. N’attendez pas de savoir ce que c’est et laissez la curiosité de côté. Si vous voyez quelque chose de gros se déplaçant vers nous, signalez-le-nous.

Le technicien prit une mine intriguée.

— À quoi vous attendez-vous ?

— Au pire, répondit Shem d’un ton sinistre. Il y a de vilaines créatures dans les profondeurs et les secousses sismiques ont tendance à les déranger. Il y a eu quelques trépidations, et cela les a peut-être énervées. Bon Dieu,

explosa-t-il avec une violence soudaine, il faut que je sois cinglé pour faire ça !

— Vous n’y êtes pas obligé, dit Veruchia. Je peux prendre votre place.

— C’est cela qui me fait peur. Si je laisse une femme descendre à ma place parce que j’ai la trouille, je ne pourrai plus jamais regarder ma femme en face. Eh bien, allons-y.

C’était différent de l’autre fois. À présent il était libéré de la pesanteur et descendait en flottant presque, glissant dans les eaux sans effort. Dumarest entendait les bulles s’échapper de son tube respiratoire et voyait celles qui s’élevaient au-dessus de ses compagnons, car son masque lui donnait une parfaite visibilité. En quelques minutes ils atteignirent le fond. Il entendit une voix dans son oreille.

— Enfer, regardez ça ! Ce sacré truc est en équilibre sur le rebord.

C’était la voix de Shem, déformée par le micro de gorge. Larco lui répondit :

— Il est prêt à tomber. Une bonne secousse, et ce sera terminé. Ça fait une sacrée chute.

Dumarest donna un coup de pied pour remonter et fit le tour de la zone. Le vaisseau était posé sur le bord d’une falaise sous-marine, et une partie de sa masse suspendue dans le vide. Ils se trouvaient à la limite du plateau continental.

Il esquiva cet abîme à la profondeur inconnue, comme un oiseau qui contournerait le bord d’un précipice, et fit jouer ses jambes de manière à se rapprocher de l’énorme masse. Il découvrit sur l’un des flancs une ouverture béante : le sabord de la soute, pensa-t-il. Il n’était pas difficile de deviner ce qui s’était passé.

Le vaisseau devait se tenir sur un terrain solide en apparence. Un tremblement de terre s’était produit ; la mer s’était retirée pour revenir en un flux irrésistible. L’eau était engouffrée dans le vaisseau, et le raz de marée, en se retirant, l’avait entraîné dans la mer. Il avait été roulé par les vagues sur des kilomètres de distance avant de se poser ici. Peu s’en fallait qu’il se fût perdu à jamais.

— Bon, Earl, fit Shem. C’est toi le patron. Par où commençons-nous ?

Si le vaisseau renfermait encore des choses de valeur, elles devaient se trouver dans la salle de commandes. Dumarest rejoignit les autres et contempla la forme masquée par les algues. La soute était toujours située à la base de tous les vaisseaux qu’il avait connus, et il était logique de

supposer qu'il en allait de même pour celui-ci. La salle des commandes devait se trouver vers le nez de l'engin. Il mesura les proportions, déconcerté par ces dimensions insolites. Ici ? Un peu plus en arrière ? Plus en avant ? Il devait y avoir un sas de secours qui, s'il le trouvait, lui permettrait d'accéder directement à la salle.

— Il faut enlever cette croûte madréporique, dit-il. Commencez à environ cinq mètres de l'extrémité. Comment allez-vous faire ?

— On va la casser à coups de marteau. (Shem se pencha sur le tas d'outils qu'on avait envoyés du radeau.) Il nous faudrait du matériel automatique, grommela-t-il. Des lasers à grande puissance. Ça va prendre beaucoup plus de temps, en se servant de nos muscles.

Selkas allait leur apporter de la cité un équipement de renfort, mais jusqu'à son arrivée, ils ne devraient compter en effet que sur leurs muscles. Dumarest s'empara d'un lourd maillet et l'abattit sur la carapace. Mais l'eau contrariait et ralentissait le mouvement, et le coup perdait de sa force. Il frappa une deuxième fois, puis une troisième, et la matière calcaire s'effrita.

Shem grogna.

— Ça pourrait être bien pire. En eau moins profonde, il y aurait plusieurs mètres d'épaisseur. Ça ne devrait pas prendre trop longtemps. (Il saisit un marteau.) Ouvrez l'œil, Larco.

Larco tapota son fusil.

— Ne t'en fais pas, Shem.

Les bras de Dumarest commençaient à le faire souffrir. Manœuvrer cet outil pesant exigeait un effort démesuré à cause de la pression de l'eau, et le rembourrage de la combinaison entravait les mouvements. Larco le remplaça, succédant à Shem, s'irritant de la lenteur des opérations. Il fallait briser la couche de dépôts, la gratter, mais finalement une petite surface fut dégagée et le métal mis au jour.

— Dans dix minutes nous remontons, dit Shem. Les réservoirs s'épuisent.

— Rien qu'une minute.

Dumarest examinait la partie maintenant exposée. Des fragments de peinture y adhéraient encore, et il essaya de les identifier. Un matricule ? Une indication désignant l'issue de secours aux forces extérieures d'intervention, en cas de besoin ? Il ôta encore quelques centimètres de la croûte et le bord d'un hublot lui apparut.

— Viens, Earl (Larco glissa jusqu'à lui.) C'est bel et bien un vaisseau, fit-il pensivement. Peut-être devrions-nous essayer d'y accéder de l'intérieur, La soute est ouverte, si c'est une soute, et peut-être...

Il s'interrompit : le sol se soulevait sous leurs pieds.

— Un tremblement de terre !

La secousse se répéta, puis une troisième fois, beaucoup plus intense qu'avant. Dumarest se sentit agrippé par des forces invisibles et projeté de côté ; il tournoyait, ballotté par les masses liquides en mouvement. Le vaisseau se souleva, lentement, sembla hésiter un long moment puis retomba sur la corniche. Il glissa un peu plus vers le bord de l'abîme et s'immobilisa.

Des profondeurs s'éleva quelque chose de semblable à un panache de fumée.

C'était une anguille, attirée par le bruit des marteaux, effrayée par la brusque secousse. Son corps sinueux était long de dix mètres et dentelé comme la lame d'une scie. La tête, de la taille d'un tonneau, portait une crête, les mâchoires béantes révélaient des rangées de dents luisantes. Elle s'arrêta, surveillant les trois hommes. Larco était le plus proche d'elle.

— Shem ! Pour l'amour de Dieu !

L'arme cracha sa flamme vers la créature, la manqua, et le dard alla exploser contre la coque du vaisseau. Shem fit feu à nouveau, et cette fois réussit à toucher l'extrémité du corps gigantesque. Mais la bête ne ralentit pas pour cela. Pareille à une flèche, elle fendait l'eau, fonçant résolument vers sa proie.

— Shem !

Larco hurla quand les mâchoires se refermèrent sur son corps ; et que les dents cisaillèrent la chair à travers le rembourrage. Un nuage de sang monta dans l'eau.

Dumarest se contorsionna pour tenter de reprendre le contrôle de ses mouvements. Il se propulsa vers l'anguille géante et brandit son arme à canon court. Il était difficile de viser, et l'arme lui était inconnue. Il manqua son but au premier coup ; le second creusa un trou dans le deuxième tiers du corps de l'animal. Un troisième suivit, qui le coupa quasiment en deux.

Larco cria une nouvelle fois.

— Shem !

Shem nageait en direction de la tête. Il tenait son fusil à deux mains, bras tendus, doigts crispés sur la détente, déchargeant ses munitions en un tir

continu. Les cris s'éteignirent quand l'homme et l'animal furent réduits en bouillie.

Montons ! (Sa voix, dans l'émetteur, était âpre.) Montons avant que le sang n'attire d'autres bestioles. (En arrivant à la surface, il suffoquait.) Larco. Bonté divine, comment le dire à sa femme ?

Izane leva les mains en un geste protecteur.

— Je ne savais pas. Vous devez me croire, le séisme a dérégulé mes instruments. Je n'ai rien vu.

— Espèce de salaud ! (Shem s'avança, le visage déformé par la colère.) J'ai envie de te défoncer le portrait. Je t'avais dit de faire attention. Je te faisais confiance, comme nous tous, et tu nous as trahis. Larco est mort. Je l'ai tué, tu comprends ? J'ai été obligé de le tuer. Mon ami, mon partenaire, et j'ai été obligé de le tuer.

Dumarest s'interposa :

— Tu n'avais pas le choix.

— Tu crois que c'était facile ?

— Je sais que non, mais si tu ne l'avais pas fait, c'est moi qui l'aurais tué.

— Tu aurais dû, fit Shem. (Il paraissait vieux, subitement.) Et ainsi je n'aurais pas eu à traîner ce poids toute ma vie. Tu aurais pu m'épargner ça.

— Pour que tu passes ton temps à te demander si tu as manqué de cran ?

Veruchia les regardait tour à tour, sans comprendre, consciente cependant qu'ils vivaient dans un monde différent de celui qu'elle connaissait : des hommes d'action, affrontant le danger, chacun comptant sur l'autre pour lui apporter de l'aide quand il le pouvait, une mort miséricordieuse s'il ne le pouvait pas. Et c'était à Shem qu'étaient revenus le droit et le devoir de prendre la décision.

Elle se demanda si elle pourrait tuer Dumarest, le cas échéant. Mais elle ne doutait pas que lui puisse la tuer.

Ces pensées déprimantes jetaient une ombre sur leur réussite, ajoutant à celle déjà créée par la mort de Larco. Elle alla se placer à côté d'Izane et contempla l'écran de la machine. Il était animé de mouvements. Sous ses yeux, une forme brouillée émergea des profondeurs, un corps bouffi que ceignaient des bras multiples. Des formes étroites fuyaient à son approche.

Elle appela Shem.

— Il se passe quelque chose. Pouvez-vous m'expliquer ?

Il grogna en la rejoignant :

— Un décapode, et encore de ces foutues anguilles. On peut leur faire confiance pour accourir à l'odeur de sang. Je vous avais dit que cette partie du littoral était dangereuse.

— Mais elles ne vont pas rester là, n'est-ce pas ?

— Non, dit Dumarest. Elles partiront quand elles ne trouveront plus rien à manger.

Il percevait son anxiété et la comprenait. Maintenant qu'ils avaient trouvé le vaisseau, il était insupportable de prolonger l'attente, mais on n'y pouvait rien. Pour la rassurer il dit :

— Nous avons repéré le sas. Quand la voie sera libre, nous redescendrons et le ferons sauter.

— Nous ? (Shem se renfroga et fit un signe de dénégation.) Pas moi, et je doute que vous trouviez quelqu'un d'autre. Si tu veux descendre, tu devras le faire seul. Je ne veux pas suivre l'exemple de Larco.

— Izane ?

Le technicien se rembrunit.

— Mes hommes ne sont pas habitués à travailler sous l'eau. Et, pour être franc, ils ne voudront pas, après ce qui s'est passé. Nous pourrions engager des plongeurs expérimentés, bien sûr, mais je doute que nous en ayons le temps.

— Nous avons le temps, dit Veruchia. Il reste encore quelques jours.

— Je ne parlais pas du temps imparti par le Conseil. Nous sommes dans une région instable, au bord d'une faille continentale. Il y a eu plusieurs secousses de faible importance au cours des dernières heures et il y en aura d'autres. Dont l'une au moins sera plus sérieuse. Le vaisseau est posé en équilibre sur le bord d'une falaise sous-marine. Une secousse plus forte lui fera perdre son équilibre et à ce moment-là, il tombera dans l'abîme. Je prévois qu'un tel choc se produira d'ici quelques heures.

Dumarest prit une profonde inspiration, se rappelant comment le vaisseau s'était soulevé, puis reposé, avant de glisser vers le bord.

— Pouvez-vous en être certain ?

— Que le vaisseau tombera ? D'après ce que vous m'avez dit, oui.

Qu'une violente secousse surviendra d'ici quelques heures.

— Je suis géologue, j'ai étudié l'activité volcanique et les tremblements de terre. C'est un schéma classique pour ce type de régions. Le seul doute se porte sur l'heure exacte.

Un nouveau pari. Dumarest supputa leurs chances tout en regardant l'écran. Les frères Ven possédaient un laser et arriveraient sous peu. Il ne leur faudrait pas longtemps pour ouvrir la porte extérieure, un peu plus pour pénétrer dans la salle des commandes et pour la fouiller. Ils pourraient emporter des lampes s'il faisait sombre à l'intérieur du vaisseau, si bien que la tombée de la nuit ne serait pas un problème. Mais les lumières pourraient attirer les bêtes des profondeurs. En ce cas, les torches pourraient être utilisées comme armes défensives ; les yeux accoutumés à l'obscurité seraient vulnérables à un faisceau de lumière vive. Et ils pourraient prendre encore d'autres mesures.

— Retourne au village, dit-il à Shem. Je veux que tu me ramènes tous les filets sur lesquels tu pourras mettre la main. Les plus solides que tu | pourras trouver. Du câble aussi. Et des flotteurs. Nous allons monter un écran autour du vaisseau.

— Ça ne marchera pas, affirma énergiquement le pêcheur. Tu as vu cette anguille. Il n'y a pas dans le village un seul filet qui la retiendrait. Et tu aurais quand même besoin de moi pour les mettre en place. Je regrette, Earl, mais ce n'est pas possible. Si on avait le temps et le matériel convenable, peut-être, mais pas dans l'état actuel des choses.

Les filets étaient donc à éliminer. Dumarest contempla pensivement l'écran.

— Tu dis que le sang attire ces créatures. Et si on partait un peu plus loin avec le radeau ? On pourrait attraper un poisson et s'en servir comme appât. Et répandre le sang de tout ce qui y mordrait. Pourrais-tu faire ça ?

— Bien sûr. C'est de cette manière que nous capturons les décapodes. Non que nous en ayons ; envie, mais parfois les riches touristes ont la fantaisie d'aller à la chasse. Alors nous disposons des bateaux en cercle, lançons un appât, et eux, bien en sécurité là-haut dans leurs radeaux, n'ont plus qu'à abattre les bêtes. Une fois nous en avons pris une vivante pour l'Institut. Nous l'avons assommée avec des rayons soniques. Dieu sait ce qu'ils en ont fait, pourquoi ils la voulaient vivante.

— Pour l'exporter, dit Veruchia. Je me souviens de l'incident. Un vaisseau-musée était arrivé, et ils désiraient un spécimen pour Carne. Il y a des années de cela.

— Voilà ce que nous allons faire, décida Dumarest. Nous allons rentrer au village, nous procurer des hommes et des bateaux, puis revenir ici. Nous

pouvons remorquer les bateaux pour gagner du temps. Quand tout sera installé, je descendrai jusqu'au vaisseau.

— Seul ? (Shem eut un grognement de mépris.) C'est le plus sur moyen de se suicider. Comment vas-tu pouvoir monter la garde tout en travaillant ?

— Je descendrai avec lui, dit Veruchia.

Shem la dévisagea.

— Vous ferez ça ? Après ce qui est arrivé à Larco ? Est-ce que vous délirez ?

— Je n'ai pas le choix, dit-elle avec force. Je ne puis m'attendre à ce que vous compreniez, mais il faut que je pénètre dans ce vaisseau. Et si c'est la seule chance qui s'offre à moi, il faut que je la saisisse. Me prêteriez-vous votre équipement ?

— Non.

— Les frères Ven en auront certainement un. Je le leur emprunterai.

Elle croisa son regard, perçut son indécision ; elle se garda bien de lui proposer davantage d'argent. S'il consentait à l'aider, ce serait parce qu'elle était une femme désespérée qui avait besoin de son expérience et de sa force. Son orgueil ne lui permettrait pas de rester à la surface alors qu'elle irait au fond. Et elle le ferait, il le savait.

D'un haussement d'épaules, il signifia sa reddition.

— D'accord, je vais vous aider. Mais à une seule condition. S'il m'arrive quelque chose, assurez-vous que ma famille ne manque de rien.

*

* *

La nuit donnait aux profondeurs marines un aspect fantastique, les transformant en un lieu de ténèbres et de mystère que transperçaient les faisceaux de leurs torches. Les couleurs se révélaient dans la lumière, des rouges et des jaunes vifs, des verts insoupçonnés et des bleus douloureux. Des frondes d'algues dérivait dans le courant tels des fantômes menaçants et de minuscules poissons scintillaient comme de vivants bijoux.

Une méduse passa près d'eux, les tentacules prêts à cingler. Shem la broya entre ses doigts.

— Foutues bestioles, marmonna-t-il. Est-ce que tout va bien là-haut ?

La voix d'Izane lui répondit.

— Aucun mouvement de quelque nature que ce soit à proximité. Le deuxième radeau signale une activité intense dans la région où sont rassemblés les bateaux.

C'était à plusieurs kilomètres de là, à l'endroit où les frères Ven avaient déversé des tonneaux d'appâts et des carcasses de bétail sacrifié. Jusque-là, tout se déroulait selon leurs plans.

Dumarest atteignit la partie du vaisseau dégagée antérieurement. Veruchia le rejoignit, alourdie par la combinaison protectrice.

— Le sas, Earl ?

— Je crois. J'en suis même sûr. (Il avait ramassé l'un des marteaux abandonnés la fois précédente.)

Je vais achever de déblayer ce panneau. Monte la garde pendant ce temps et, Veruchia, fais attention.

Elle posa le laser et leva son fusil. Une lampe avait été disposée contre le canon. Une deuxième était fixée sur sa tête et une troisième pendait à sa ceinture.

— Je ferai attention.

Elle se plaça en retrait dès qu'il se mit au travail, tournant le dos au vaisseau, faisant pivoter sa tête pour scruter les parages. Shem se tenait de l'autre côté de Dumarest. Il était mal à Taise et regrettait sa décision ; la conscience des dangers de la mer l'affaiblissait. Si jamais une anguille jaillissait des ténèbres, il aurait à peine le temps de la repérer avant qu'elle n'attaque – et absolument pas le temps de s'échapper. Il faudrait la centrer dans le faisceau de la torche qui garnissait son fusil, pour l'aveugler, et la toucher à mort avant qu'elle ait recouvré la vue. Et ce serait pis s'il s'agissait d'un décapode : plus lent, mais plus difficile à tuer, et plus long à mourir.

Il frissonna à la pensée des tentacules se refermant sur lui, l'écrasant jusqu'à le tuer.

Quelles avaient été les pensées de Larco quand les mâchoires s'étaient refermées sur lui ? Un moment d'incrédulité, peut-être, jusqu'à ce que les dents aient commencé à mordre et le sang à couler, et ensuite il n'avait pu y avoir que l'horreur, la terrible certitude qu'il allait mourir et que rien ne pourrait le sauver. Les dards explosifs qui l'avaient déchiété avaient-ils été les bienvenus ?

Shem se déplaçait lentement, travaillé par l'inquiétude ; il n'aimait pas ces pensées, et savait qu'elles étaient dangereuses. Ce n'était pas le moment de broyer du noir. Un moment d'inattention, et il connaîtrait le sort de son défunt partenaire. Marth le pleurerait-elle longtemps ?

Il entendit Dumarest haleter et dit :

— Tu devrais faire une pause, Earl. Je vais te relayer.

Travailler lui fit du bien, chassa son anxiété. Il martelait la coque à grands coups, faisant voler des plaques d'incrustations. Les dépôts s'enlevaient plus facilement maintenant ; la secousse reçue par le vaisseau avait dû détacher le revêtement calcaire, et bientôt l'orifice fut entièrement dégagé. Il asséna encore quelques coups pour libérer la poignée et les pentures. Peut-être n'auraient-ils pas à se servir du laser.

La voix d'Azane chuchota à son oreille :

— Quelque chose de long et d'étroit arrive des profondeurs.

Une autre anguille ! Shem lâcha le marteau et saisit son fusil, qu'il promena de droite à gauche, le faisceau de la torche balayant les alentours. Sous le masque, la sueur lui piquait les yeux.

Dumarest parla :

— Veruchia, reste sous le sas, dos contre le vaisseau, tiens ton fusil, prêt et regarde vers le rivage. Shem, tu te mets à sa droite et tu regardes vers ta gauche. Je surveille l'autre côté. (Puis, à Izane :) À quelle distance, et en provenance de quelle direction ?

— Environ trois cents mètres, vers le sud-ouest. Cela se déplace très lentement.

— Les lumières ont éveillé sa curiosité, dit Shem. Ainsi que le bruit. (Il fit pivoter son arme en un large cercle, la lampe de son casque couplée à celle du fusil.) Il y a un point faible. La bête pourrait arriver par-derrière, et elle serait sur nous avant que nous ne nous en rendions compte. Nous aurions dû prendre au moins un autre homme.

Une douzaine d'autres eût été encore mieux, mais il avait été le seul idiot de tout le village. Il loucha vers l'indicateur de niveau d'air, réflexe vite appris par tous les plongeurs, mais il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Ils avaient emporté des réservoirs de rechange et avaient de l'air en abondance. Avec un sentiment de culpabilité, il reprit le guet : cet instant de distraction aurait pu coûter une vie.

Dumarest appela :

— Izane ?

— Ça continue à monter ; non, ça décrit un cercle et ça repart vers les profondeurs.

Veruchia relâcha la tension qu'elle avait éprouvée jusque dans ses muscles et ses os. Elle avait scruté sans répit la zone qui lui avait été assignée, sans même oser battre des paupières.

— Elle est partie, Earl.

— Elle pourrait revenir, dit Shem. Ces animaux sont rapides.

Il hésita ; il avait envie de proposer de remonter à la surface, mais il savait que la jeune femme n'accepterait jamais. Et, si elle restait, Dumarest ferait de même, et comment lui pourrait-il les abandonner à présent ? Il transigea.

— Attendons encore un peu. Elle pourrait revenir avec d'autres.

Ils laissèrent s'écouler cinq autres minutes, puis se remirent au travail. Dumarest fit courir ses doigts autour du rebord du sas, les yeux tout contre sa surface, la lumière de son casque se réfléchissant en un halo lumineux qui semblait l'auréoler.

— Il ne sera peut-être pas utile de recourir au laser, dit-il. Et nous gagnerions ainsi du temps.

Plus important encore, une soudaine élévation de la température locale pouvait susciter des visites indésirables.

— Izane ?

— Rien ne bouge dans le voisinage immédiat. (La voix du technicien était soucieuse.) Mais il vient de se produire un nouveau tremblement au sud. Tout à fait mineur, l'onde de choc s'est amortie avant d'avoir pu vous atteindre. Mais je suggère que vous ne perdiez pas de temps.

Dumarest agrippa la poignée du sas, tira et sentit grincer le métal. Il plaça ses deux pieds de chaque côté et tira à nouveau, de toute la force de son dos et de ses épaules. La poignée tourna. Il tira encore, mais il manquait de force de traction, et cela n'eut pour résultat que de le projeter par-dessus le sas.

— Prends un marteau, lui conseilla Shem, tandis qu'il reprenait sa position. Attends, laisse-moi faire.

Il abattit le lourd outil sur le rebord de la poignée. Une deuxième fois, puis une troisième. La quatrième fois, la poignée céda, et descendit jusqu'à la position d'ouverture.

— Parfait, dit-il. Ça a fait sauter le loquet. Voyons maintenant si on peut ouvrir.

Parmi les outils se trouvait un levier, d'une dizaine de centimètres d'épaisseur et de trois mètres cinquante de long ; il était incurvé de façon à donner le maximum de puissance, et une de ses extrémités était aplatie. Shem ahana en enfonçant cette extrémité sous le rebord de l'orifice.

— Aide-moi, Earl. Tape dessus avec le marteau. Quand nous aurons une prise, nous pourrions soulever la porte avec le levier. (Il jura, car le panneau résistait.) Bon sang, qu'est-ce qui peut bien le retenir ?

Veruchia prit la parole :

— Ce doit être un compartiment étanche. L'intérieur est rempli d'air. Il va falloir percer un trou au laser pour égaliser la pression. Earl ?

— Une minute. Izane ?

— Toujours rien. Deux formes étroites à environ quatre cents mètres du fond. Une un peu plus près, mais à grande profondeur.

Le laser était conçu pour un travail en surface et était inefficace sous l'eau. On pouvait parvenir à percer un trou, mais cela prendrait du temps. Et l'eau absorberait la chaleur et la diffuserait. Dumarest examina le sas. La pression de l'eau contre le panneau le maintenait fermé mais la plus petite fissure permettrait à l'air de s'échapper et à l'eau de rentrer, équilibrant ainsi la pression. Il s'empara du levier et s'arc-bouta des pieds contre la coque.

— Aide-moi, Shem. Ensemble, à présent.

Ils appuyèrent, les muscles craquant sous l'effort.

— Veruchia.

Elle ajouta sa force à la leur, redressant les jambes afin de mieux faire jouer les muscles longs des cuisses et des mollets, le levier en travers des épaules, s'aidant de la pression supplémentaire du dos et des reins. Un long moment seulement entrecoupé par le son rauque de leurs respirations pénibles, puis elle sentit un léger mouvement, un autre... puis un flot de bulles s'éleva du bord du hublot.

— Encore une fois.

Ce fut plus facile cette fois. Un nouvel effort, et l'eau bouillonna sous l'énorme flux de Pair libéré. Elle descendit vers le fond, tandis que les deux hommes ouvraient grand le panneau. Celui-ci glissa sans difficulté ; la science antique connaissait l'usage des alliages inoxydables et de la lubrification inhérente.

— Earl ! (L'excitation rendait sa voix aiguë.) Le hublot interne est intact. Je pourrais refermer celui de l'extérieur et rentrer à l'intérieur. Pense à ce que ça signifie, Earl ! Tout ce qui est là-dedans doit être resté dans le même état. Rien n'a pu être détérioré par l'eau. Earl !

La victoire la grisait. Elle plongeait vers l'ouverture béante, ne songeant qu'à se procurer la preuve dont elle avait besoin et qu'elle avait si

longtemps cherchée. La voix d'izane lui parvint comme un bourdonnement irritant.

— Danger ! Deux formes approchent à toute vitesse des profondeurs ! (Sa voix monta un peu.) Elles sont très proches maintenant !

— Attention, Earl !

Shem s'accroupit au fond, promenant de gauche à droite le double faisceau de son casque et de son fusil. Il jura quand une forme luisante, pareille à un joyau vivant, fila au-dessus de lui, et que ses dards explosifs disparurent dans les ténèbres sans atteindre leur but.

— Bon sang ! Nous n'avons pas la moindre chance !

Une seconde anguille rejoignit la première, attirée par l'échappement d'air, mais se méfiant des lumières. Ils n'avaient pas le temps de reprendre leur position antérieure. Veruchia se trouvait devant l'ouverture, presque à l'intérieur du sas, et Dumarest referma d'un coup sec le panneau sur elle. Du moins serait-elle en sécurité, protégée par l'épais métal.

— Earl ?

— Reste où tu es.

Dumarest se jeta vers Shem. Leur seule chance de survie était de collaborer harmonieusement, chacun couvrant l'autre.

— Surveille mes arrières, intima-t-il. J'en ferai autant pour toi. Attends qu'elles attaquent pour tirer. Ne gaspille pas les munitions.

— Et la femme ?

— Elle est à l'abri.

Dumarest se raidit : une anguille s'élançait vers eux. Il leva son fusil, le doigt sur la détente, se contraignant à ne pas appuyer. La distance était trop grande, et il y avait trop de chances qu'il rate son coup. L'anguille se tordit pour échapper aux lumières, son corps lustré dessinant un ruban argenté.

La voix d'Izane retentit dans son oreille :

— Deux autres formes arrivant de l'ouest. Une troisième montant des profondeurs.

— Earl !

— Silence, concentre-toi !

Pas le temps de faire la conversation, pas une parcelle de vigilance à perdre. Ils devaient attendre que les anguilles passent à l'attaque, que les immenses têtes arrivent juste en face d'eux, gueule béante, yeux brillants, et alors, seulement alors, faire feu, envoyer les dards explosifs dans le gosier, d'où, en traversant le palais, ils atteindraient le cerveau.

— À gauche, Earl. À gauche !

À gauche de Shem. Dumarest se tourna vers la droite et vit le monstre dans la lumière de ses torches. Une seconde forme surgit, dans un assaut concerté ; toutes deux arrivaient de la direction du continent.

— Prends celle qui est sur ta gauche, ordonna Dumarest. Et attends.

Attendre qu'elles soient trop près pour qu'ils puissent les manquer, que leurs têtes deviennent énormes dans la froide lumière des torches et qu'ils puissent sentir la pression de Peau déplacée par les bêtes. Shem tira, visant haut d'abord, puis abaissant son tir à mesure qu'il vidait son chargeur. Dumarest suivit, le doigt crispé sur la gâchette, et vit les dards heurter la mâchoire supérieure en pente et disparaître derrière les dents. Du sang, de la peau et des fragments d'os furent projetés sur eux. Les anguilles étaient mortes, mais elles étaient toujours emportées par leur élan, les sursauts d'agonie ajoutant encore à leur vitesse.

Dumarest sentit l'eau onduler quand elles passèrent au-dessus de lui, et, cinglé par le courant, il fut violemment jeté de côté. Shem poussait des cri incohérents, ses lumières tournoyaient dans l'obscurité.

Les deux cadavres s'écrasèrent contre le vaisseau en même temps.

— Earl ! Que s'est-il passé ?

— Veruchia ! (Dumarest se retourna de manière à éclairer le vaisseau)
Pour l'amour de Dieu, ma petite ! Sors de là !

Le vaisseau bougeait. En le heurtant, les deux anguilles mortes l'avaient déséquilibré, car elles pesaient bien plusieurs tonnes. Sous les yeux de Dumarest, le vaisseau roula un peu puis, avec une lenteur trompeuse, commença à basculer par-dessus le bord du gouffre.

— Veruchia !

Il plongea vers l'appareil, effleura de ses doigts la croûte calcaire, se poussa vers le hublot. Shem cria dans son oreille.

Pour l'amour de Dieu, Earl, filons d'ici ! Il arrive d'autres anguilles !

Dumarest ignore la mise en garde, continuant de se propulser vers l'ouverture, luttant contre sa propre légèreté, tandis que le vaisseau prenait de la vitesse. C'était une bataille perdue. Il sentit ses doigts gratter le métal, et puis le vaisseau disparut sous lui, entraîné comme une pierre par sa masse inerte vers les fonds lointains.

CHAPITRE VII

C'était le début de l'aurore ; le dôme du radeau s'emperlait de lumière, la voûte céleste se piquetait de nuages floconneux. Dumarest, étendu, contemplait tout cela. Il se sentait étrangement détaché, comme cela lui était arrivé un jour dans l'arène, quand son pied avait glissé et qu'il était tombé, attendant la mort. Cela s'était passé bien des années auparavant, bien trop d'années pour qu'il se rappelle même le nom du monde. Un ami l'avait alors sauvé, tout comme aujourd'hui. Il remua et éprouva une douleur dans les poumons, et il reconnut dans sa bouche le goût du sang.

Il se redressa quand Selkas s'approcha de lui. Il paraissait plus vieux que Dumarest n'en avait le souvenir, des rides couraient de son nez à sa bouche, des ombres creusaient ses yeux. Même sa voix avait perdu cette note de gaieté cynique.

— Comment vous sentez-vous ?

— Pas bien.

Dumarest considéra son corps nu. Une de ses jambes était déchirée, la blessure apparaissait nettement sous le pansement transparent.

— Quand êtes-vous arrivé ?

— Pendant que vous étiez sous l'eau. Je les ait vus vous sortir de là.

— Et Shem ?

— Vous étiez seul.

Dumarest le savait déjà, ses souvenirs n'étaient que trop clairs : le désir frénétique de s'échapper ! d'atteindre l'abri des radeaux avant que n'arrivent les autres prédateurs, attirés par l'odeur du sang. Ils n'y avaient pas réussi. Shem avait déchargé tous ses dards trop tôt. Dieu merci, ses cris avaient été de courte durée.

Encore un pari, songea lugubrement Dumarest. La vie en était pleine. Deux hommes dans la mer, dont l'un devait mourir. Les chances étaient

égales, et il avait gagné une fois de plus. Shem avait perdu, ainsi que Veruchia.

— Elle n'aurait jamais dû descendre, dit-il. Je n'aurais pas dû la laisser faire.

— Auriez-vous pu l'en empêcher ?

— Oui.

— Par la force, en ce cas, ç'aurait été le seul moyen. Izane m'a dit combien le temps pressait. Le choc qu'il avait prédit est survenu quelques minutes après votre remontée. Rien n'aurait pu empêcher le vaisseau de basculer dans l'abîme.

— Elle a joué dans l'espoir de posséder un monde. Et elle a perdu. « Un peu de temps, disait-elle, cent jours et pas mal d'argent. » Elle n'avait jamais pensé risquer sa vie.

— Elle n'est pas morte, Earl. (Selkas ressemblait à un spectre dans la lumière nacrée.) Elle a envoyé un message-radio durant la chute. Elle a réussi à ouvrir le panneau intérieur, et la salle des commandes était intacte. Après toutes ces années sous l'eau, elle était encore étanche. Ils faisaient du bon travail, dans l'ancien temps. (Son ton se fit amer.) Peut-être trop bon. Il aurait peut-être mieux valu que le blindage cède sous la pression. Mais il a tenu bon. Et maintenant, elle est au fond de la mer, prisonnière de ce tombeau antique. Attendant la mort.

Attendant la mort ? Dumarest plissa le front. Même si l'air, à l'intérieur du compartiment, était respirable, il n'avait pu durer longtemps, même avec la réserve d'air qu'elle transportait. Déjà, la teneur en acide carbonique devait être dangereusement élevée. Puis il se rappela que l'air avait dû durer plus longtemps qu'il ne l'escomptait. Elle se trouvait sous une pression normale, et non pas écrasée sous des tonnes d'eau, avec la nécessité de compenser.

— Non.

Selkas avait lu ses pensées, ou suivi l'enchaînement inéluctable de ses réflexions.

— Nous ne pouvons pas la sauver. Izane ?

— Le vaisseau se trouve à une bien trop grande profondeur.

De même que Selkas, le technicien trahissait sa fatigue.

— Il y a une limite à ce que le corps humain peut supporter, et le vaisseau gît largement au-delà de ce seuil. Avec un scaphandre approprié, un homme aurait peut-être une chance d'en réchapper, mais il serait tellement alourdi

qu'il serait réduit à l'impuissance – et que pourrait-il faire ? Une fois la coque ouverte, la jeune fille serait broyée par la pression. Il serait possible de fixer des flotteurs sur l'appareil et de le remonter mais, là encore, nous n'avons ni scaphandre ni équipement. Se les procurer exigerait trop de temps ; même dans sa condition actuelle, elle serait morte longtemps avant que nous puissions commencer.

Dumarest regarda Selkas.

— Que veut-il dire ?

— Elle a pris de l'accélérateur temporel, Earl. Elle a découvert quelques fioles de ces drogues, qu'elle croyait encore utilisables en dépit de leur ancienneté. Elle savait que l'air ne pouvait pas durer et elle espérait... (Il s'interrompit, se mordit les lèvres.) Il n'y a aucun espoir. Elle n'a fait que retarder l'inévitable et prolonger son agonie.

La prolonger d'un coefficient de quarante pour un. Si l'air ne devait durer normalement que quelques heures, elle avait étiré ce délai à plus d'une semaine. Cependant, il n'y avait pas assez de temps encore. Il faudrait plus que cela pour construire un scaphandre, affréter de grands vaisseaux de surface, recruter des hommes et commencer le sauvetage. Et les prédateurs tapis dans les profondeurs rendraient de plus tout secours impossible.

Mais elle était vivante et elle attendait, espérant, peut-être, un miracle. Dumarest regarda ses mains, en songeant à d'autres mains marbrées de noir, à un visage portant les mêmes marques, aux lignes adorables d'un corps si beau dans cet ornement naturel – songeant également à l'enfant qu'elle était. Elle lui avait accordé sa confiance, et il n'en avait pas été digne. S'il ne l'avait pas enfermée dans le sas... s'il avait fait un peu plus attention en tuant les anguilles... s'il avait insisté pour qu'elle reste à la surface...

— Earl. (Selkas lui étreignit le bras.) Cessez de vous torturer, mon vieux. Ce n'était pas votre faute.

Dumarest repoussa sa main.

— Allez me chercher les frères Ven. Vite !

— Que...

— Allez les chercher !

Il s'habilla et alla contempler les bateaux rassemblés – le radeau rapide emprunté par Selkas, les autres chargés de matériel inutilisable. Le soleil levant y posait des touches de rouge et d'or, la mer des reflets de vert et d'ambre. Le bruit de l'eau rendait les voix ténues et lointaines.

Quand les deux hommes au visage dur montèrent à bord, un peu plus tard, il leur dit :

— Je veux que vous capturiez un décapode. Un gros. Pouvez-vous le faire ?

L'un des jumeaux répondit :

— Bien sûr. Mais il nous faudra tout un équipement, et ce ne sera pas bon marché.

— Je le veux vivant. Assommé.

— Ce ne sera pas facile, fit l'autre frère. Ces bestioles ne sont pas commodes.

Dumarest prit une voix cassante :

— Vous l'avez déjà fait. Sinon, trouvez-moi des gens qui l'on fait. Izane vous aidera à en dépister un, et vous pourrez vous servir de notre matériel. Et vous serez bien payés. Je veux trouver la bête ici à mon retour. (Et, s'adressant à Selkas :) À présent, conduisez-moi en ville. Vite !

*

* *

Le directeur du laboratoire biologique de Dradea lui dit :

— Selkas m'informe que vous avez un problème dont vous désirez me faire part. J'espère que c'est important, car j'ai des expériences en cours.

Il était âgé, tout comme son bureau, les sièges et les rideaux à la fenêtre. Le bâtiment lui-même présentait des signes de négligence, et Dumarest pouvait deviner le reste : une institution dépourvue de soutien financier ; un havre de science tombé en disgrâce aux yeux du pouvoir actuel – ou passé. Le défunt Propriétaire avait laissé son empreinte. Le matériel devait fatalement être vieux, le personnel rare, les fournitures pauvres. Mais c'était tout ce qui était disponible.

Dumarest expliqua :

— J'ai besoin de votre aide, Monsieur le directeur. Vous êtes le seul homme sur Dradea qui puissiez me la fournir. Je sais que les sciences de la vie vous sont familières et je désire que vous me prêtiez vos installations, votre expérience et votre compétence.

Amplon fronça les sourcils, gêné par cette demande inhabituelle. Il s'était attendu à une autre requête : quelque drogue subtile pour conquérir les faveurs d'une femme, ou donner à un homme plus de virilité. Ce genre de demandes étaient devenues courantes, tant le laboratoire était tombé bas.

— Pouvez-vous m'aider ? Possédez-vous assez de compétences ?

Amplon rétorqua sèchement :

— Dans ma jeunesse, j'ai étudié sur Atin, puis sur Orge. J'étais le premier de ma classe et on m'a donné la permission de mener mes propres recherches. Oui, je pense que vous pouvez dire que j'ai quelque talent dans ma profession.

— Je me référais aux techniciens disponibles.

— J'ai un assistant très doué. En fait, il est remarquable. Si les choses étaient différentes il dirigerait à présent son propre institut. Mais ceci est à côté de la question. En quoi au juste puis-je vous aider ?

Dumarest s'empara d'un crayon et d'une feuille de papier et y traça quinze symboles dans le désordre.

— Connaissez-vous cela ?

Amplon étudia les signes.

— Ils relèvent des sciences de la vie ?

— Oui.

— Dans ce cas il s'agit de symboles d'unités moléculaires. Le code m'est familier. L'élaboration de ces unités fait partie du travail normal de tout laboratoire de biologie. (Il regarda Dumarest avec curiosité.) Comment se fait-il que vous ayez de telles connaissances dans cette matière ?

Dumarest ignore la question.

— Êtes-vous assez équipé pour élaborer ces unités ?

— Oui, mais...

— Alors, s'il vous plaît, faites-le, et faites-le aussi vite que possible.

— Vous ne m'avez pas laissé terminé. (Amplon était offensé dans sa dignité.) Ceci n'est pas une boutique ou une fabrique où vous pouvez demander un service instantané. L'équipement nécessaire à la fabrication de ces unités est actuellement employé pour une série d'expériences. Il va falloir un certain temps pour les mener à bien, et davantage pour exaucer vos souhaits. (Le directeur marqua un temps, puis ajouta :) C'est-à-dire, si tant est que je vous accorde ma collaboration. Jusqu'à présent, vous ne m'avez donné aucune raison de le faire.

Le temps ! Dumarest se tourna vers la fenêtre éclairée de soleil. Il avait fallu des heures pour regagner la cité, et il en faudrait autant pour retourner à l'endroit où reposait le vaisseau. Davantage de temps pour élaborer les unités moléculaires, et plus encore pour les assembler. Comment convaincre le directeur qu'il fallait faire vite ? Lui dire la vérité ? La situation actuelle

ne lui plaisait sans doute pas, et il devait savoir à quoi s'attendre si Montarg héritait. La vérité donc, mais pas tout entière.

Amplon fut abasourdi par l'exposition des faits.

— Mais je ne vois pas de quelle manière ces unités moléculaires pourraient vous être utiles.

— Séparément, elles ne seraient en effet d'aucun secours, mais assemblées en chaîne, oui. (Dumarest devança la question évidente.) Je ne vous dirai pas comment et je ne vous dirai pas dans quel ordre elles doivent êtres assemblées. Tout ce que je désire, c'est que vous les fabriquiez. Je les assemblerai moi-même.

— Avez-vous les compétences requises ?

Dumarest se rappela les longues heures passées à acquérir la dextérité manuelle nécessaire, et les mois encore plus longs passés dans divers laboratoires où les techniciens locaux l'avaient considéré comme un amateur, un dilettante.

— Oui, dit-il. J'ai les compétences.

— Redal vous aidera si vous avez besoin d'aide. C'est le jeune homme dont je parlais. Je vais le charger du projet.

— Allez-vous commencer tout de suite ? Selkas subviendra à toutes les dépenses, dit Dumarest d'un ton pressant. Cela ne vous semble peut-être pas important ; en ce cas, rappelez-vous ceci. Si Montarg hérite, vous consacrerez vos connaissances à l'élevage de bêtes d'arène. Ce bâtiment pourrait devenir un centre d'entraînement pour lutteurs. Si vous et ceux de votre profession espérez survivre sur Dradea, alors vous ne devez pas perdre une seconde.

Quand il avait pris sa décision, Amplon était un homme d'action.

— Je vais commencer sur-le-champ. Accordez-moi douze heures et...

— Douze ?

— C'est le temps nécessaire à l'élaboration des unités. Il leur faut le temps de se développer et de former leurs caractéristiques, et il faut les contrôler afin de déterminer si elles ont ou non acquis des propriétés indésirables. (Amplon se leva.) Même avec des techniques accélérées, il est impossible de le faire plus vite. Douze heures.

Dumarest jeta un regard au soleil, à travers la vitre. Il était presque midi. En comptant le temps nécessaire à l'assemblage et au retour, il serait la même heure quand il rejoindrait le vaisseau posé au fond de la mer Elgish.

Si les frères Ven faisaient leur travail, cela laisserait moins d'un jour avant l'expiration du délai alloué par le Conseil.

Cela suffisait, si Veruchia vivait encore. Si elle avait trouvé la preuve dont elle avait besoin. Si rien ne contrariait l'opération.

Selkas attendait au-dehors. Il suivit Dumarest qui franchissait à grands pas le couloir vieillot, et quand ils sortirent, le soleil les baigna d'une lumière crue. Il y avait un banc près d'un petit bassin où flottaient des fleurs blêmes. Un poisson sauta hors de l'eau, doré, ruisselant de reflets rubis ; ils s'assirent.

— Earl ?

— Si Amplon n'est pas un menteur, et s'il tient sa promesse, Veruchia pourra être sauvée.

Selkas retint son souffle. Il avait suivi Dumarest aveuglément, obéissant à ses ordres faute d'un autre moyen d'action, mais il ne parvenait pas à comprendre ce qu'un laboratoire de biologie avait à voir avec le sauvetage d'un vaisseau qui gisait au fond d'un océan.

Il regarda un autre poisson jaillir de l'eau et disparaître dans une pluie de gouttelettes chatoyantes.

Earl, je dois savoir ce que vous comptez faire. Je ne puis rester là sans rien faire tandis que Veruchia attend la mort.

— Mais vous ne pouvez rien faire, Selkas.

— Pensez-vous que je ne le sache pas ? Pour l'amour de Dieu, Earl, s'il y a un espoir, laissez-moi le partager !

Dumarest perçut sa douleur. Il interrogea calmement :

— Vous l'aimez ?

— Pas de la manière que vous le croyez, mais oui, je l'aime. Pour moi, elle est ce qu'il y a de plus important au monde. Je donnerais tout ce que je possède pour la voir debout dans le soleil, vivante et en pleine forme, souriant et m'appelant par mon nom.

Selkas essaya de retrouver son flegme, conscient d'avoir laissé glisser le masque, d'avoir abandonné l'armure derrière laquelle il affrontait la vie.

— Je vous en prie, Earl. S'il y a une chance, dites-le-moi.

Dumarest hésita, mettant en balance la nécessité du secret d'une part, et de l'autre, le besoin qu'avait Selkas d'être rassuré. Il aurait été trop cruel de garder le silence.

— Il y a une chance, dit-il brusquement. Sur un monde éloigné de Dradea je suis entré en possession d'une technique particulière mise au point dans

un laboratoire secret. Il s'agit de la fabrication d'un symbiote artificiel qu'on appelle un jumeau affin. Il consiste en quinze unités moléculaires ; l'inversion d'une de ces unités le rend ou dominant, ou sujet. Injecté dans le sang, il se niche à la base du cortex, se met en prise avec le thalamus et prend le contrôle de tout le système nerveux et sensoriel. En d'autres termes, l'être qui détient la moitié dominante du jumeau-affin prend possession du corps de l'hôte qui abrite la moitié sujette. Ai-je besoin de vous dire ce que cela signifie ?

Une domination totale ; l'intelligence d'un homme placée dans le corps d'un autre – ou l'intelligence d'un homme dans le corps d'une bête. Selkas aspira son souffle.

— Le décapode ?

— Oui.

— Mais est-ce que ça marchera ?

Si cela ne marchait pas, Veruchia mourrait, et Dumarest avec elle. Il contempla ses mains, les doigts nus de la gauche, pensant à la bague, à ce présent d'amour de Kalin. Kalin aux yeux verts et aux cheveux de flamme. Brasque lui avait confié le secret dérobé au Cyclan avant de mourir. Elle le lui avait transmis et était morte à son tour – non pas l'écorce qui l'avait revêtue, mais la femme réelle qui l'animait de sa personnalité. La bague renfermait le secret de l'assemblage exact des unités moléculaires. Elle avait disparu, mais le secret demeurait enfoui dans sa mémoire...

... Le secret que le Cyclan eût échangé contre des mondes, car, en le possédant, il posséderait la galaxie ; ses pantins détiendraient tous les postes importants ; le cerveau d'un cyber dirigerait tous les gouvernants et les gens influents. Pas étonnant qu'ils le traquent de plus en plus désespérément.

Le pilote s'exclama :

— Dieu, regardez ça ! Quelle taille !

L'incrédulité lui donnait une voix de fausset.

Au-dessous, la mer grouillait de bateaux de toutes tailles. À l'écart, Dumarest voyait les radeaux qui se mouvaient lentement en scrutant les eaux. L'un d'eux changea sa trajectoire pour se diriger vers eux Izane, probablement, qui venait faire son dernier rapport. Dumarest concentra son attention sur la scène en dessous d'eux.

Les frères Ven avaient accompli leur travail. Au milieu d'un large cercle de bateaux, flottant mollement à la surface, une forme boursouflée étalait ses tentacules multiples au soleil de l'après-midi.

Elle était immense : le corps à lui seul mesurait près de cent mètres, et les tentacules doubler sa longueur, masse formidable de chair et de tendons, d'un bleu terne dans la lumière, avec des tentacules couverts de ventouses et hérissés de piquants. Tandis qu'il l'observait, les tentacules frémirent, se soulevèrent légèrement, avant de s'abattre à nouveau sur l'eau en projetant dans les airs une gerbe d'embruns. Elle retomba dans l'immobilité quand l'aboiement rauque des décharges soniques déchira l'air.

Selkas dit :

— Earl, vous ne pouvez pas. Pas dans cette créature. C'est impossible.

— Elle est dotée d'un cerveau et de sang. C'est possible.

S'il avait assemblé correctement les unités. Si la combinaison fonctionnait avec des créatures d'espèces différentes. Si les unités élaborées à la hâte étaient conformes.

Ils n'avaient pas eu le temps de vérifier, de procéder à des tests. Dumarest ferma les yeux, luttant contre la vague de fatigue qui obscurcissait son esprit. La nuit avait été longue ; il avait travaillé avec Redal et le directeur, les bousculant, forçant le rythme, faisant en sorte de ne pas perdre une seconde. Puis il les avait fait sortir du laboratoire, s'était enfermé à clé, et, seul, avait mis à l'épreuve les connaissances jadis acquises. Ensuite, il avait détruit toute trace de ses activités. S'il devait mourir, le secret de la chaîne moléculaire périrait avec lui.

Un soubresaut du radeau le réveilla brutalement, le ramenant à la réalité.

Izane les avait accostés, et les frères Ven étaient avec lui. Ils lancèrent un regard maussade à Dumarest quand celui-ci, suivi de Selkas, sauta sur leur radeau.

— Combien de temps voulez-vous qu'on retienne cette bestiole ? questionna l'un d'eux. Nous vous attendions plus tôt.

— Nous avons été retardés. Avez-vous la situation bien en main ?

— Pour le moment, oui. (L'autre abaissa son regard sur la créature endormie.) Nous avons perdu deux bateaux et trois hommes pour la capturer. Et si vous ne vous dépêchez pas, il ne restera plus rien. Ces foutues anguilles mettent en pièces tout ce qui ne peut se protéger. Que diable voulez-vous en faire, d'ailleurs ?

— C'est mon affaire ; Pouvez-vous me trouver des hommes volontaires pour descendre au fond ?

— Des plongeurs ? (L'un des jumeaux écarquilla des yeux incrédules.) Après ce qui est arrivé à Shem et Larco ?

— Essayez d'en trouver quelques-uns. Prévenez Selkas si vous en dénîchez.

Dumarest attendit qu'ils fussent partis, à bord d'un bateau qui attendait sous le radeau antigrav.

Il dit à Izane :

— Vous avez mis des repères autour du vaisseau ?

— Oui, trois flotteurs, aussi près que possible. Il était difficile de le faire avec plus de précision, car le vaisseau est extrêmement profond.

— Et Veruchia ?

— Rien jusqu'à présent.

C'était une complication supplémentaire. Dumarest attira Selkas à l'écart et lui dit à voix basse :

— Continuez à essayer de la contacter. Avec un peu de chance, l'accélérateur temporel qu'elle a pris devrait avoir perdu un peu de sa force, et elle pourrait à tout moment revenir à son métabolisme normal. Interdisez-lui d'en reprendre. Si vous la joignez, dites lui de mettre son équipement respiratoire, et de faire un trou au laser dans le panneau extérieur quand Izane en donnera le signal. Cela égalisera la pression et lui permettra de s'échapper. Je vais essayer de ramener le vaisseau sur la plate-forme continentale. Si je n'y arrive pas, je l'amènerai aussi près que possible de la surface. Si elle ne revient pas à elle, il faudra envoyer des plongeurs la chercher. Offrez-leur une fortune s'il le faut, mais décidez-les.

— Si c'est impossible, je plongerai moi-même, promit Selkas. Pensez-vous honnêtement que ça marchera, Earl ?

— Ça marchera. À présent, dites à Izane de se poser sur le dos de cette bête.

Lui était prêt, muni d'une grosse seringue hypodermique dotée de la plus longue aiguille qu'il avait pu obtenir, chargée de la moitié sujette du jumeau affiné. Le radeau descendit, Dumarest sauta, et ses pieds glissèrent sur la peau humide du décapode. C'était comme de se tenir debout sur la coque lisse d'un vaisseau spatial. Il courut vers la tête, là où nichait le cerveau. Tandis qu'il travaillait dans le laboratoire, Selkas s'était procuré une carte anatomique de la créature ; Dumarest savait exactement où trouver une artère.

Quand il regagna le radeau, il était couvert de sang et de bave.

— Dites-leur de dégager la zone, commanda-t-il. Que tous les bateaux et tous les hommes s'en aillent, vite ! (Il se nettoya avec une liasse de

serviettes en papier.) Si vous perdez la trace de cette bête, Izane, j'aurai votre peau !

Le technicien se montra offensé.

— Inutile de me menacer. Je connais mes responsabilités.

— Alors ne les négligez pas.

Dumarest se rendit à l'arrière du radeau et ôta sa tunique.

— Très bien, Selkas.

Selkas s'empara de la deuxième seringue.

— Maintenant ?

Dumarest regarda l'eau, le soleil luisant sur les vagues, les bateaux filant à toute vitesse, pareils à des jouets dirigés par des hommes en miniature. Il respira profondément, pour combattre la tension intérieure, la peur de l'inconnu.

— Maintenant !

Il sentit l'aiguille s'enfoncer.

C'était un rêve, un magma confus d'impressions dissociées, une masse incompréhensible de données sans relation les unes avec les autres. Il volait, non, il flottait, non, il nageait, non, il dérivait dans des nuages de fumée limpide. Il avançait tout en restant immobile, incapable de distinguer les faits des impressions. Il avait peur.

La lumière lui faisait mal aux yeux, et il essaya de les fermer, puis de lever les mains pour les protéger car la lumière persistait. Il n'avait pas de mains. Mais un grand voile d'ombre sembla lui apporter quelque soulagement, et il ressentit un faible choc. Il fit une nouvelle tentative et cette fois, la douloureuse clarté disparut pour être remplacée par une reconfortante obscurité. Il bougea encore et éprouva un bizarre soulagement. Encore, et il vit de longs bras préhensiles s'étendre devant lui. Des bras ? Ses bras ?

De nouveau, il connut la peur. Résolument, il la combattit.

Je suis dans le cerveau de cette créature, je la mène comme un homme mènerait un cheval, pourtant, en réalité, je ne suis pas là. Rien ne peut me blesser. Je suis en sûreté dans le radeau avec Selkas. Rien ne peut me blesser. Je suis en sûreté dans le radeau avec Selkas. En réalité, je ne suis pas ici.

Cela ne servait à rien. Parce qu'il était bel et bien ici. Il pouvait voir ce qu'il était devenu, un terrible cauchemar qui s'était fait réalité, et dans lequel son corps s'était déformé de façon grotesque, où il se trouvait

prisonnier d'un environnement étranger. Et il n'était pas seul. Il pouvait sentir une autre entité à proximité, de la même manière qu'un homme percevrait la présence d'un animal dans une pièce : un trouble sourd, l'instinct primitif de survie qui faisait défaut, la terreur croissante s'emparant de Dumarest tandis qu'il essayait de contrôler consciemment son nouveau corps.

C'était la mauvaise méthode. Il était un homme habitué à posséder deux bras, deux jambes, habitué à la pesanteur. Il lui manquait le sens de la coordination nécessaire pour manipuler une machine aux membres multiples, aux réactions différentes. Avec du temps, il aurait pu acquérir un certain contrôle, mais il n'avait pas le temps, et ce n'était pas nécessaire. Il pouvait dominer la créature : il n'avait pas besoin de la remplacer. Les schémas de comportement essentiels étaient déjà formés dans le cerveau de la bête ; il pouvait s'en servir en pensant simplement les instructions appropriées.

Il pensa : « Descends ! »

L'obscurité grandit, mais il pouvait toujours voir clairement, car les yeux du décapode s'adaptaient à la lumière faible. Un banc de poissons apparut devant lui, et il les balaya vers sa bouche dans un réflexe automatique, sans rien sentir, sans même se rendre compte de la trombe d'eau qu'il engloutit avec la nourriture. Et c'était une réaction normale : combien de fois un homme dirige-t-il consciemment l'acte de la respiration ?

Il se dirigea vers le rivage. Il ne savait pas dans quelle direction il se trouvait, mais le décapode le savait. L'eau devint plus claire, et Dumarest ressentit un malaise de plus en plus fort. Les mécanismes d'avertissement, dont dépendait la survie, fonctionnaient comme ils le devaient. Cette région de la mer était dangereuse pour la créature qu'il était devenu.

Il passa outre les signaux de mise en garde, contourna le bord du plateau continental, où une muraille de rochers se dressa devant lui. Des anguilles jaillirent de cavernes sous-marines, la gueule ouverte pour lui mordre les membres, et il cingla de ses tentacules les formes sinueuses. Il plongea plus profondément, pour tenter de distancer ce fléau. Les ténèbres augmentèrent, les objets se firent plus flous. Il avançait, cherchant les câbles qui indiqueraient la position du vaisseau. Il en découvrit un, et plongea vers le fond.

Le vaisseau lui parut plus petit qu'il s'en souvenait, presque un jouet, là, dans le limon épais, puis il se rappela qu'il n'était pas du tout petit – c'était

le décapode qui avait une notion différente des dimensions. Il s'en approcha, envoya ses tentacules palper la surface, chercher une prise ferme. Deux fois, il échoua, puis l'extrémité d'un tentacule trouva le sabord ouvert de la soute. Cette fois, quand il remonta, le vaisseau vint avec lui. Il monta plus vite, longeant la muraille, ignorant les anguilles qui arrivaient sur lui comme des traits pour lui déchirer les chairs. Le sang ruisselait d'une douzaine de blessures mais il n'éprouvait aucune douleur. D'autres anguilles apparurent, attirées par l'odeur, et l'entourèrent comme un essaim de mouches dans son ascension. L'eau s'éclaircit, et le rebord du plateau fut en vue ; Il avançait, toujours plus haut, le vaisseau et les tentacules raclant encore le fond, encore plus haut » jusqu'à ce que l'énorme masse de son corps heurte le fond et que l'éclat aveuglant du soleil lui brûle les yeux.

Il était impossible d'amener le vaisseau sur la terre ferme. Son poids était trop important, maintenant que l'eau ne le portait plus, et il n'avait pas assez de place pour manœuvrer. Il l'abandonna et replongea vers les profondeurs. À présent, il sentait la morsure de la souffrance, une douleur irritante l'élançait aux endroits où la chair avait été arrachée. Il accéléra l'allure, attirant les prédateurs loin du vaisseau, suivi d'une traînée de sang et d'une horde d'anguilles voraces. S'il n'avait pas été sous sa domination, le décapode les aurait repoussées, se serait défendu, aurait recouru à la fuite si c'était possible ou au combat dans le cas contraire.

Mais Dumarest n'avait aucune raison de le maintenir en vie.

Prisonnier du cerveau de la créature, il devait la faire mourir pour s'en échapper. Et il dut assister à chaque instant de son trépas. Il regarda les anguilles arracher ses tentacules dont des morceaux sectionnés passèrent devant ses yeux, sentit les mâchoires fouailler son corps de plus en plus profondément, et la douleur croître, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une marée rouge – l'attente, la souffrance, le souhait que tout soit fini.

Selkas dit :

— J'étais inquiet, Earl. Je ne savais que faire. Au début, je vous ai cru mort, et puis, ma foi, j'ai été obligé de vous ligoter.

Dumarest contempla les meurtrissures sur ses bras, les marques sur son corps.

— D'abord, tout allait bien, ensuite vous avez vraiment commencé à vous débattre.

Selkas trempa un linge dans l'eau, le tordit et le tendit à Dumarest. Lentement, celui-ci se baigna le visage et le cou.

— Veruchia ?

— Nous l'avons repêchée selon votre plan. Je suis parvenu à trouver deux plongeurs, les frères Ven ; je crois qu'ils feraient n'importe quoi pour de l'argent. Ils sont arrivés juste à temps. L'air s'était épuisé, et elle était inconsciente, mourante. Ils lui ont donné de l'air de leurs propres réservoirs et l'ont remontée immédiatement. Izane se trouve auprès d'elle. Il a quelques notions de médecine.

— A-t-elle trouvé ce qu'elle cherchait ?

— Je ne sais pas. Je vous l'ai dit, elle était inconsciente, et Izane lui a donné un somnifère. Pour qu'elle se remette du choc. Il dit qu'elle avait dû accepter l'idée de la mort et qu'il faut qu'elle surmonte le trauma. Mais elle va bien, Dieu merci.

Dumarest regarda Selkas puis, au-delà de lui, les étoiles qui scintillaient derrière le dôme de verre. C'était l'après-midi quand il était entré dans le corps du décapode, et c'était la nuit qu'il réintérait le sien. Il s'adossa, les yeux embués de songe. La bête avait mis longtemps à mourir. La masse gigantesque avait subi un châtement épouvantable et, vers la fin, l'esprit primitif avait lutté avec une sauvage intensité pour demeurer en vie. Une partie de cette énergie avait dû se transmettre à l'autre moitié du jumeau-affin. Cela expliquait la nécessité des entraves.

— J'aurais dû vous endormir, Earl, mais je craignais que cela ne fasse plus de mal que de bien. Je ne savais pas de quelle manière la substance pourrait affecter ce qui avait été injecté dans votre cerveau. J'ai eu peur de prendre le risque. Par moments, j'aurais souhaité l'avoir fait car vous aviez presque perdu toute apparence humaine. Et puis, quand Veruchia a été remontée à la surface, et que j'ai su qu'elle était vivante, et qu'elle marcherait, parlerait et sourirait à nouveau... Earl ! Comment vous remercier ! Que puis-je faire ?

Dumarest se leva.

— Le travail n'est pas encore terminé.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous n'avons pas enduré tout cela pour rien. Il nous reste jusqu'à demain midi pour prouver au Conseil que Veruchia est dans son droit. Il faut vérifier qu'elle détient cette preuve.

Elle paraissait toute petite, allongée sur un tas de filets dans une cabane, tout près des vagues clapotantes. La dentelle ébène de son visage se confondait aux mailles des filets, si bien que ceux-ci semblaient la recouvrir

de leurs délicats entrelacs. Les stries argentées dans sa chevelure captaient la lumière et la renvoyaient en reflets lustrés.

Selkas la contempla, mourant d'envie de la prendre dans ses bras, comme il en mourait d'envie quand elle était enfant. Il résista à la tentation cette fois-ci, comme naguère. Si Lisa avait vécu ! Mais elle était morte, et son souvenir devait rester intact. À cette sombre époque, il avait trouvé refuge dans la fuite, avait visité une douzaine de mondes, épaississant sa cuirasse de présumé cynisme. À présent, il devait se montrer plus fort.

— Je lui ai administré une drogue neutralisante, dit Izane. Elle s'éveillera bientôt, mais je dois réitérer ma mise en garde : c'est très imprudent. Il y a danger de désorientation et de rechute ultérieure.

— Laissez-nous, dit Selkas d'un ton sans réplique.

Cet idiot méconnaissait la vigueur de sa patiente. Quand Izane fut sorti, il se laissa tomber à genoux, et caressa d'une main la crinière chatoyante.

— Veruchia, ma chérie. Veruchia. Réveille-toi, mon enfant. Mon enfant. Ses mots le trahissaient.

— Selkas ? (Elle sourit, l'air endormi.) C'est vous ?

— Réveillez-vous, Veruchia.

— J'ai fait un rêve inhabituel, murmura-t-elle. Je croyais avoir trouvé quelque chose de merveilleux et puis, soudain, tout allait mal et je me retrouvais seule à nouveau.

Ses yeux s'agrandirent, tandis que la mémoire lui revenait.

— Earl ?

— Il va bien, et vous regarde à cette minute même.

— Earl ! (Elle se dressa d'un bond, les bras tendus.) Earl, mon chéri. Tu m'as sauvée. Je savais que tu me sauverais. Il sentit ses lèvres se presser contre les siennes, la chaleur de son corps contre le sien. Elle n'était que désir, comme une femme ressuscitée et pleine de l'envie de vivre. Combien de fois avait-il goûté la même euphorie, quand il voyageait en Bas : cette griserie vertigineuse lorsque le trajet s'était terminé sans anicroche, et qu'il émergeait de la cellule de vie suspendue comme d'un tombeau.

Doucement, il desserra l'étreinte de ses bras.

— As-tu trouvé ce que tu cherchais ?

— Earl ?

Il se remémora qu'elle devait encore avoir les idées un peu confuses. D'une voix patiente, il interrogea :

— Était-ce bien le Premier Vaisseau ? Contenait-il la preuve dont tu as besoin pour devenir héritière ?

— Oui, Earl. Oui ! (Elle regarda autour d'elle, éperdue.) J'avais un livre. Il était glissé sous les courroies de mes appareils respiratoires. Où...

— Ils doivent se trouver avec votre équipement, dit Selkas. Les frères Ven ont tout laissé dans la cabane voisine.

— Allez le chercher. Ne le perdez pas de vue. C'est le journal de bord du Premier Vaisseau.

Selkas, Earl, j'avais raison ! Les vieilles légendes ne mentaient pas. Le nom du propriétaire était Chron, et non pas Dikarn. Dikarn était le capitaine, mais le vaisseau ne lui appartenait pas. Et il n'était pas le Premier Propriétaire de ce monde. Chron est mort juste après l'atterrissage, et Dikarn a alors pris le commandement. Il a épousé la veuve de Chron, et c'est ainsi qu'est née la confusion. Mais Chron était bien le Premier Propriétaire, Tout est dans le livre. J'ai eu le temps de le lire pendant que j'attendais.

— Avant de prendre l'accélérateur temporel ? questionna Selkas, sourcils froncés.

— Après. Pendant que j'attendais qu'on hisse le vaisseau et qu'arrivent les secours. (Elle soupira, radieuse.) Nous avons gagné, Earl. Nous avons fait un pari, et nous l'avons gagné. Je suis la nouvelle Propriétaire de Dradea.

CHAPITRE VIII

Montarg apprit les nouvelles à l'aube ; une heure plus tard, il était chez Surat. Malgré l'heure matinale, le cyber était assis à son bureau. Il se leva en voyant son visiteur se ruer vers lui, fit un signe à son acolyte qui vint se placer entre eux. Montarg était furieux, mais Surat n'avait pas besoin d'un défenseur. Même au comble de la rage, l'homme n'oubliait pas qu'il était préférable de ne pas user de violence envers un serviteur du Cyclan.

— Vous êtes au courant ? (Montarg lança un regard furibond au cyber.) Cette garce a découvert ce qu'elle cherchait. En ce moment même, elle est en route vers la chambre du Conseil, et chacun est convaincu qu'à midi elle sera la nouvelle Propriétaire.

La rage l'empêchait de demeurer en place. Ses pieds martelaient le sol, tandis qu'il arpentait la pièce.

— Voilà pour vos prédictions, Surat. Le plus piètre imbécile de la cité aurait fait aussi bien.

— Je ne lis pas l'avenir, Monseigneur. Je me contente de prévoir le résultat le plus probable d'une série d'événements, mais je n'ai jamais prétendu être infaillible. Il existe toujours le facteur inconnu.

— Des excuses, Cyber ?

— Des faits, Monseigneur.

— Je me suis fié à vous pour me conseiller. Vous aviez prédit que je serais accepté par le Conseil, et qu'est-il advenu ? Votre prévision était fausse, et Veruchia a obtenu un délai de cent jours. Puis, vous avez prédit qu'elle ne découvrirait pas le Premier Vaisseau, et cependant elle l'a trouvé. Et lorsqu'elle est tombée au fond de la mer, prisonnière de l'engin, il paraissait certain qu'elle allait mourir. Pourtant elle vit. Trois prédictions, Cyber, avec, pour la dernière, un ordre de probabilité de quatre-vingt-dix-neuf pour cent.

La voix égale de Surat contrastait fortement avec les divagations de Montarg.

— C'est vous-même qui avez provoqué la décision du Conseil, Monseigneur. Votre conduite les a indisposés et les a incités à se mettre d'accord pour octroyer à la femme le temps de prouver le bien-fondé de ses prétentions. La découverte du vaisseau fut une question de pure chance. Comme vous vous en souviendrez, ma prévision était qu'elle ne le trouverait pas, selon un ordre de probabilité de quatre-vingt-douze pour cent.

— Et la dernière ? La probabilité à quatre-vingt-dix-neuf pour cent qu'elle ne survivrait pas ?

— Quatre-vingt-dix-neuf pour cent, ce n'est pas la certitude absolue, Monseigneur. Rien n'est jamais certain. Il y a toujours...

— Le facteur inconnu, coupa brutalement Montarg. Dans le cas présent, un homme appelé Dumarest. Il l'a sauvée. Je crois que je vais le tuer à cause de cela.

— Ce serait extrêmement malavisé de votre part.

— Pourquoi ? Que vous importe cet homme ? La lie de l'arène, un voyageur, j'aurais dû m'arranger pour le tuer depuis longtemps.

Montarg porta la main à sa ceinture. Il arborait une dague dans un fourreau orné. Il sortit la lame et contempla l'acier brillant.

— J'en ai commandé un millier de semblables, dit-il. Elles seront distribuées aux étudiants comme symbole de la nouvelle culture de ce monde.

Sans crier gare, il lança son arme, et la pointe s'enfonça en vibrant dans le bureau.

— Veruchia ! cracha-t-il. Cette chienne ne sera jamais Propriétaire.

Surat regarda son bureau. Sa main se trouvait à quelques centimètres de l'endroit où le couteau s'était planté, mais il n'avait fait aucun effort pour le retirer, prévoyant la trajectoire de la lame à l'instant même où Montarg la jetait. Un geste stupide, émotionnel, dénué de logique et de raison, typique de l'homme et typique de tous ceux qui étaient esclaves de leurs sécrétions glandulaires. Comment de tels individus pouvaient-ils espérer contrôler la destinée des mondes ? Comment pouvaient-ils élaborer des politiques, décider des actions alors qu'à tout moment ils pouvaient succomber à la haine, à la peur et à la colère ? L'émotion était une insanité.

Mais il pouvait l'utiliser. Surat réfléchit. Était-il préférable de permettre à l'homme de tuer Veruchia ? Le Conseil le châtierait, c'est vrai, mais son fils deviendrait héritier et l'on désignerait des régents pour administrer la planète – le Conseil, peut-être, il y avait des précédents. Mais pareil arrangement compliquerait les choses. Un homme seul était plus facile à guider, et l'intelligence centrale avait ordonné d'accélérer le programme. Donc, Montarg devait hériter.

Il regarda l'homme récupérer sa dague et la ranger dans sa gaine. Son geste semblait avoir agi comme une catharsis et quand il parla, ce fut d'un ton plus calme.

— Faites-moi une prédiction, Cyber. Quelle est la probabilité pour que Veruchia hérite ?

— Si elle possède la preuve nécessaire, Monseigneur, et selon mes informateurs elle la possède, il est pratiquement certain qu'elle deviendra la nouvelle Propriétaire.

— Faux. (Montarg émit son rire silencieux.) Son ascendance est douteuse. J'ai des raisons de croire que Oued n'était pas son père. Un examen biologique de ses facteurs génétiques pourraient l'établir de manière irréfutable. Amplon pourrait s'en charger. Ce vieux fou n'aura pas le choix, si le Conseil lui en intime directement l'ordre. Je vais le contacter tout de suite. Où est votre vidéophone ?

Il atteignit l'appareil avant que Surat ait pu prononcer une objection, appuya sur les touches pour composer un numéro, parla, et attendit en fronçant les sourcils. Il aboya une nouvelle fois dans le récepteur, élevant la voix sous l'effet d'une impatience croissante. Lorsque enfin il reposa l'appareil, ses yeux étaient pleins de stupeur.

— Amplon est mort.

Amplon, et aussi Redal, le premier par mesure de précaution, le second parce qu'il avait échoué dans sa mission. Placé dans le laboratoire à une seule fin, il avait laissé passer la chance quand elle s'était présentée. Il n'avait pas réussi à obtenir la formule exacte de la chaîne moléculaire et le Cyclan n'avait pas de temps à consacrer à ceux qui échouaient. Son corps était au fond de la mare, lesté de plomb.

— Ce n'est pas une perte, Monseigneur, fit Surat de sa voix neutre. Il aurait été incapable de vous aider.

— Il y en a d'autres. Nous pouvons faire venir un biotechnicien, au besoin. Je suis persuadé que Selkas est le père de la fille de Lisa.

— Quoi qu’il en soit, cela ne change rien, Monseigneur. Sa revendication se fonde sur ses origines maternelles, et non paternelles. Lisa descendait en droite ligne de Chron, et il ne fait aucun doute que Veruchia est son enfant.

— Alors, elle doit mourir. Et ce Dumarest avec elle.

— Non, Monseigneur. Pas l’homme.

Surat ne pouvait ressentir d’émotion, et sa voix demeurait uniformément modulée, mais en dépit de cela, Montarg perçut une bizarre tension. Curieusement, il étudia le visage maigre, les traits durs, comme taillés dans la pierre, sous le crâne rasé, faisant appel à son intuition innée pour franchir les failles de la logique et parvenir à une conclusion instinctive.

Surat, depuis le début, insistait pour qu’on ne fasse aucun mal à Dumarest. Pourquoi ? Quelle raison pouvait avoir le cyber de protéger un tel homme ? Quel lien pouvait-il y avoir entre un vulgaire voyageur, un lutteur d’arène, et une organisation à l’échelle mondiale comme le Cyclan ?

Il dit d’une voix calme :

— Dumarest. Le facteur inconnu. Il y a un mystère quant au sauvetage de Veruchia. Dumarest, d’une manière quelconque, semble avoir réussi à diriger les actes d’un décapode. Oui, j’ai mes informateurs, moi aussi. Ils me tenaient au courant. (Il plissa le front, méditatif.) Dumarest et Selkas se sont rendus tous deux au laboratoire de biologie. On a interrompu une série d’expériences, et toutes les ressources de l’édifice ont été concentrées sur la fabrication de quinze unités moléculaires. Un membre du personnel a jugé bon de m’informer, anxieux qu’il était d’entretenir de bonnes relations avec le nouveau Propriétaire. (Ses yeux lancèrent des éclairs.) Le nouveau Propriétaire probable. Je l’ai jugé stupide, mais à présent je n’en suis plus si sûr. Et maintenant, Amplon est mort, et son assistant introuvable. Un mystère, Surat, n’est-ce pas votre avis ?

— Une suite d’incidents sans rapport les uns avec les autres, Monseigneur.

— Un tel discours dans la bouche d’un cyber ? Des incidents qui se succèdent ainsi peuvent-ils n’avoir aucun rapport ?

Montarg ruminait ses pensées, sans s’apercevoir que l’acolyte se rapprochait de lui, prêt à lui envoyer un dard empoisonné au premier signal de Surat, un poison qui le tuerait, pas sur-le-champ, mais dans une heure, quand il serait loin de là et que le cyber se trouverait à l’abri de tout soupçon.

— Dumarest possède quelque chose que vous désirez, déclara-t-il brusquement. Une sorte de secret. Je ne vois pas d'autre explication à votre obstination à le laisser en vie. Quinze unités moléculaires... assemblées dans un certain ordre, peut-être ? C'est ça ?

Son intuition était prodigieuse ; inexplicablement, il était tombé sur la réponse juste. Conjecture, peut-être, mais une conjecture qui aurait normalement dû lui valoir une mort immédiate. Un geste, et ce serait chose faite, mais Surat ne donna pas le signal. Montarg avait plus de chance qu'il ne s'en douterait jamais.

Le Cyclan avait formé des plans pour Dradea, et il en faisait partie. Le besoin d'agir vite dictait d'en faire l'héritier, et Surat était un dévoué serviteur de l'organisation. Cependant, s'il acquérait la certitude que Dumarest était d'une importance capitale pour le Cyclan, cela lui donnerait une arme contre eux. C'était le dilemme qu'il fallait résoudre.

— Quinze unités, répéta Montarg. Mais non, s'il ne s'agissait que de découvrir l'ordre exact, il suffirait d'essayer toutes les combinaisons.

N'importe quel mathématicien pouvait lui démontrer son erreur.

— Le nombre de combinaisons possibles pour quinze unités s'élève à des milliards, Monseigneur. S'il était possible d'en essayer une par seconde, il faudrait quatre mille ans pour les tester toutes.

— Alors, il détient effectivement le secret ?

C'était le moment de lui révéler un peu de la vérité.

— Oui, Monseigneur. Un secret dérobé au Cyclan.

— Et vous vouiez le lui reprendre. (Montarg jeta la tête en arrière, dans son rire silencieux.) Faisons un marché, Cyber. Faites en sorte que j'hérite, et je vous dirai comment récupérer votre bien.

À ce moment, il manqua d'intuition. Il ne comprit pas qu'il offrait de livrer ainsi au Cyclan le plus grand pouvoir que l'homme puisse connaître.

*

* *

La maison était pareille que dans son souvenir. Les fleurs étaient flétries dans leurs vases, mais à part cela, rien n'avait changé. Veruchia resta un moment dans l'entrée, savourant ce spectacle familial, dont les petits détails lui apparaissaient avec acuité : un jouet qu'elle avait chéri dans son enfance ; une photo encadrée et pendue un peu de guingois sur le mur ; un plat fait avec des coquillages ramassés par un, jour ensoleillé, quand elle avait vu pour la première fois l'étendue impressionnante de la mer.

Selkas lui prit le bras alors qu'elle était sur le point de courir vers les autres pièces.

— Un moment.

— Mais c'est ma maison ! Je dois sûrement être en sécurité ici !

— Tu n'as pas encore hérité, dit Dumarest. Il reste deux heures jusqu'à midi. Attends que j'aie inspecté les lieux.

Elle se rembrunit, tandis qu'il visitait une pièce après l'autre. Serait-ce toujours ainsi ? Faudrait-il craindre chaque recoin d'ombre, au cas où il abriterait un assassin ? Tous les souverains devaient-ils être entourés de gardes et d'yeux attentifs ? Elle se détendit quand Dumarest revint, chassant cette appréhension passagère. Ceci était sa demeure, et elle n'avait rien à redouter, comme elle n'aurait rien à redouter tant qu'il serait à son côté.

Selkas la regarda s'éloigner, vit son sourire, son, plaisir non dissimulé.

— Elle est heureuse, dit-il. Je ne l'ai jamais vue aussi rayonnante. Pas même quand je suis venu pour vous emmener au Conseil. Elle était heureuse à ce moment-là, mais à présent elle est telle que je l'ai souhaité toute sa vie.

Dumarest interrogea :

— Votre fille ?

— Vous avez deviné. (Selkas prit une inspiration.) Elle ne doit jamais savoir. Lisa était une femme merveilleuse, et Oued était mon ami. Ce fut un moment de folie exquise – je n'essaie pas de me trouver des excuses. L'aimez-vous ?

— Dans quelques heures, elle possédera un monde.

— Et vous avez votre fierté d'homme. Mais je crois que vous l'aimez, Earl. Pour quel autre motif auriez-vous risqué votre vie ?

— Pour obtenir des renseignements.

— C'est tout ? (Selkas eut un sourire incrédule.) Ma foi, peu importe. Si nous allions l'attendre dans le bureau ?

Le livre découvert par Veruchia gisait sur la table de travail usé, taché d'eau, couvert d'une écriture serrée et précise. Dumarest le feuilleta tandis que Selkas remplissait deux verres d'alcool. Il refusa l'offre d'un signe de tête.

— Non, merci.

— Déçu, Earl ?

Le journal ne contenait rien d'autre que le compte rendu du voyage, et les récits des premières années de la colonie. Les tables de navigation qu'il

avait espéré trouver avaient disparu, emportées par la rafale d'air, au moment de l'ouverture du panneau, peut-être, ou retirées du vaisseau des années auparavant. Mais il donnait cependant quelques indices.

— Ce monde a été colonisé depuis une planète appelée Hensh, dit Selkas. Il est fait mention de Quell et d'Allmah, mais rien sur Terre.

Trois planètes. Dumarest parcourut fébrilement le livre, cherchant leurs références. Le capitaine avait fait preuve d'une précision rigoureuse. Le nom de chaque monde était suivi d'une série de chiffres.

— Selkas, y a-t-il ici un almanach planétaire ?

— Je l'ignore. Voulez-vous que j'aille demander à Veruchia ?

— Ça n'a pas d'importance.

Dumarest entreprit de fouiller les rayons de la bibliothèque. Il en extirpa un épais volume qu'il posa sur le bureau. Il le feuilleta vivement.

Hensh, lut-il. Selkas ! Les coordonnées ne sont pas les mêmes !

— En êtes-vous sûr ?

— Regardez vous-même.

Les doigts de Dumarest tapotèrent l'almanach puis les notes du journal de bord. Il consulta brièvement d'autres pages.

— Quôll et Allmah, idem. Ni l'une ni l'autre ne correspondant aux références modernes. (Il s'enfonça dans son siège pour réfléchir.) Le vaisseau devait utiliser les tables de navigation originelles. C'est pourquoi les coordonnées indiquées ne sont pas les mêmes que celles d'aujourd'hui.

— Dans ce cas...

Selkas ne termina pas sa phrase.

— Non, Earl. Ce doit être une erreur. Un code particulier au capitaine, peut-être. À moins qu'il ne s'agisse pas du tout de coordonnées.

Dumarest n'écoutait pas. Il contemplait les pages maculées et les trois séries de chiffres laissées par un capitaine mort depuis longtemps. Cet homme avait-il connu Terre ? Avait-il été capable en regardant le ciel de repérer l'astre qui réchauffait la planète qu'il aspirait à trouver ?

Trois séries de chiffres ; trois éléments d'information à partir desquels un ordinateur pourrait établir des tables analogues à celles dont ils provenaient, des tables qui auraient utilisé comme point d'origine la région qu'il devait absolument retrouver – la planète Terre ; peut-être était-ce possible.

Sa patrie !

Dumarest examina ses mains. Elles tremblaient un peu, et il prit le verre que Selkas lui avait servi, chauffa l'alcool entre ses paumes. Se rendre

jusqu'à une planète offrant des services informatiques ; attendre que la copie soit établie, les comparaisons effectuées et puis, enfin, sa quête serait terminée.

Le succès lui tournait la tête.

Non, pas le succès.

Il contempla le verre auquel il n'avait pas touché, la forme effondrée de Selkas dans un fauteuil, et se dressa d'un bond.

— Veruchia !

— Qu'y a-t-il, chéri ? demanda-t-elle d'un ton désinvolte, inconsciente du danger. Earl ?

Elle arrivait dans le bureau lorsque des hommes firent irruption dans l'entrée.

— Coquette petite maison, dit Montarg. Petite, douillette et bien chaude. L'écrin qui convient à une perle, même si elle est imparfaite. (Il allait et venait nerveusement, débordant d'une énergie explosive.) Un coup bien monté, comme vous en conviendrez. Un trou percé dans le mur, un gaz répandu dans l'atmosphère. Simple, rapide et efficace. Les hommes n'étaient pas tellement indispensables, mais Surat tenait à ce que je prenne des précautions. N'est-ce pas, Cyber ?

— Il faut toujours prévoir l'imprévisible, Monseigneur.

— Nous avons donc amené quelques hommes avec nous, au cas où votre chien savant pourrait se passer de respirer, Veruchia. (Montarg s'arrêta près d'elle.) Êtes-vous à l'aise, cousine ? (Il resserra les liens qui la maintenaient sur la chaise.) Est-ce mieux à présent ?

Elle se refusa à lui donner satisfaction, et ne desserra pas les lèvres quand les entraves lui mordirent la chair. Il lui lança un regard mauvais, et serra encore d'un cran.

— Alors, raclure d'arène ? Ne plaideras-tu pas en faveur de ta catin ?

Dumarest l'ignora, promenant son regard autour de lui. De même que Veruchia, il était ligoté sur une chaise, une large lanière de cuir lui maintenait les bras contre le corps, et le corps contre le dossier de bois. Il ne vit Selkas nulle part. À l'exception de Veruchia et de Montarg, il n'y avait dans l'entrée que le cyber et un de ses acolytes. Les hommes qui avaient forcé la porte avaient été renvoyés. Le gaz qui l'avait privé de ses forces se dissipait.

— Réponds-moi quand je parle !

Montarg fit un pas, frappa le visage de Dumarest du plat de la main. Une bague lui meurtrit la lèvre, et le sang coula dans sa bouche. – Est-ce là ce que vous appelez la mystique du combat ? railla Dumarest ;

— Tu te moques de moi ?

— Torturer une femme sans défense et battre un homme réduit à l'impuissance.

Dumarest cracha un jet de salive mêlée de sang. Il atterrit sur le pied de Montarg.

— Vous êtes un valeureux guerrier, Monseigneur.

La rage transforma le visage de Montarg en un masque livide. Il leva à nouveau la main, et sa bague traça un sillon sur la joue de Dumarest. En même temps, d'un coup de pied, il fit glisser la chaise sur le bois ciré, et elle alla heurter le mur. Montarg s'avança, et l'acolyte fit un mouvement alors qu'il s'apprêtait à administrer un troisième coup.

— Monseigneur.

La voix égale de Surat était comme de l'eau jetée sur le feu.

— Nous perdons du temps. Le Conseil doit se réunir dans une heure. Il ne serait pas sage de le faire attendre.

— Ils attendront. Ils n'ont pas le choix.

— Mais nous n'avons néanmoins pas de temps à gaspiller, Monseigneur.

Montarg renifla avec mépris.

— Ce que vous voulez dire, en réalité, c'est que vous ne voulez pas que j'abîme votre propriété. Très bien, Cyber, je comprends. (Il abaissa les yeux sur Dumarest.) Écoute, espèce d'ordure. Tu détiens un secret que le cyber veut connaître. Tu vas lui dire ce qu'il désire savoir, ou la fille va souffrir.

Dumarest lança un coup d'œil à Surat, semblable à une flamme vivante dans sa robe écarlate. Lui et Montarg, associés ? C'était impossible, le Cyclan n'admettait pas d'égaux. Montarg était donc manipulé, utilisé par le cyber pour arriver à ses fins. Il raidit les muscles de ses bras et ses épaules. La chaise lui parut lourde comme un roc.

Il interrogea calmement :

— Et pourquoi devrais-je m'en inquiéter ?

— Parce qu'elle est fragile et sans défense, et que tu es un idiot. Parce que tu es amoureux d'elle et que tu détesterais la voir écorchée vive.

Dumarest haussa les épaules.

— Ce n'est qu'une femme. Mon secret la vaut un million de fois.

C'était une logique que le cyber pouvait apprécier. La promesse faite par Montarg reposait sur le pouvoir de l'émotion, et Surat n'avait aucun moyen de calculer la puissance de l'amour. Il ne l'avait jamais connu et ne pourrait jamais le connaître. À présent, il n'avait plus besoin de l'aide de Montarg. Il tenait Dumarest, et il saurait ce qu'il avait dans la tête.

— Monseigneur, cela suffit. Avec votre permission, je vais emmener cet homme.

— Essayez, et vous n'irez pas loin, répondit Montarg d'un ton menaçant.

Il était intrigué ; si ce secret était tellement important, il voulait le connaître.

— Mes hommes sont dehors, et ils ont des ordres. Si vous sortez sans moi, ils vous arrêteront. Ils pourraient même vous tuer, ainsi que l'homme auquel vous attachez tant de prix. Nous réglerons l'affaire à ma façon, comme nous eut avions convenu.

— Mais vos méthodes ne donnent pas de résultat, Monseigneur.

— Elles en donneront. Ne vous laissez pas abuser par ses déclarations. Je sais ce qu'il en est, et la femme aussi. Une fois qu'elle aura commencé à crier, il ne tardera pas à parler.

— Earl ? (Veruchia était abasourdie.) Que signifie tout ceci ? Que veut-il donc savoir ?

— Silence ! aboya Montarg.

Dumarest se projeta en avant, de tout son poids accentué par celui de la chaise, et sa tête frappa Montarg juste au-dessus de l'aine. Avant même qu'il soit à terre, Dumarest s'était rejeté en arrière, et la chaise s'écrasa contre le mur. Elle était solidement construite. Elle ne se cassa pas. Avant qu'il ait pu répéter sa tentative, l'acolyte s'était élancé sur lui pour le maîtriser avec une force irrésistible.

Montarg était étrangement calme. Il se releva, le souffle lourd, le visage luisant d'une mince patine de sueur. Il marcha sur Veruchia, en faisant jouer ses doigts. Il la saisit.

Elle hurla.

Ses cris se firent de plus en plus déchirants, entrecoupés de supplications frénétiques.

— Non ! Je vous en prie, non ! Earl, aide-moi !

Il tira, sentit la courroie se relâcher, tandis que le dossier de la chaise commençait à se rompre.

Les hurlements se transformèrent en une plainte rauque Dumarest sentait la sueur ruisseler sur son visage, provoquant une douleur cuisante sur la balafre qui lui traversait la joue et la coupure sur sa lèvre. L'acolyte le fixait d'un regard à la fois attentif et indifférent, et il se contraignit à la patience. S'il agissait trop tôt, il éveillerait leur méfiance. Trop tard, il aurait fait subir à Veruchia une souffrance inutile.

Montarg recula et considéra la jeune femme. Elle était effondrée et geignait comme un animal qui ne sait pas pourquoi il a mal.

— Tu dois apprécier le spectacle, Dumarest. (Son visage avait une expression repue.) Mais si tu ne parles pas bientôt, elle ne sera jamais plus comme avant. Je lui laisse un peu de répit, sinon elle va s'évanouir et échapper ainsi à mes attentions. Dans un instant, je commencerai à lui enlever la peau du visage et du corps. Les motifs qu'elle porte rendront la chose intéressante. En alternant les carrés, hein ? Une œuvre d'art en rouge et blanc soulignés de noir. Mais pour le moment, voici un petit quelque chose que j'ai souvent eu envie d'essayer.

Le cri de la jeune femme déchira l'air.

— Non ! (Dumarest tira sur ses liens.) Laissez-la tranquille. Je vais vous dire ce que vous voulez savoir.

— Vous voyez, Cyber ? triompha Montarg. Le pouvoir de l'amour. Il est assez fort pour vaincre même sa réticence à vous livrer le secret.

— C'est ce que nous allons voir, Monseigneur.

— Vous en doutez ? (Montarg sourit.) Il est trop avisé pour vous mentir. S'il espère gagner du temps ou obtenir un sursis pour la femme, il le regrettera. La prochaine fois, je ne m'arrêterai pas si tôt. Eh bien, Dumarest ? Quelle est cette précieuse connaissance ?

— La chaîne d'unités moléculaires composant le jumeau-affin, dit vivement Dumarest.

Le savait-il déjà ? À son expression, Dumarest devina que oui. Mais le reste ?

— C'est ce qui m'a permis de prendre le décapode sous mon contrôle.

— Une sorte de drogue hypnotique ? (Montarg haussa les épaules.) Bon, donne la formule au Cyber et terminons-en.

Il ne savait pas. L'espace d'un moment, Dumarest fut tenté d'essayer de les dresser l'un contre l'autre, d'acheter Montarg par des promesses dorées, mais il savait que cela ne servirait à rien. Cet effort si visible pour gagner son soutien provoquerait ses soupçons.

Il interrogea donc :

— Et après ? Que va-t-il se passer ?

— Rien. La femme et toi serez remis en liberté.

Il mentait. Veruchia serait exécutée et lui emmené par le Cyclan. Surat ne se fierait pas à ses révélations sur l'ordre des unités. Il serait retenu prisonnier pendant qu'on procéderait aux expériences, on fouillerait son cerveau pour en extirper le renseignement exact. Le cyber devait avoir ses propres raisons de se prêter à cette farce.

— Il faut que je puisse l'écrire, dit Dumarest. Vous allez devoir me libérer les bras.

— Ce ne sera pas nécessaire. Vous avez assez de mouvements. (Surat fit un signe à son acolyte.) Donne-lui du papier et de quoi écrire.

Il lui remit un stylo, long et mince, dont la pointe s'effilait en une bille chargée d'encre. Dumarest griffonna les symboles dans n'importe quel ordre, en exagérant ses difficultés.

— Montre-moi ça. (Montarg se rapprocha de Surat penché sur le papier.) C'est cela, le secret ? J'en veux une copie.

— Certainement, Monseigneur. (Surat s'attendait à cette demande.) Il va vous en donner une.

Dumarest se courba sur sa feuille. Surat manifestait sa subtilité. Il était difficile de se souvenir de quinze symboles tracés au petit bonheur. Si le deuxième exemplaire n'était pas semblable au premier, sa supercherie serait découverte. S'il l'était, cela lui fournirait une base de travail, quoi qu'il puisse survenir pour le priver de sa source d'information.

— Laissez-moi voir ! (Montarg s'empara du papier.) Sont-ils identiques ? Les deux hommes se concentrèrent sur les gribouillages.

C'était le moment qu'attendait Dumarest. Il s'arc-bouta, les pieds rivés au sol, les muscles des reins et du dos craquant dans son effort pour se redresser malgré la chaise qui l'entravait. Le bois déjà entamé par les coups précédents vola en éclats, et la chaise se brisa en morceaux.

Quand l'acolyte fit mine de l'empoigner, Dumarest leva la main dans laquelle il tenait le stylo, dont la pointe transperça l'œil de son adversaire, jusqu'au cerveau.

— Non !

Surat bondit, retenant Montarg qui avait sorti son laser de sa manche. Si Dumarest était tué, tout sera fini pour lui, sa vie, son avenir, la perspective d'être assimilé à l'intelligence centrale, récompense suprême.

— Écartez-vous, espèce d'idiot ! (Montarg ajusta son arme sur Dumarest qui venait d'arracher la courroie.) Écartez-vous !

Le cyber s'interposait obstinément devant sa cible ; Montarg jura, courut jusqu'à Veruchia effondrée dans ses liens. Dumarest s'élança. Il vit le laser pointé vers lui, et les articulations du doigt de Montarg blanchir quand il appuya sur la détente.

Le premier coup le manqua. Le second lui laboura l'épaule, ensuite il fut sur l'homme ; sa main gauche, prompte comme l'éclair, se porta vers l'arme, qu'elle releva et détourna au moment même où Montarg faisait feu à nouveau. Il entendit grésiller la chair carbonisée et vit Surat tomber, un trou noir dans son crâne rasé.

Dumarest, de sa main libre, retira la dague de son fourreau ouvragé, la brandit, faisant jouer la lumière sur la lame.

— Non ! Pitié, non !

— Pour Veruchia, Montarg, dit Dumarest.

Et il lui plongea la dague en plein cœur.

*

* *

La cité était en fête. Des lumières éclairaient chaque bâtiment, les rues étaient pleines de gens, hommes et femmes dansant sur les airs des musiciens Ambulants, le vin et la nourriture distribués gratuitement à chaque carrefour. Là-haut, dans le radeau, au-dessus du bruit et de la confusion, Veruchia n'arrivait pas à croire que tout cela était en son honneur.

— Vieille tradition, expliqua Selkas, Chaque nouveau Propriétaire est tenu de dilapider un peu de ses revenus pour offrir une fête. Quand Chorzol avait hérité, il avait octroyé une terre à tous ceux qui pourraient, en une journée, courir jusqu'à la Cuvette d'Ulam et en revenir. Trois y sont parvenus. (Il se tut, songeur.) C'était avant qu'il n'institue les jeux.

— Qu'est-ce qui l'a poussé à le faire, Selkas ?

— À envoyer des hommes périr dans l'arène ? Vous avez entendu les raisons maintes fois !

Dumarest prit la parole :

— Il était guidé par le Cyclan. C'est la meilleure raison qu'on puisse donner.

Il était assis près de la verrière, et ne regardait pas les autres ; il n'avait pas voulu les accompagner, mais Veruchia avait insisté. Elle était

Propriétaire depuis un jour seulement, et il lui restait à apprendre que le pouvoir impliquait la responsabilité. Et il lui restait à comprendre que le danger rôdait et rôderait toujours, guettant la moindre imprudence.

— Il était conseillé par Surat, dit Selkas. C'est cela que vous voulez dire ?

— Je veux dire que le Cyclan a délibérément tenté de mener ce monde à la ruine, et qu'il y a presque réussi. Si Montarg avait hérité, il aurait atteint son but. Vous n'avez pas besoin de moi pour vous l'apprendre. Ce monde est doté d'une culture civilisée qui a été contaminée par des influences barbares. Vous avez voyagé, Selkas, et connaissez cela. Il suffit de peu pour altérer le cours du progrès d'une planète. Sans commerce, les vaisseaux ne viennent pas, et sans vaisseaux, il s'ensuit inévitablement pour la planète le repli sur soi et la stagnation. C'est à toi, Veruchia, de redresser la barre. Condamne l'arène, ou, mieux, fais-en un lieu consacré aux sports honnêtes. Des vrais jeux, pas des festivals sanguinaires.

Dumarest pensa à Sadoua. L'arène était toute sa vie. Eh bien, la vie était une lutte constante. Il survivrait.

— Mais pourquoi ? interrogea encore Veruchia. Quelle raison pouvait avoir le Cyclan d'isoler notre monde de la sorte ?

Dumarest contempla les étoiles ; elles étaient ternies par les illuminations d'en bas. Mais la question suscita en lui une réflexion. Le Cyclan n'agissait jamais sans raison. Sa logique de fer imposait que chaque mouvement tende vers un but déterminé, et il était bien placé pour savoir à quel point les plans de l'organisation pouvaient être tortueux.

Il dit lentement :

— Voici une théorie, et rien de plus. Que se passe-t-il lorsqu'un monde progresse ? Le commerce se développe, la population augmente, les vaisseaux affluent et, s'il se trouve à proximité des mondes appropriés, eux aussi bénéficieront de cette expansion. Il est possible que le Cyclan ait voulu empêcher l'essor de Dradea afin d'éviter cela.

Ce qui signifiait que l'organisation ne voulait pas que cette zone de l'espace devienne trop fréquentée. Avait-elle quelque chose à cacher ? Un secteur qu'elle voulait maintenir isolé ? Un monde qui devait rester inviolé ?

Terre, peut-être ?

Il remuait ces pensées tandis que le radeau descendait pour se poser à la lisière de la cité devant des murs familiers.

— La maison, dit Veruchia. Ma maison.

Pas le palais : celui-ci était trop vaste, trop impressionnant encore, et, pour des raisons qui n'appartenaient qu'à elle, elle tenait à l'intimité de son décor habituel. Selkas savait ce qui la préoccupait, et sut se montrer diplomate.

— Je vous verrai demain, dit-il. Il y a beaucoup à faire et il faudra vous installer au palais pour cela. Ensuite, il faut réunir le Conseil et prendre des décisions. Je vous verrai également, Earl. Il y a certains points à régler.

L'argent – son salaire –, et peut-être d'autres choses.

— Nous pouvons le faire dès maintenant, dit Dumarest. Je viens avec vous.

— Cela peut attendre à demain. Ce soir, Veruchia a besoin de vous.

Dumarest regarda la jeune femme, immobile sur le seuil de sa maison. Elle se retourna, leur sourit avant de pénétrer à l'intérieur. Tout autour de la propriété, des hommes montaient une garde discrète. Elle n'avait plus besoin de lui pour la protéger des assassins. La Propriétaire d'un monde ne manquait pas de gardes du corps.

— Elle vous aime, reprit Selkas d'une voix paisible. Vous le savez sûrement. Et elle a besoin de force et de réconfort pour régner sur ce monde et le guider dans la bonne voie. Vous pouvez lui procurer cette force, Earl. Vous le devez.

— Je le dois ?

— N'avez-vous jamais été amoureux, Earl ? Ne vous est-il jamais arrivé qu'une seule personne remplisse votre univers, et qu'elle soit toujours présente dans vos projets d'avenir ?

Selkas surprit l'expression de Dumarest, et prit soudain un air contrit.

— Je suis navré. J'ai réveillé des souvenirs douloureux. Il faut me pardonner.

Dumarest regarda la maison, la verrière où se reflétaient ses traits durs. Les morts ne devraient pas avoir le pouvoir de faire souffrir autant, quand ils avaient aimé d'un amour si profond.

— Quand Lisa est morte, j'ai cru devenir fou, chuchota Selkas. Je ne pouvais pas croire que je ne la reverrais plus. Je m'attendais à la voir surgir à chaque coin de rue, dans chaque pièce où j'entrais, mais elle n'était jamais là. Et toujours, toujours, elle hante mes rêves. Je ne veux pas que Veruchia connaisse cela. Pas maintenant, pas encore, et jamais, si on peut l'éviter.

Elle n'a que trop souffert dans sa vie. Ne la faites pas souffrir davantage, Earl. Allez la voir. Elle a besoin de vous.

Quand il entra dans la maison, elle chantait une gaie mélodie où se reflétait son bonheur. Quand il referma la porte, elle l'appela, et il s'adossa au battant, parcourant l'entrée du regard. Il n'y avait plus trace du sang, de la chaise cassée ni des cadavres. Seules, une tache noire sur un muret une autre sur le parquet poli évoquaient la violence dont cette demeure avait été le théâtre.

— Earl ? C'est toi, mon chéri ?

— Oui, Veruchia.

— Quel ton solennel ! Selkas est-il parti ?

— Oui.

Il alla dans le bureau et se servit un verre d'alcool qu'il réchauffa dans sa main tout en regardant les livres alignés et les cartes ; anciennes. L'une, plus moderne, était celle de Dradea, et il l'examina tandis qu'il buvait l'eau-de-vie à petites gorgées. Le désert de Wend, le glacier de Cosne, la vaste étendue de la mer Elgish, où ils avaient tous deux failli mourir – où il était mort.

Il but, à grands traits cette fois, refusant de se rappeler la douleur, l'obscurité grandissante, la vague finale de l'oubli. La mort ressemblait-elle vraiment à ça ? Se représenterait-elle de la même façon ? Ou serait-elle brève, rapide, survenant miséricordieusement sans qu'il s'en doute ?

Son verre était vide. Il le remplit à nouveau et se replongea dans l'étude de la carte. Dradea était un monde agréable au potentiel énorme. Ici, on pouvait bâtir une cité. Une autre au pied de ces collines. Cette rade pouvait devenir un port, et des champs d'atterrissage pouvaient être construits à une douzaine d'endroits.

— C'est une belle planète, Earl. Et elle est tout à nous.

— À toi, Veruchia.

— À nous, chéri. Toi et moi.

Elle s'était changée, et portait à présent une robe de gaze arachnéenne, garnie de dentelle par devant, laissant les épaules découvertes ; la dentelle noire se confondait avec le décor naturel de sa peau, si bien qu'il était difficile de voir où commençait l'une et se terminait l'autre. Sa chevelure se répandait librement, soyeuse, couleur de jais et d'argent, comme des traces de comètes dans un ciel nocturne. Ses yeux étaient lumineux.

Ses lèvres pleines, légèrement humides. Il semblait incroyable qu'il ait jamais pu la comparer à un garçon.

— Toi et moi, répéta-t-elle. Nous partagerons. Nous avons passé un marché, tu te rappelles ?

Un marché conclu après une nuit d'amour, et alors qu'elle avait désespérément besoin de son aide. Mais du moins s'en souvenait-elle. C'était une femme qui n'oubliait jamais rien.

— Non, dit-il. Les responsabilités partagées ne donnent jamais de bons résultats, et que ferais-je de la moitié d'une planète ? Tu la gardes. Tu l'as gagnée, elle t'appartient.

Elle ne discuta pas, connaissant comme lui la dissension et les cabales que susciteraient la jalousie envers un étranger. Et le fils de Montarg serait le centre d'un foyer de rébellion.

— Alors, je te fais Haut Locataire, avec assez de terres pour être indépendant, et assez d'argent pour faire ce que bon te semble.

C'était bon de détenir un pouvoir, de prendre des décisions et d'attribuer des récompenses. Elle regarda Dumarest verser de l'alcool dans un verre qu'il lui tendit, en levant le sien.

— Je porte un toast, Veruchia. À la plus belle Propriétaire que ce monde ait jamais eue. La plus belle qu'il pourra jamais avoir.

Elle sentit le plaisir l'empourprer, et reprit soudain conscience de la chose qui faisait d'elle un être à part. Il s'empara de la main qu'inconsciemment elle levait vers son visage.

— Non, Veruchia, je veux te voir pendant que je le peux. D'ici une semaine, chaque femme sur cette planète aura copié ces marques. La rançon de la gloire, ma chère. Elles voudront toutes ressembler à la Propriétaire. Mais la Propriétaire restera unique.

— Earl ! Mon chéri !

Elle laissa tomber son verre en se jetant dans ses bras, et le liquide se répandit sur le sol sans qu'ils y prissent garde. Elle noua ses bras autour de son cou et se pressa contre lui avec une exigence croissante. Il répondit à son étreinte, et elle fut inondée de bonheur.

Il resterait.

Pendant quelque temps au moins, il resterait.

Il oublierait son rêve de retrouver Terre, de rentrer dans sa patrie. La patrie se trouvait là où son cœur était attaché, et d'ici peu il aurait accepté cette idée.

— Earl ?

— Chérie ?

— Tu ne me quitteras jamais ?

Elle le sentit se raidir soudain et, devinant sa réticence, lui bâillonna la bouche avec ses lèvres avant qu'il puisse répondre. Il avait voyagé toute sa vie, et il était difficile de rompre avec une habitude. Il arriverait un moment où il aspirerait à reprendre sa route, à chercher, à explorer monde après monde. Peut-être même partirait-il – c'était un risque qu'elle devait prendre. Mais le risque était plus grand encore, s'il partait, qu'il lui revienne.

Mais il ne partirait pas ce soir.

Il ne partirait pas demain. Il était possible qu'il ne reparte jamais. Il ne serait pas le premier homme à perdre un monde pour l'amour d'une femme.

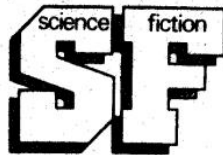


de mai à août 1987

500 PRIX A GAGNER dont :

- 5 millions de centimes
- 2 voyages Kuoni
pour 2 personnes
(Kenya et Ceylan)
- 2 téléviseurs Akai
- 5 lecteurs de cassettes Samsung

Retirez dès à présent le bulletin-réponse chez votre libraire ou votre dépositaire. Vous le trouverez également dans le SAS n° 86 "La Madone de Stockholm" et l'Aventurier n° 1 "Je fais main basse sur les diams des Papous".



JIMMY GUIEU

Percez le mur de la lumière ! Basculez dans l'hyperespace ! Abordez des mondes nouveaux... ou restez sur la Terre où vous rencontrerez aussi l'Etrange et le Terrifiant...

Chez votre libraire le n° 60

**LA VOIX
QUI VENAIT
D'AILLEURS**

JAG

Surgissant de l'obscurité, le rouleau de barbelés végétal progressait en projetant devant lui un nuage gris-noir, poussière arrachée au sol, poudre de béton provenant du labourage des murs, du plafond, littéralement ravités.

Avançant comme une immense brosse métallique, le fléau déchiquetait tout sur son passage.

Les yeux exorbités, Jag vit les épaves automobiles se déchirer, s'ouvrir sous le soc des monstrueuses épines, se découper en minces bandelettes de tôle avant de disparaître, happées, digérées par l'incroyable assaillant.

Avisant son compagnon étendu sur le sol, il s'élança vers l'enfer.

LISEZ

Le doigt du seigneur

DÉJÀ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

L'holocauste nucléaire tout le monde y pense...
C'est arrivé !
Après la Troisième guerre mondiale. C'est le chaos,
l'horreur, et aussi la lutte pour la vie.
Dans un pays ravagé, livré à la famine,
où des hordes de motards et d'assassins sèment la
terreur, un homme recherche sa femme et ses enfants.
Sa quête le mènera, dans cette Amérique
de cauchemar, ... au bout de l'enfer.
Mais John Thomas Rourke n'a qu'un seul but,
continuer...
Il est

LE SURVIVANT

CHEZ VOTRE LIBRAIRE LE N° 14

ASSAUT

*Achevé d'imprimer en juin 1987
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'édit. 116556.— N° d'imp. 1169,—
Dépôt légal : juillet 1987.
Imprimé en France

La Galaxie a été conquise par l'Homme, mais plus personne ne se souvient de la Terre. Sauf Earl Dumarest. Aventurier d'un lointain et fascinant futur, il va s'acharner, au péril de sa vie, à retrouver le berceau de l'Humanité. Et se mettre en travers de la route du Cyclan, l'intelligence inhumaine tapie derrière tous les pouvoirs des mondes colonisés.

— Je ne peux pas quitter Dradea avant d'avoir, au moins essayé, de trouver le Premier Vaisseau, dit Veruchia. Si je le découvre, je gagnerai une planète entière. C'est un très vieil appareil, Earl, ajouta-t-elle, très ancien. Et il se pourrait bien qu'il renferme des renseignements sur l'endroit que vous cherchez...

Des cartes stellaires antiques emportées, si la légende disait vrai, par les premiers hommes à s'être lancés à la conquête des étoiles. Des cartes qui lui donneraient peut-être la position exacte de la Terre...

C'était un pari, et Dumarest devait le risquer. Car, comme Veruchia, il n'avait plus rien à perdre sur Dradea.

LES INTROUVABLES
UNE ÉDITION ABPROD'
LIVRE NUMÉRISÉ ET CORRIGÉ PAR
AnarBohème

ISBN 2-259-01667-7

ATELIER SACHA KLEINBERG / PHOTOS B. CHAZARENC / DON LANDWEHRLE

PLON

LE VAISSEAU DU PASSÉ

L'AVENTURIER DES ÉTOILES ∞

